

Karl Marx

Critique de l'économie politique

1859

Table des matières

Avertissement	3
Préface	9
Premier livre : Du Capital	11
Première section : Le Capital en général.....	11
Chapitre premier : La marchandise	11
A. – Considérations historiques sur l'analyse de la marchandise.....	22
Chapitre deuxième : La monnaie ou la circulation simple	27
I. Mesure des valeurs	27
B. –Théories sur l'unité de mesure de la monnaie.....	31
II. Moyen de circulation	36
a) La métamorphose des marchandises.....	36
b) La circulation de la monnaie.....	40
c) Le numéraire. Le signe de valeur.....	44
III. La monnaie	50
a) Thésaurisation.....	51
b) Moyen de paiement.....	56
c) Monnaie universelle.....	60
IV. Les métaux précieux	62
C. – Théories sur les moyens de circulation et la monnaie.....	64

Avertissement

La *critique de l'économie politique*, pierre angulaire du socialisme scientifique, a été pendant presque toute sa vie une des préoccupations dominantes de Karl Marx et le thème essentiel de ses recherches. Le Capital est en effet le fruit d'une longue élaboration, et cette maîtresse plonge ses racines jusque dans la jeunesse même de son auteur.

C'est en 1842, en étudiant dans la Rheinische Zeitung la législation sur les vols de bois et la situation des paysans de la Moselle, qu'il a été amené à donner toute leur importance aux relations économiques¹. Ce n'est pas la volonté des hommes qui donne à l'État sa structure, mais l'état objectif des rapports entre eux. Ce n'est pas l'armature juridique qui explique la société bourgeoise, ainsi que le voulait Hegel; elle n'est qu'une superstructure et la société bourgeoise trouve son explication dans les rapports de propriété. Cette idée, qui prendra corps dans l'Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel, va orienter ses recherches, et, lorsqu'il arrive à Paris en 1844, il dépouille les œuvres d'économistes célèbres, comme Adam Smith, J.-B. Say, Ricardo ou Boisguillebert. Déjà, les Manuscrits de 1844 rendent compte de cette première élaboration critique des catégories de l'économie politique bourgeoise. L'Esquisse d'une critique de l'économie politique qu'Engels publie dans les Deutsch-Französische Jahrbücher aura sur lui une influence déterminante qu'il a reconnue lui-même dans la préface de sa Contribution à la critique de l'économie politique.

Si Marx a abordé le domaine de l'économie politique en partant d'un point de vue philosophique, qui s'exprime dans les œuvres de jeunesse, ses recherches scientifiques, ses contacts avec les théoriciens du socialisme français, la fréquentation des clubs d'ouvriers révolutionnaires vont l'amener très rapidement à ses positions fondamentales. Dans les leçons qu'il fait en janvier 1848, devant l'Association des ouvriers allemands à Bruxelles, et qui sont connues sous le titre : Travail salarié et capital, Marx a déjà fixé les grandes lignes de sa découverte la plus importante, la théorie de la plus-value. Il avait à cette époque non seulement élaboré sa conception du matérialisme historique telle qu'on la trouve dans L'Idéologie allemande (1845-1846), mais aussi écrit Misère de la Philosophie, ouvrage dirigé contre Proudhon, dont il critique les doctrines économiques. Si dans ce livre, publié en 1847, s'ébauche déjà dans ses grandes lignes la critique de l'économie politique, celle-ci n'est pas encore développée avec cette rigueur scientifique qui apparaîtra quelques années plus tard. Bien qu'il ait parfaitement conscience de l'étroitesse de Ricardo et du caractère dépassé de ses théories, il y accepte encore sa théorie de la monnaie et de la rente. Certes, il montre déjà ce qu'il y a dans celle-ci d'illogique du point de vue de Ricardo lui-même. Mais, avant de le réfuter, il lut faut élaborer dans le détail sa propre doctrine économique, qui n'est encore fixée que dans ses rudiments.

On sait comment la révolution de 1848 arracha Marx à ses études et la place qu'il prit dans le combat pour la révolution démocratique en Allemagne. Il faudra attendre son exil et son installation à Londres en 1850 pour qu'il puisse reprendre ses recherches d'économie politique. Il y était placé à un poste d'observation idéal, au cœur même du pays qui avait élaboré le plus parfaitement cette théorie de la société bourgeoise qu'est l'économie politique classique. La riche documentation du British Museum, le nouveau stade de développement dans lequel était entrée la vie économique avec la découverte de l'or australien et californien sont pour lui autant de sources d'observation et d'étude. Dès le numéro de la revue Neue Rheinische Zeitung qui paraît à l'automne 1850, il dresse le bilan de la vie économique des dernières années, avec sa crise économique de 1847 et la prospérité retrouvée dans les années 48 et 49, et il en tire la conclusion suivante :

Dans cette prospérité générale, où les forces productives de la société bourgeoise se développent avec toute la luxuriance dont elles sont susceptibles dans le cadre des rapports bourgeois, il ne peut être question d'une véritable révolution. Une telle révolution n'est possible que dans des périodes où ces deux facteurs, les forces de production modernes et les formes de production bourgeoises, entrent en conflit. Les différentes querelles auxquelles se livrent présentement les représentants des diverses fractions des partis de l'ordre sur le continent et dans lesquelles ils se compromettent réciproquement, bien loin de donner l'occasion de révolutions nouvelles, ne sont au contraire possibles que parce que la base des rapports est momentanément si sûre et, ce que la réaction ne sait pas, si bourgeoise. Toutes les tentatives de réaction arrêtant le développement bourgeois s'y briseront aussi sûrement que toute indignation morale, ou toutes les proclamations enthousiastes des démocrates. Une nouvelle révolution ne sera possible qu'à la suite d'une nouvelle crise. Mais elle est aussi sûre que celle-ci².

Une période de calme relatif s'annonce dont Marx va profiter pour pousser ses recherches économiques. Chaque jour il travaille au British Museum. Il progresse rapidement et, le 2 avril 1851 déjà, il annonce à Engels :

J'en suis au point que dans cinq semaines j'en aurai fini de toute cette science économique. Et cela fait, j'élaborerai l'économie à la maison et, au Museum, je me mettrai à une autre science. Ça commence à m'ennuyer. Au fond, cette science n'a plus progressé depuis A. Smith et D. Ricardo, malgré tout ce qui a été fait dans des études isolées, souvent ultra-déliées³.

¹ Dans une lettre à R. Fischer du 6 avril 1893, Engels écrit : « J'ai toujours entendu dire à Marx que c'est précisément en s'occupant de la législation sur les vols de bois et de la situation des paysans de la Moselle qu'il s'est vu renvoyé de la politique pure aux relations économiques et qu'il est venu au socialisme. » (Cité par A. CORNU : Karl Marx u. Fr. Engels. tome I, 1818-1844, p. 344, Berlin, 1954.)

² MEHRING : Aue dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels..., tome III, pp. 467-468.

³ MEGA III/I, p. 180. Les passages en Italique sont en français dans le texte.

Mais celui-ci lui répond avec prudence :

*Tant que tu as encore à lire un livre tenu pour important, tu ne pourras pas te mettre à écrire*¹.

En fait c'est dans une masse d'ouvrages économiques que Marx est plongé et il n'en verra pas la fin si tôt. Mais la vie qu'il mène est très dure. Ces années comptent parmi les plus difficiles qu'il connaîtra. Il est pratiquement sans ressources, et il lui faut faire face aux besoins d'une famille qui s'accroît. Pour pallier la misère, Marx accepte de se livrer, pour le New York Daily Tribune, à une besogne de correspondant qui va lui prendre une grosse partie de son temps, malgré l'aide dont Engels ne sera jamais avare. Il acceptera même d'écrire des notices pour l'encyclopédie que dirige Dana, un des éditeurs du quotidien. Sa collaboration au journal durera pratiquement à un rythme assez régulier jusqu'en 1862, et si nous lui devons toute une série d'articles précieux qui témoignent de l'attention avec laquelle Marx suivait le déroulement des événements politiques, elle n'en a pas moins retardé la maturation et la mise au point de son œuvre économique.

Cependant, en 1857, la crise qui s'est amorcée depuis deux ans et dont Marx et Engels ont soigneusement noté les signes annonciateurs dans leur correspondance, entre dans une phase critique. Les spéculations financières en France et en Allemagne, l'effondrement des cours à New York, quelques krachs industriels retentissants indiquent que le monde économique va connaître des bouleversements profonds.

Il ne sera pas si facile à la Révolution de retrouver une table rase aussi belle que cette fois-ci... Heureusement... ce n'est qu'en ayant du cœur au ventre et la détermination la plus résolue qu'on pourra faire quelque chose, car on n'aura plus à craindre un reflux aussi rapide qu'en 1848,

remarque Engels dans sa lettre à Marx du 17 novembre 1856². Et le 11 juillet 1857, Marx note, dans une lettre à Engels :

*La révolution s'approche, ainsi que le montre la marche du Crédit Mobilier et les finances de Bonaparte en général*³.

Dans leur esprit, l'explosion révolutionnaire est donc liée à la crise et « aussi sûre que celle-ci ». Mais cette fois, pensent-ils, le capitalisme aura beaucoup plus de peine à rétablir la situation qu'il y a dix ans et, dans le camp socialiste, bien des illusions ont disparu, ce qui permettra une action plus énergique et plus claire.

Pour Marx, ces considérations ont aussi un autre sens. En étudiant l'économie classique, il est arrivé à un certain nombre de conclusions qui mettent en lumière les contradictions fondamentales du régime bourgeois et les impasses auxquelles aboutit l'œuvre de ses théoriciens. La classe ouvrière peut disposer maintenant d'une base scientifique pour fonder son action révolutionnaire. Et il est urgent d'exposer cette critique de l'économie capitaliste à laquelle Marx a travaillé depuis sept ans. N'écrira-t-il pas à Engels, le 8 décembre 1857 :

*Je travaille comme un fou, toutes les nuits, à faire la synthèse de mes études économiques afin d'avoir mis au clair au moins les grandes lignes avant le déluge*⁴.

Les études auxquelles Marx s'est livré sont déjà assez poussées pour qu'il envisage tout de suite de passer à la rédaction de ses conclusions. Et dès le 23 août 1857 il commence à écrire une introduction à la critique de l'économie politique qui constitue le premier en date des travaux originaux, fruits de ses recherches personnelles dont l'aboutissement sera Le Capital⁵. Le plan qu'il adopte montre que déjà cette critique de l'économie politique est extrêmement claire dans son esprit. Examinant à la suite les unes des autres les grandes catégories adoptées par les savants bourgeois, il montre quelle est leur imprécision et met en lumière leurs rapports dialectiques. Par là même il définit sa propre méthode qui s'oppose aussi bien à la classification abstraite des concepts généraux de l'économie qu'à leur étude dans l'ordre où ils se sont présentés historiquement. Les phénomènes économiques apparaissent, au stade de développement qu'est le capitalisme, sous un aspect qui permet leur étude somme toute à l'état pur. Il faut partir du concept pour remonter à l'abstrait, et, une fois les concepts clairement établis, revenir vers le concret pour les enrichir de toute la complexité de leurs déterminations. C'est donc une étude de méthodologie que représente à vrai dire cette introduction; elle montre que Marx a déjà élaboré une critique assez poussée de la science bourgeoise de l'économie politique pour en déceler les vices de méthode et s'élever au point de vue philosophique. Mais, en la rédigeant, Marx sent lui-même qu'elle est plutôt une mise au point de ses réflexions personnelles qu'une véritable introduction. Aussi, à partir du point IV se contente-t-il de noter des titres de rubriques, les faisant suivre de notations destinées en fait à une rédaction dont il entrevoit déjà le cadre. Et quand ses projets auront pris forme avec la Contribution à la critique, il dira dans la préface :

¹ *Ibid.*, p. 184.

² MEGA III/2, p. 166.

³ *Ibid.*, p. 201.

⁴ MEGA III/2, p. 253.

⁵ Publiée pour la première fois dans la Neue Zeit, cette introduction reste un texte essentiel qui nous éclaire à la fois sur la méthode de travail de Marx et sur le degré de maturité auquel sa théorie était déjà parvenue avant même qu'il rédige la Contribution à la critique de l'économie politique. On la trouvera dans notre édition à la page 149.

Je supprime une introduction générale que j'avais ébauchée, parce que, réflexion faite, il me paraît qu'anticiper sur des résultats qu'il faut d'abord démontrer ne peut être que fâcheux, et le lecteur qui voudra bien me suivre devra se décider à s'élever du singulier au général.

Marx voit s'esquisser le plan d'une œuvre d'ensemble. Aussi, dès octobre 1857, va-t-il noter sur des cahiers les résultats de ses recherches et formuler ses propres découvertes. Travaillant de nuit la plupart du temps, il va remplir sept cahiers¹ jusqu'au mois de mars où une grave crise de santé, consécutive à ce surmenage, va l'obliger à arrêter ses travaux pendant trois mois. Ces manuscrits, qui constituent un gros volume de près de 1100 pages, sont composés selon un plan qui comprend deux grandes parties : le chapitre de l'argent et le chapitre du capital.

Dans l'ensemble, le problème central, celui de la plus-value, est élucidé pour lui. Mais il s'agit maintenant d'ordonner et de clarifier les détails qui lui sont apparus au cours de ses recherches. Selon la méthode qui lui est familière, il prend pour base un auteur dont il discute les théories, exposant par là même les siennes. Ainsi, il part de la théorie proudhonienne de la monnaie et lui oppose ses propres idées. Mais, chemin faisant, il parvient à des découvertes², par exemple sur le rapport de la valeur et de l'argent, sur le rôle de l'argent, marchandise particulière aux aspects contradictoires de mesure des prix et de moyen d'échange. Et peu à peu il voit s'élargir son plan primitif et s'ébaucher les grandes lignes de ce qui sera *Le Capital*.

La lettre que Marx écrit à Lassalle le 2 février 1858³ confirme absolument la chose. Après avoir dit que depuis quelques mois il a entrepris l'élaboration finale de ses travaux économiques, il ajoute :

Mais la chose n'avance que très lentement; dès que l'on veut en finir avec des sujets dont on a fait depuis des années l'objet principal de ses recherches, ils ne cessent d'apparaître sous de nouveaux aspects et de vous donner des scrupules...

Le travail dont il s'agit en premier est la critique des catégories économiques ou, si tu préfères, l'exposé critique du système de l'économie bourgeoise. C'est à la fois l'exposé du système et, par le biais de l'exposé, sa critique. Je n'ai pas la moindre idée du nombre de feuillets d'imprimerie qu'il faudra pour le tout. Si j'avais le temps, le loisir et les moyens de mettre au point l'ensemble avant de le soumettre au public, je le condenserais beaucoup, car j'ai toujours aimé cette méthode. Mais ainsi (cela vaut peut-être mieux pour que le public comprenne, mais cela nuit à coup sûr à la forme), imprimée sous forme d'une suite de fascicules, la chose s'étendra nécessairement un peu.

Et pour la première fois Marx expose le plan de son travail :

L'exposé, je veux dire la manière, est tout à fait scientifique, donc ne contrevient pas aux règlements de police au sens habituel. Le tout est divisé en six livres : 1. Du capital (avec quelques chapitres préliminaires); 2. De la propriété foncière; 3. Du salariat; 4. De l'État; 5. Le commerce international; 6. Le marché mondial. Je ne puis naturellement m'empêcher de soumettre d'autres économistes à la critique, en particulier de polémiquer contre Ricardo, dans la mesure où, même lui, parce que bourgeois, il est obligé de commettre des bévues, du point de vue strictement économique. Mais, dans l'ensemble, la critique et l'histoire de l'économie politique et du socialisme devraient faire l'objet d'un autre travail. Enfin une brève esquisse historique du développement des catégories et des rapports économiques devrait faire l'objet d'un troisième.

Lassalle se met en quête d'un éditeur et, dès le 3 mars, demande à Marx des précisions sur les conditions du contrat qu'il pourrait signer. Le 26 mars, il lui annonce l'accord de l'éditeur Franz Duncker qui paiera à Marx 3 friedrichs d'or (soit 17 taler) par feuille d'imprimerie, alors que les professeurs d'université n'en reçoivent que deux. Il semble que l'avenir de l'œuvre économique de Marx soit assuré, il ne lui reste plus qu'à passer à la rédaction définitive.

Malheureusement, au moment où ces bonnes nouvelles arrivaient à Londres, Marx avait dû interrompre son travail et s'aliter. Les nuits sans sommeil, les tracas financiers, son travail de correspondant au *New York Tribune* avaient eu raison de sa santé et une grave crise de foie s'était déclarée. Au printemps, il est assez remis pour aller faire, du 6 au 20 mai, chez Engels, à Manchester, un séjour qui lui fera le plus grand bien. Le 31 mai, de retour à Londres, il écrit à Engels qu'il se sent « en forme » et va se remettre au travail. Mais entre temps son projet primitif s'était précisé. Le 2 avril 1858, il avait fait à Engels l'exposé de son plan⁴ qui prévoit maintenant pour la première partie, le capital, ces quatre rubriques : A) le capital en général; B) la concurrence; C) le crédit; D) le capital par actions. Le premier chapitre, le capital en général, se subdivise lui-même en : 1. La valeur; 2. L'argent, a) l'argent comme mesure, b) l'argent comme moyen d'échange ou la circulation simple, c) l'argent comme monnaie; 3. Le capital. Pendant son séjour à Manchester, il avait discuté de son projet avec Engels, qui lui avait déjà apporté, lors de la rédaction des « cahiers », tout le fruit de son expérience commerciale. Bref,

¹ Ces manuscrits, publiés en volume à Moscou en 1939 et 1941, sont connus maintenant sous le titre : *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie* (Robentwurf).

² Voir à ce sujet sa lettre à Fr. Engels du 14 janvier 1868 (MEGA III/2, p. 274).

³ Voir dans : Ferdinand LASALLE : *Nachgelassene Briefe und Schriften*, hrsg. von Gustav Mayer, III. Bd, pp. 116-117 (Berlin, 1922).

⁴ Voir la lettre du 2 avril 1858 à Marx dans MEGA III/2, pp. 308-312.

quand il retrouve ses notes, il juge nécessaire de faire un index de ses sept carnets¹. Il veut y voir clair avant d'entreprendre la rédaction définitive.

L'été amène une nouvelle interruption de travail. D'abord sa situation financière est devenue de plus en plus difficile. La santé de Mme Marx exige absolument un changement d'air et Marx passe une partie de son temps en quête de créanciers susceptibles d'escompter un prêt à long terme qu'Engels lui a consenti, mais qu'il ne pourra verser que dans quelques mois. Ensuite il continue à travailler ferme pour le journal de New York et l'encyclopédie de Dana qui sont ses uniques sources de revenu. Enfin la maladie de foie, à laquelle le séjour à Manchester et la pratique de l'équitation avaient apporté quelque soulagement, reprend avec les chaleurs. Marx se sent incapable d'écrire. Ce n'est qu'en septembre qu'il pourra se remettre à son travail de rédaction. Il écrit en effet le 21 septembre à Engels, après avoir rappelé son mauvais état de santé, l'été durant :

C'est aussi pour cette raison que mon manuscrit ne partira que maintenant (dans deux semaines), mais deux fascicules d'un seul coup. Bien que je n'aie eu rien d'autre à faire que de remettre en bon style des choses déjà écrites, il m'arrive de rester des heures avant d'avoir pu mettre debout quelques phrases².

En réalité, l'œuvre grandit entre ses mains. En reprenant ses notes et en les mettant en forme, Marx développe plus à fond certaines parties et il rédige en trois cahiers un nouveau texte, qui n'est pas encore d'ailleurs la Contribution à la critique. Une partie de ces manuscrits a été retrouvée, sous la forme de deux cahiers baptisés « version primitive » de la Contribution³. C'est apparemment la fin de ce travail que nous possédons. Il commence en effet par l'étude de l'argent en tant que monnaie, ce qui correspond à la troisième partie du chapitre II de la Contribution. On y trouve pour l'essentiel les mêmes rubriques que dans l'œuvre définitive. Mais Marx reste fidèle à son plan antérieur et traite ici pour la première fois de la transformation de l'argent en capital, partie qui ne sera pas reprise avant le Livre I^o du Capital. De même on y trouve un chapitre sur « les manifestations de la loi d'appropriation dans la circulation simple ». Ces cahiers sont un texte essentiel pour comprendre clairement l'élaboration de la pensée économique de Marx. D'abord ils contiennent des éléments nouveaux sur l'origine du mode de production capitaliste. D'autre part, on y trouve des formulations d'une extrême importance qu'on ne retrouvera plus nulle part, ni chez Marx ni chez Engels. Enfin ces manuscrits, et ce n'est pas là leur moindre intérêt, sont encore rédigés dans un langage philosophique très proche du vocabulaire hégélien, et l'on y voit Marx se livrer à une déduction des diverses déterminations du capital en partant du concept même de capital. Ils constituent donc la véritable charnière entre la pensée philosophique de la jeunesse et l'œuvre scientifique de la maturité. Leur étude systématique sera de nature à enrichir très sensiblement notre connaissance de l'évolution de Marx et de sa méthode.

Pendant, Lassalle s'inquiète de ne pas voir arriver le manuscrit promis. Le 12 novembre 1858, Marx lui écrit une lettre très importante où il lui dit notamment :

Pour ce qui est du retard dans l'envoi du manuscrit, tout d'abord la maladie m'en a empêché et ensuite il m'a fallu rattraper d'autres travaux rémunérateurs en retard. Mais la véritable raison est la suivante : j'avais la matière devant moi, il ne s'agissait plus que de la forme, Or, dans tout ce que j'écrivais, je sentais à travers le style la maladie de foie. Et j'ai deux raisons de ne pas permettre à cette œuvre d'être gâchée par des causes relevant de la médecine :

1. Elle est le résultat de quinze années d'études, donc du meilleur temps de ma vie.

2. Elle représente pour la première fois d'une façon scientifique une importante manière de voir les rapports sociaux. C'est donc mon devoir à l'égard du parti que la chose ne soit pas défigurée par cette manière d'écrire maussade et raide qui est le propre d'un foie malade.

Je n'aspire pas à l'élégance de l'exposé, mais seulement à écrire à ma manière ordinaire, ce qui, pendant ces mois de souffrance, m'a été impossible, sur ce sujet du moins, puisque dans le même temps j'ai été dans l'obligation d'écrire au moins deux volumes d'éditoriaux en anglais de omnibus rebus et quibusdam aliis⁴ et qu'en conséquence je les ai écrits. Je pense que si cet état de choses est présenté à M. Duncker même par quelqu'un de moins habile que toi, il ne pourra qu'approuver mes procédés, qui, en ce qui le concerne en tant que libraire, se ramènent tout simplement au fait que je cherche à lui donner pour son argent la meilleure marchandise possible.

J'aurai fini dans quatre semaines environ, car à proprement parler je viens seulement de commencer à écrire.

Autre chose, mais que tu n'auras à défendre qu'à l'arrivée du manuscrit : Il est vraisemblable que la première section : Le capital en général prendra tout de suite deux fascicules; à la mise au net, je trouve en effet qu'ici, où il s'agit d'exposer la partie la plus abstraite de l'économie politique, trop de concision rendrait la chose indigeste pour

¹ Cet index se trouve dans l'édition des *Grundrisse*, pp. 951-967.

² MEGA III/2, p. 838.

³ Ces manuscrits ont été publiés dans l'édition des *Grundrisse*, pp. 871-947. Étant donné l'intérêt de ce texte pour la connaissance de la pensée de Marx, nous l'avons joint à notre édition où on le trouvera pp. 177-256.

⁴ Sur toutes sortes de sujets et d'autres encore.

*le lecteur. Mais, d'autre part, cette deuxième section doit paraître en même temps. L'enchaînement interne l'exige, et tout l'effet en dépend*¹.

C'est donc vers cette date que Marx entreprend la rédaction définitive de ce qui sera la Contribution à la critique de l'économie politique. Comme la grosseur moyenne des fascicules était estimée, dans les premiers accords, à quatre feuillets d'imprimerie, il s'aperçoit déjà que la matière à traiter dépassera ce volume. Il explique lui-même les raisons de son retard dans sa lettre à Engels du 29 novembre 1858, et il ajoute, après avoir mentionné son mauvais état physique et ses soucis financiers :

Enfin, la première section a pris plus d'extension; en effet, les deux premiers chapitres, dont le premier, la marchandise, n'était pas du tout rédigé dans le premier brouillon, et dont le second, l'argent ou la circulation simple, n'était que très brièvement ébauché, ont été développés avec plus d'ampleur que je ne l'avais en vue à l'origine².

Le travail continue pendant tout le mois de décembre et le début de janvier. Enfin, le 15 janvier 1859, il peut annoncer à Engels :

*Le manuscrit fait à peu près 12 feuillets d'imprimerie (3 fascicules) et - tiens-toi bien - quoi qu'il ait pour titre : Le Capital en général, ces fascicules ne comportent encore rien sur le capital, mais seulement les deux chapitres : 1. La marchandise, 2. L'argent ou la circulation simple. Tu vois donc que la partie élaborée dans le détail (en mai, lorsque je suis allé te voir) ne paraît pas encore. Mais cela est bon à deux points de vue. Si la chose marche, le troisième chapitre, Du Capital, pourra suivre rapidement. En second lieu, comme, de par la nature des choses, ces sagouins ne peuvent pas réduire leur critique, pour la partie publiée, à de simples injures tendancieuses et que le tout a l'air extrêmement sérieux et scientifique, j'oblige ces canailles à prendre ensuite plutôt au sérieux mes conceptions du capital. D'ailleurs, je pense que, mises à part les fins pratiques, le chapitre sur l'argent sera intéressant pour les spécialistes*³.

Cette fois l'œuvre touche bien à sa fin. Mais d'ultimes difficultés surgissent. Le 21 janvier 1859, Marx écrit encore à Engels :

Le malheureux manuscrit est terminé, mais ne peut être expédié, car je n'ai pas un farthing pour l'affranchir et l'assurer. C'est nécessaire, car je n'en possède aucune copie. Aussi me vois-je obligé de te prier de m'envoyer un peu d'argent d'ici lundi...

Et Marx ajoute avec une amère ironie :

*Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur « l'Argent » en en manquant à ce point. La plupart des auteurs qui en ont traité étaient profondément en paix avec le sujet de leurs recherches*⁴.

Naturellement Engels vole au secours de son ami et le manuscrit peut enfin partir le 25 janvier. Les soucis n'étaient pas cependant finis. Duncker tarde à accuser réception du colis. Et ce n'est que le 9 février que Marx est rassuré. Il peut maintenant envoyer la préface, datée de janvier 1859, ce texte admirable par sa clarté et sa concision, qui donne, avec le rappel de la carrière de Marx, cette immortelle définition du matérialisme historique qui compte parmi les plus belles pages de la littérature marxiste.

Le livre paraîtra au début de juin - le 1er juin si nous en croyons une lettre de Lassalle - tiré à mille exemplaires. Il ne semble pas que la Contribution à la critique de l'économie politique ait eu l'écho que Marx en attendait. Si l'on excepte les deux articles qu'Engels écrivit dans Das Volk, journal qui paraissait à Londres⁵, on ne relève pas dans la presse allemande de recension. La conspiration du silence est bien organisée autour de l'œuvre de Marx. Sans doute le livre était-il d'une lecture assez difficile et, dans sa lettre à Kugelmann du 28 décembre 1862, Marx le reconnaît lui-même :

*Dans le premier fascicule le mode d'exposition était certes très peu populaire. Cela tenait soit à la nature abstraite du sujet, soit à la place limitée qui m'était prescrite, soit au but de l'ouvrage... Des tentatives scientifiques pour révolutionner une science ne peuvent jamais être vraiment populaires... Je me serais toutefois attendu, par contre, à ce que les spécialistes allemands, ne fut-ce que par décence, n'ignorent pas aussi totalement mon travail. J'ai en outre fait cette expérience, nullement réjouissante, qu'en Allemagne, des camarades de parti qui se sont depuis longtemps occupés de cette science, qui, en privé, se sont livrés dans leurs lettres à des transports d'admiration et de louanges excessives sur le fascicule I, n'ont pas fait le moindre geste pour écrire une critique ou même seulement insérer la table des matières dans des revues qui leur étaient accessibles*⁶. Si c'est là la tactique du parti, j'avoue que son secret m'est impénétrable.

¹ LASALLE : Nachgelassens Schriften, tome III., p. 136.

² MEGA III/2, p. 849.

³ MEGA III/2, p. 358.

⁴ MEGA III/2, p. 857.

⁵ Ces deux articles figurent dans , K. MARX et F. ENGELS : *Études philosophiques*, Éditions Sociales, 1951, pp. 77-87.

⁶ Marx pense sans doute à Lassalle qu'il avait prié directement de faire une critique dans la revue de la maison Brockhaus.

Si ce livre ne connut pas lors de sa publication le succès qu'il méritait, s'il n'y eut pas de réédition du vivant de Marx, nous ne pouvons plus le séparer du reste de son œuvre économique. Il n'en était pour lui que le début. Et il comptait bien, après s'être un peu reposé, en continuer la rédaction. Mais, une fois de plus, elle allait être interrompue. L'année 1860 allait amener l'affaire Vogt, et Marx va passer une partie de son temps à rassembler les documents nécessaires à la rédaction de son Herr Vogt. Puis c'est au début de 1862 que sa source de revenus essentielle, les correspondances du New York Tribune, va tarir. Il sera dans une situation financière désespérée, songeant même à entrer comme employé dans une compagnie de chemins de fer pour assurer la subsistance de sa famille. En fait ce n'est guère qu'à partir de 1863 qu'il se remettra à ses travaux économiques et Le Capital ne paraîtra qu'en 1867. Mais ce qui devait être le chapitre suivant de la Contribution à la critique de l'économie politique sera entre temps devenu le grand ouvrage que l'on connaît. Le plan a changé et la critique de l'économie politique ne figure plus que comme sous-titre dans le nouvel ouvrage. Dans la préface, Marx écrira

L'ouvrage dont je livre au public le premier volume forme la suite d'un écrit publié en 1859 sous le titre de : Critique de l'économie politique. Ce long intervalle entre les deux publications m'a été imposé par une maladie de plusieurs années.

Afin de donner à ce livre un complément nécessaire, j'y ai fait entrer, en le résumant dans le premier chapitre, l'écrit qui l'avait précédé. Il est vrai que j'ai cru devoir, dans ce résumé, modifier mon premier plan d'exposition. Un grand nombre de points, d'abord simplement indiqués, sont ici développés amplement, tandis que d'autres, complètement développés d'abord, ne sont plus qu'indiqués ici. L'histoire de la théorie de la valeur et de la monnaie, par exemple, a été écartée; mais, par contre, le lecteur trouvera dans les notes du premier chapitre de nouvelles sources pour l'histoire de cette théorie¹.

Lorsque Marx parle des points « qui ne sont plus qu'indiqués » dans Le Capital, il pense évidemment au chapitre sur l'argent. Et il est de fait que nous avons dans la Contribution à la critique l'exposé le plus complet de la théorie de l'argent chez Marx. Il y traite de questions de la circulation monétaire et de la théorie de la monnaie qui ne seront plus soulevées que dans le Livre III du Capital, une fois qu'auront été étudiés le procès de production et le procès de circulation. Il est donc difficile de considérer cette œuvre comme un simple commencement et Le Capital comme sa suite. Si l'analyse de la marchandise n'y est encore qu'ébauchée et sera plus amplement développée dans le Livre I^o, par contre, dans le domaine de la théorie de l'argent, l'ouvrage nous fait déjà entrevoir les contours de l'œuvre entière. C'est ce qui donne au livre sa figure originale, ce qui en fait le complément des autres études économiques de Marx. C'est une œuvre dont rien ne peut remplacer la lecture et qui sera la source de fécondes méditations.

La traduction que nous présentons de la Contribution à la critique de l'économie politique a été faite d'après l'édition publiée à Berlin en 1951. Ce texte, reprenant celui de 1859, est cependant amélioré par la prise en considération des corrections et notes de bas de page que comportait l'exemplaire personnel de Marx, dont les photocopies se trouvent à l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou.

Pour l'Introduction, nous avons comparé avec le texte du manuscrit tel qu'il est publié au début des Grundrisse. Ceci nous a amené à rétablir le texte de Marx sur des points où Kautsky avait jugé bon de le modifier ou de le corriger et souvent avec peu de bonheur. Nous donnons en note la version de Kautsky.

Enfin nous publions pour la première fois en français la traduction de la version primitive, telle qu'elle est imprimée dans l'édition des Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie (Moscou, 1939-1941).

Il nous reste à remercier les traducteurs, MM. Husson et Badia, ainsi que toutes les personnes qui ont collaboré à la mise au point de cette édition, et; en particulier, M. Auguste Cornu.

On trouvera en fin de volume les index habituels.

E. B.

Avril 1957.

¹ Le Capital, 3. B., 1948, tome I, p. 17.

Préface

J'examine le système de l'économie bourgeoise dans l'ordre suivant : capital, propriété foncière, travail salarié, État, commerce extérieur, marché mondial. Sous les trois premières rubriques, j'étudie les conditions d'existence économiques des trois grandes classes en lesquelles se divise la société bourgeoise moderne; la liaison des trois autres rubriques saute aux yeux. La première section du livre premier, qui traite du capital, se compose des chapitres suivants : 1^o la marchandise; 2^o la monnaie ou la circulation simple; 3^o le capital en général. Les deux premiers chapitres forment le contenu du présent volume. J'ai sous les yeux l'ensemble de la documentation sous forme de monographies jetées sur le papier à de longs intervalles pour mon propre éclaircissement, non pour l'impression, et dont l'élaboration systématique, selon le plan indiqué, dépendra des circonstances.

Je supprime une introduction générale que j'avais ébauchée ¹ parce que, réflexion faite, il me paraît qu'anticiper sur des résultats qu'il faut d'abord démontrer ne peut être que fâcheux et le lecteur qui voudra bien me suivre devra se décider à s'élever du singulier au général. Quelques indications, par contre, sur le cours de mes propres études d'économie politique me semblent être ici à leur place.

L'objet de mes études spécialisées était la jurisprudence à laquelle cependant je ne m'adonnais que comme à une discipline subalterne à côté de la philosophie et de l'histoire. En 1842-1843, en ma qualité de rédacteur à la Rheinische Zeitung, je me trouvai, pour la première fois, dans l'obligation embarrassante de dire mon mot sur ce qu'on appelle des intérêts matériels. Les délibérations du Landtag rhénan sur les vols de bois et le morcellement de la propriété foncière, la polémique officielle que M. von Schaper, alors premier président de la province rhénane, engagea avec la Rheinische Zeitung sur la situation des paysans de la Moselle, enfin les débats sur le libre-échange et le protectionnisme, me fournirent les premières raisons de m'occuper de questions économiques. D'autre part, à cette époque, où la bonne volonté d'« aller de l'avant » remplaçait souvent la compétence, s'était fait entendre dans la Rheinische Zeitung un écho, légèrement teinté de philosophie, du socialisme et du communisme français. Je me prononçai contre ce travail d'apprenti, mais, en même temps, j'avouai carrément, dans une controverse avec l'Allgemeine Augsburger Zeitung, que les études que j'avais faites jusqu'alors ne me permettaient pas de risquer un jugement quelconque sur la teneur même des tendances françaises. Je préfèrai profiter avec empressement de l'illusion des gérants de la Rheinische Zeitung, qui croyaient pouvoir faire annuler l'arrêt de mort prononcé contre leur journal en lui donnant une attitude plus modérée, pour quitter la scène publique et me retirer dans mon cabinet d'étude.

Le premier travail que j'entrepris pour résoudre les doutes qui m'assaillaient fut une révision critique de la Philosophie du droit, de Hegel, travail dont l'introduction parut dans les Deutsch-Französische Jahrbücher, publiés à Paris, en 1844. Mes recherches aboutirent à ce résultat que les rapports juridiques - ainsi que les formes de l'État - ne peuvent être compris ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils prennent au contraire leurs racines dans les conditions d'existence matérielles dont Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIII^e siècle, comprend l'ensemble sous le nom de « société civile », et que l'anatomie de la société civile doit être cherchée à son tour dans l'économie politique. J'avais commencé l'étude de celle-ci à Paris et je la continuai à Bruxelles où j'avais émigré à la suite d'un arrêté d'expulsion de M. Guizot. Le résultat général auquel j'arrivai et qui, une fois acquis, servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi : dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours, que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions

¹ Voir le texte intitulé : Introduction à la critique de l'économie politique daté de 1857. (N. R.)

matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir. À grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine.

Friedrich Engels, avec qui, depuis la publication dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* de sa géniale esquisse d'une contribution à la critique des catégories économiques, j'entretenais par écrit un constant échange d'idées, était arrivé par une autre voie (comparez sa Situation des classes laborieuses en Angleterre) au même résultat que moi-même, et quand, au printemps de 1845, il vint lui aussi s'établir à Bruxelles, nous résolûmes de travailler en commun à dégager l'antagonisme existant entre notre manière de voir et la conception idéologique de la philosophie allemande; en fait, de régler nos comptes avec notre conscience philosophique d'autrefois. Ce dessein fut réalisé sous la forme d'une critique de la philosophie post-hégélienne. Le manuscrit, deux forts volumes in-octavo, était depuis longtemps entre les mains de l'éditeur en Westphalie lorsque nous apprîmes que des circonstances nouvelles n'en permettaient plus l'impression. Nous abandonnâmes d'autant plus volontiers le manuscrit à la critique rongeuse des souris que nous avions atteint notre but principal, voir clair en nous-mêmes. Des travaux épars dans lesquels nous avons exposé au public à cette époque nos vues sur diverses questions, je ne mentionnerai que le Manifeste du Parti communiste, rédigé par Engels et moi en collaboration, et le Discours sur le libre-échange publié par moi. Les points décisifs de notre manière de voir ont été pour la première fois ébauchés scientifiquement, encore que sous forme polémique, dans mon écrit, paru en 1847, et dirigé contre Proudhon : *Misère de la philosophie*, etc. L'impression d'une dissertation sur le Travail salarié, écrite en allemand et rassemblant les conférences que j'avais faites sur ce sujet à l'Association des ouvriers allemands de Bruxelles, fut interrompue par la révolution de Février et par mon expulsion de Belgique qui en résulta.

La publication de la *Neue Rheinische Zeitung* en 1848-1849 et les événements ultérieurs interrompirent mes études économiques, que je ne pus reprendre qu'en 1850 à Londres. La prodigieuse documentation sur l'histoire de l'économie politique amoncelée au British Museum, le poste favorable qu'offre Londres pour l'observation de la société bourgeoise, et, enfin, le nouveau stade de développement où celle-ci paraissait entrer avec la découverte de l'or californien et australien, me décidèrent à recommencer par le commencement et à étudier à fond, dans un esprit critique, les nouveaux matériaux. Ces études me conduisirent partiellement d'elles-mêmes à des disciplines qui semblaient m'éloigner de mon propos et auxquelles il me fallut m'arrêter plus ou moins longtemps. Mais ce qui surtout abrégua le temps dont je disposais, ce fut l'impérieuse nécessité de faire un travail rémunérateur. Ma collaboration qui dure maintenant depuis huit ans, au *New York Tribune*, le premier journal anglo-américain, entraîna, comme je ne m'occupe qu'exceptionnellement de journalisme proprement dit, un éparpillement extraordinaire de mes études. Cependant, les articles sur les événements économiques marquants en Angleterre et sur le continent formaient une partie si considérable de mes contributions, que je fus contraint de me familiariser avec des détails pratiques qui ne sont pas du domaine de la science propre de l'économie politique.

Par cette esquisse du cours de mes études sur le terrain de l'économie politique, j'ai voulu montrer seulement que mes opinions, de quelque manière d'ailleurs qu'on les juge et pour si peu qu'elles concordent avec les préjugés intéressés des classes régnautes, sont le résultat de longues et consciencieuses études. Mais, au seuil de la science comme à l'entrée de l'enfer, cette obligation s'impose :

Qui si convien lasciare ogni sospetto

Ogni viltà convien che qui sia morta ¹

Londres, janvier 1859.

Karl MARX.

¹ Qu'ici l'on bannisse tout soupçon

Et qu'en ce lieu s'évanouisse toute crainte. [DANTE : Divine Comédie.] (N. R.)

Premier livre : Du Capital

Première section : Le Capital en général

Chapitre premier : La marchandise

A première vue, la richesse bourgeoise apparaît comme une immense accumulation de marchandises et la marchandise prise isolément comme la forme élémentaire de cette richesse. Mais chaque marchandise se présente sous le double aspect de *valeur d'usage* et de *valeur d'échange*¹.

La marchandise est d'abord, comme disent les économistes anglais, « une chose quelconque, nécessaire, utile, ou agréable à la vie », l'objet de besoins humains, un moyen de subsistance au sens le plus large du mot. Ce mode d'existence de la marchandise en tant que valeur d'usage coïncide avec son mode d'existence physique tangible. Le froment, par exemple, est une valeur d'usage particulière, qui se distingue des valeurs d'usage que sont le coton, le verre, le papier, etc. La valeur d'usage n'a de valeur que pour l'usage et ne se réalise que dans le procès de la consommation. La même valeur d'usage peut être utilisée différemment. Toutefois, son mode d'existence d'objet doué de propriétés déterminées embrasse la somme de ses possibilités d'utilisation. De plus, la valeur d'usage n'est pas déterminée que qualitativement, elle l'est aussi quantitativement. Selon leurs particularités naturelles, des valeurs d'usage différentes se mesurent différemment : par exemple, un boisseau de froment, une main de papier, une aune de toile, etc.

Quelle que soit la forme sociale de la richesse, des valeurs d'usage en constituent toujours le contenu, et ce contenu est tout d'abord indifférent à cette forme sociale. Le goût du froment n'indique pas qui l'a cultivé, serf russe, paysan parcellaire français ou capitaliste anglais. Bien qu'objet de besoins sociaux, donc liée à l'ensemble social, la valeur d'usage n'exprime pas de rapport social de production. Prenons, par exemple, un diamant comme marchandise en tant que valeur d'usage. A voir le diamant, on ne reconnaît pas en lui une marchandise. Utilisé comme valeur d'usage, pour les besoins de l'esthétique ou de la technique, sur la gorge de la lorette ou dans la main du tailleur de verre, il est diamant, et non marchandise. Il semble que, pour la marchandise, ce soit une condition nécessaire que d'être valeur d'usage, mais qu'il soit indifférent à la valeur d'usage d'être marchandise. Quand la valeur d'usage est indifférente à toute détermination économique formelle, c'est-à-dire quand la valeur d'usage est prise en tant que valeur d'usage, elle n'entre pas dans le domaine de l'économie politique². Elle n'y rentre que lorsqu'elle constitue elle-même une détermination formelle. Elle constitue alors la base matérielle, sur laquelle se manifeste de façon immédiate un rapport économique déterminé, la *valeur d'échange*.

La valeur d'échange apparaît tout d'abord comme un *rapport quantitatif* selon lequel des valeurs d'usage sont échangeables entre elles. Dans un tel rapport, elles représentent la même grandeur d'échange. C'est ainsi qu'un volume de Properce et huit onces de tabac à priser peuvent représenter la même valeur d'échange, malgré le caractère disparate des valeurs d'usage du tabac et de l'élégie. En tant que valeur d'échange, une valeur d'usage a exactement la même valeur qu'une autre, à condition que soient respectées les proportions voulues. La valeur d'échange d'un palais peut s'exprimer en un nombre déterminé de boîtes de cirage. Inversement, des fabricants de cirage londoniens ont exprimé en palais la valeur d'échange de leurs milliers de boîtes. Totalement indifférentes donc à leur mode d'existence naturel et sans considération de la nature spécifique du besoin pour lequel elles sont des valeurs d'usage, les marchandises, prises en quantités déterminées, s'équilibrent, se substituent l'une à l'autre dans l'échange, sont réputées équivalentes et représentent ainsi, malgré la bigarrure de leurs apparences, la même unité.

Les valeurs d'usage sont, de façon immédiate, des moyens de subsistance. Mais, inversement, ces moyens d'existence sont eux-mêmes des produits de la vie sociale, le résultat d'une dépense de force vitale humaine, ils sont du *travail matérialisé*. En tant que matérialisation du travail social, toutes les marchandises sont des cristallisations de la même unité. C'est le caractère déterminé de cette unité, c'est-à-dire du travail, qui se manifeste dans la valeur d'échange, qu'il nous faut maintenant étudier.

Supposons que 1 once d'or, 1 tonne de fer, 1 *quarter* de froment et 20 aunes de soie représentent des valeurs d'échange d'égale grandeur. En tant qu'équivalents, où se trouve éteinte la différence qualitative de leurs valeurs d'usage, ces produits représentent un volume égal du même travail. Le travail qui se matérialise en quantités égales dans ces divers produits doit lui-même être un travail uniforme, indifférencié, simple, auquel il est tout aussi indifférent de se manifester dans l'or, le fer, le froment ou la soie, qu'il l'est à l'oxygène de se trouver dans la rouille, l'atmosphère, le jus de raisin ou le

¹ ARISTOTE : *De Republica*, Livre 1^o, chap. IX (édition I. Bekkeri, Oxonii, 1837 [Opera, vol. X, p. 13 et suiv.]) : « Car tout bien peut servir à deux usages... L'un est propre à la chose en tant que telle, mais pas l'autre; ainsi une sandale peut servir de chaussure, mais aussi d'objet d'échange. Il s'agit, dans les deux cas, de valeurs d'usage de la sandale, car celui qui échange la sandale contre ce qui lui manque, des aliments par exemple, se sert lui aussi de la sandale. Mais ce n'est pas là son usage naturel. Car elle n'est pas faite pour être échangée. Il en est de même pour les autres biens. »

² C'est la raison pour laquelle des compilateurs allemands traitent *con amore* [avec amour] de la valeur d'usage fixée sous le nom de « bien ». Voir par exemple : L. STEIN : *System der Staatswissenschaft* [Système d'économie politique] (Stuttgart et Tübingen, 1852), vol. I, chap. des « biens » [p. 134, etc.]. Les vues sensées sur les « biens », il faut les chercher dans les *Indications sur la science des marchandises*.

sang humain. Mais extraire de l'or, tirer du fer de la mine, cultiver du froment et tisser de la soie sont des genres de travaux qualitativement différents les uns des autres. En fait, les différences objectives des valeurs d'usage se manifestent dans le procès de production sous forme de différences de l'activité qui donne naissance aux valeurs d'usage. Indifférent à la substance particulière des valeurs d'usage, le travail créateur de valeur d'échange est également indifférent à la forme particulière du travail lui-même. De plus, les différentes valeurs d'usage sont les produits de l'activité d'individus différents, donc le résultat de travaux différenciés par leur caractère individuel. Mais en tant que valeurs d'échange elles représentent du travail égal non différencié, c'est-à-dire du travail dans lequel s'efface l'individualité des travailleurs. Le travail créateur de valeur d'échange est donc du travail *général abstrait*.

Si 1 once d'or, 1 tonne de fer, 1 quarter de froment et 20 aunes de soie sont des valeurs d'échange d'égale grandeur, ou des équivalents, 1 once d'or, ½ tonne de fer, 3 boisseaux de froment et 5 aunes de soie sont des valeurs d'échange de grandeur entièrement différente, et cette différence *quantitative* est la seule qu'elles soient susceptibles d'offrir en tant que valeurs d'échange. Comme valeurs d'échange de grandeur différente elles représentent plus ou moins des quantités plus ou moins grandes de ce travail simple, uniforme, général abstrait, qui constitue la substance de la valeur d'échange. La question qui se pose est : comment mesurer ces quantités ? Ou plutôt : quel est le mode d'existence quantitatif de ce travail lui-même, étant donné que les différences de grandeur des marchandises, en tant que valeurs d'échange, ne sont que les différences de grandeur du travail matérialisé en elles. De même que le mode d'existence quantitatif du mouvement est le temps, de même le mode d'existence quantitatif du travail est le *temps de travail*. La qualité du travail étant supposée donnée, c'est par sa propre durée seulement qu'il peut se différencier. Comme temps de travail, il aura pour étalon les mesures normales du temps : heure, jour, semaine, etc. Le temps de travail, c'est l'existence vivante du travail, peu importe sa forme, son contenu, son individualité; c'est son mode d'existence vivante sous sa forme quantitative, en même temps que sa mesure immanente. Le temps de travail matérialisé dans les valeurs d'usage des marchandises est à la fois la substance qui fait d'elles des valeurs d'échange, donc des marchandises, et l'étalon qui sert à mesurer la grandeur précise de leur valeur. Les quantités corrélatives des différentes valeurs d'usage, dans lesquelles se matérialise le même temps de travail, sont des équivalents, ou encore toutes les valeurs d'usage sont des équivalents dans les proportions où elles contiennent le même temps de travail mis en œuvre, matérialisé. En tant que valeurs d'échange, toutes les marchandises ne sont que des mesures déterminées de *temps de travail coagulé*.

Pour bien comprendre comment la valeur d'échange est déterminée par le temps de travail, il importe de ne pas perdre de vue les idées essentielles suivantes. La réduction du travail à du travail simple, pour ainsi dire dénué de qualité; la façon spécifique dont le travail créateur de valeur d'échange, donc producteur de marchandises, est du *travail social*; enfin la distinction entre le travail, en tant qu'il se réalise en valeurs d'usage, et le travail, en tant qu'il se réalise en valeurs d'échange.

Pour mesurer les valeurs d'échange des marchandises au temps de travail qu'elles contiennent, il faut que les différents travaux eux-mêmes soient réduits à un travail non différencié, uniforme, simple, bref à un travail qui soit qualitativement le même et ne se différencie donc que quantitativement.

Cette réduction apparaît comme une abstraction, mais c'est une abstraction qui s'accomplit journellement dans le procès de production social. La résolution de toutes les marchandises en temps de travail n'est pas une abstraction plus grande ni en même temps moins réelle que la résolution en air de tous les corps organiques. En fait, le travail, qui est ainsi mesuré par le temps, n'apparaît pas comme le travail d'individus différents, mais les différents individus qui travaillent apparaissent bien plutôt comme de simples organes du travail. Autrement dit, le travail, tel qu'il se présente dans les valeurs d'échange, pourrait être qualifié de travail *humain général*. Cette abstraction du travail humain général *existe* dans le travail moyen que peut accomplir tout individu moyen d'une société donnée, c'est une dépense productive déterminée de muscle, de nerf, de cerveau, etc., humains. C'est du travail *simple*¹, auquel peut être dressé tout individu moyen, et qu'il lui faut accomplir sous une forme ou sous une autre. Le caractère de ce travail moyen diffère lui-même selon les pays et les époques de la civilisation, mais dans toute société existante il apparaît comme donné. Ce travail simple constitue la partie de beaucoup la plus importante de tout le travail de la société bourgeoise, comme on peut s'en convaincre en consultant n'importe quelle statistique. Que A produise du fer pendant six heures et pendant six heures de la toile, et que B produise également du fer pendant six heures et pendant six heures de la toile, ou que A produise du fer pendant douze heures et B de la toile pendant douze heures, cela ne représente de toute évidence qu'une utilisation seulement différente du *même* temps de travail. Mais qu'en sera-t-il du travail complexe, qui s'élève au-dessus du niveau moyen, en tant que travail de plus grande intensité, de poids spécifique supérieur ? Ce genre de travail se résout en une somme de travail simple, en travail simple à une puissance supérieure, un jour de travail complexe équivalant par exemple à trois journées de travail simple. Le moment n'est pas encore venu d'étudier les lois qui règlent cette réduction du travail complexe au travail simple. Mais il est évident qu'elle a lieu : car, en tant que valeur d'échange, le produit du travail le plus complexe est, dans des proportions déterminées, l'équivalent du produit du travail moyen simple; il est donc mis en équation avec un quantum déterminé de ce travail simple.

La détermination de la valeur d'échange par le temps de travail suppose de plus que, dans une marchandise donnée, une tonne de fer, par exemple, se trouve matérialisée une *quantité égale* de travail, celui-ci étant indifféremment le travail de A ou de B, ou encore, que des individus différents emploient un temps égal pour produire la même valeur d'usage qualitativement et quantitativement déterminée. En d'autres termes, on suppose que le temps de travail contenu dans une

¹ « Unskilled labour » [travail non qualifié], disent les économistes anglais.

marchandise est le temps de travail *nécessaire* à sa production, c'est-à-dire le temps de travail requis pour produire un nouvel exemplaire de la même marchandise dans des conditions générales de production données.

Ainsi qu'il résulte de l'analyse de la valeur d'échange, les conditions du travail créateur de valeur d'échange sont des déterminations sociales du travail ou des déterminations du travail social, non pas social tout court, mais d'une manière particulière. C'est une forme spécifique des rapports sociaux. Tout d'abord, la simplicité non différenciée du travail signifie l'égalité des travaux d'individus différents, elle signifie qu'on peut comparer leurs travaux les uns aux autres, comme s'il s'agissait d'un travail identique, et cela en réduisant effectivement tous ces travaux à un travail de même espèce. Le travail de tout individu, pour autant qu'il se manifeste en valeurs d'échange, possède ce caractère social d'égalité et il ne se manifeste que dans la valeur d'échange, pour autant que, rapporté au travail de tous les autres individus, il est considéré comme du travail égal.

De plus, dans la valeur, d'échange, le temps de travail de l'individu isolé apparaît de façon immédiate comme temps de travail général, et ce caractère général du travail individuel, comme caractère social de ce dernier. Le temps de travail représenté dans la valeur d'échange est le temps de travail de l'individu, mais, sans qu'on fasse la différence entre cet individu et les autres, c'est le temps de travail de tous les individus, pour autant qu'ils accomplissent un travail égal, donc pour autant que le temps de travail demandé à l'un pour produire une marchandise déterminée est le temps de travail *nécessaire* qu'emploierait tout autre pour produire la même marchandise. C'est le temps de travail de l'individu, son temps de travail, mais seulement en tant que temps de travail commun à tous : il est donc indifférent de savoir *de quel* individu c'est le temps de travail. Comme temps de travail général, il se réalise dans un produit général, un *équivalent général*, un quantum déterminé de temps de travail matérialisé, qui, indifférent à la forme déterminée de la valeur d'usage, sous laquelle il apparaît de façon immédiate comme produit d'un individu, peut être converti à volonté en toute autre forme de valeur d'usage, sous laquelle il se manifeste comme produit de tout autre individu. Il n'est une grandeur *sociale* qu'en tant qu'il est une grandeur *générale*. Pour que le résultat du travail de l'individu soit une valeur d'échange, il faut qu'il aboutisse à un *équivalent général* : il faut que le temps de travail de l'individu représente du temps de travail général, ou encore, que le temps de travail général représente le temps de travail de l'individu. Tout se passe comme si les différents individus avaient mis en commun leur temps de travail et avaient donné la forme de valeurs d'usage différentes aux différentes quantités de temps de travail dont ils disposaient collectivement. Le temps de travail de l'individu isolé est ainsi, en fait, le temps de travail dont a besoin la société pour produire une valeur d'usage déterminée, c'est-à-dire pour satisfaire un besoin déterminé. Mais il ne s'agit ici que de la forme spécifique, sous laquelle le travail acquiert un caractère social. Le temps de travail déterminé d'un fileur se matérialise, par exemple, en 100 livres de fil de lin. Supposons que 100 aunes de toile, produit du tisserand, représentent le même quantum de temps de travail. Dans la mesure où ces deux produits représentent un quantum égal de temps de travail général et sont par suite des équivalents de *toute* valeur d'usage contenant une égale quantité de temps de travail, ils sont des équivalents l'un de l'autre. C'est seulement du fait que le temps de travail du fileur et le temps de travail du tisserand se présentent comme temps de travail général et que, par suite, leurs produits se présentent comme des équivalents généraux qu'ici le travail du tisserand pour le fileur et celui du fileur pour le tisserand devient le travail de l'un pour le travail de l'autre, c'est-à-dire, pour l'un et pour l'autre, l'existence sociale de leurs travaux. Dans l'industrie patriarcale rurale, au contraire, où fileur et tisserand habitaient sous le même toit, où dans la famille les femmes filaient et les hommes tissaient, mettons pour les propres besoins de la famille, le fil et la toile étaient des produits *sociaux*, filer et tisser étaient des travaux *sociaux* sans dépasser le cadre de la famille. Mais leur caractère social ne résidait pas dans le fait que le fil s'échangeait en tant qu'équivalent général contre de la toile en tant qu'équivalent général, ou que tous deux s'échangeaient l'un contre l'autre en tant qu'expressions équivalentes quelconques du même temps de travail général. C'est plutôt le cadre familial, avec sa division du travail primitive, qui marquait le produit du travail de son empreinte sociale particulière. Ou bien encore, prenons les corvées et redevances en nature du moyen âge. Ce sont les travaux déterminés des individus sous leur forme de prestations en nature, c'est la particularité et non la généralité du travail, qui constituent ici le lien social. Ou bien enfin, prenons le travail collectif sous sa forme originelle, tel que nous le trouvons au seuil de l'histoire de tous les peuples civilisés ¹. Ici, le caractère social du travail ne provient manifestement pas de ce que le travail de l'individu prend la forme abstraite de la généralité, ou de ce que son produit prend celle d'un équivalent général. C'est le régime communautaire, sur lequel repose la production, qui empêche le travail de l'individu d'être du travail privé et son produit d'être un produit privé, et qui fait au contraire du travail individuel directement la fonction d'un membre de l'organisme social. Le travail qui se manifeste dans la valeur d'échange est, par hypothèse, le travail de l'individu isolé. C'est en prenant la forme de son contraire immédiat, la forme de la généralité abstraite, qu'il devient travail social.

Le travail créateur de valeur d'échange se caractérise enfin par le fait que les relations sociales entre les personnes se présentent pour ainsi dire comme inversées, comme un rapport social entre les choses. Ce n'est que si l'on compare une valeur d'usage à une autre en sa qualité de valeur d'échange, que le travail des diverses personnes est comparé sous son

¹ C'est un préjugé ridicule, répandu ces derniers temps, de croire que la propriété collective primitive est une forme de propriété spécifiquement slave, voire exclusivement russe. C'est la forme primitive dont on peut établir la présence chez les Romains, les Germains, les Celtes, mais dont on rencontre encore, aux Indes, tout un échantillonnage aux spécimens variés, bien qu'en partie à l'état de vestiges. Une étude rigoureuse des formes de la propriété collective en Asie, et spécialement aux Indes, montrerait qu'en se dissolvant les différentes formes de la propriété collective primitive ont donné naissance à différentes formes de propriété. C'est ainsi que l'on peut, par exemple, déduire les différents types originaux de propriété privée à Rome et chez les Germains de différentes formes de propriété collective aux Indes.

aspect de travail égal et général. Si donc il est juste de dire que la valeur d'échange est un rapport entre les personnes ¹, il faut ajouter : un rapport qui se cache sous l'enveloppe des choses. De même que, malgré la différence de leurs propriétés physiques et chimiques, une livre de fer et une livre d'or représentent la *même* masse, de même les valeurs d'usage de deux marchandises, contenant le même temps de travail, représentent la *même valeur d'échange*. La valeur d'échange apparaît ainsi comme une forme naturelle des valeurs d'usage socialement déterminée, forme déterminée qui leur est dévolue en tant qu'objets et grâce à laquelle, dans le processus d'échange, elles se substituent l'une à l'autre dans des rapports quantitatifs déterminés et forment des équivalents, à la façon dont des corps chimiques simples se combinent dans certains rapports quantitatifs et forment des équivalents chimiques. Seule l'habitude de la vie quotidienne fait considérer comme banal et comme allant de soi le fait qu'un rapport social de production prenne la forme d'un objet, donnant au rapport entre les personnes dans leur travail l'aspect d'un rapport qui s'établit entre les choses et entre ces choses et les personnes. Cette mystification est encore toute simple dans la marchandise. Tout le monde soupçonne, plus ou moins vaguement, que le rapport entre les marchandises en tant que valeurs d'échange est bien plutôt un rapport entre les personnes et leur activité productive réciproque. Cette apparence de simplicité disparaît dans les rapports de production d'un niveau plus élevé. Toutes les illusions du système monétaire proviennent de ce que l'on ne voit pas que l'argent ², sous la forme d'un objet naturel aux propriétés déterminées, représente un rapport social de production. Chez les économistes modernes, qui ont un sourire sarcastique pour les illusions du système monétaire, se trahit la même illusion, dès qu'ils s'occupent de catégories économiques supérieures, par exemple du capital. Elle éclate dans l'aveu de leur naïf étonnement quand leur apparaît bien vite comme rapport social l'objet que, lourdement, ils s'imaginaient tenir en main à l'instant même, et qu'inversement; les nargue sous la forme d'objet ce qu'ils viennent tout juste de cataloguer dans la catégorie des rapports sociaux.

La valeur d'échange n'étant, en fait, rien d'autre que le rapport entre les travaux des individus, considérés comme du travail égal et général, rien d'autre que l'expression objective d'une forme de travail spécifiquement sociale, c'est une tautologie de dire que le travail est la source *unique* de la valeur d'échange et, par suite, de la richesse, pour autant que celle-ci consiste en valeurs d'échange. C'est la même tautologie de dire qu'en soi la matière à l'état naturel ne renferme pas de valeur d'échange ³, puisqu'elle ne renferme pas de travail, et que la valeur d'échange en soi ne renferme pas de matière à l'état naturel. Mais quand William Petty appelle « le travail le père, et la terre, la mère de la richesse »; quand l'évêque Berkeley demande « si les quatre éléments et le travail humain qui s'y vient mêler ne sont pas la vraie source de la richesse » ⁴; ou encore, quand l'Américain Th. Cooper explique sous une forme populaire :

*Ôtez à une miche de pain le travail qu'elle a coûté, le travail du boulanger, du meunier, du fermier, etc., qu'est-ce qu'il reste ? Quelques graines d'herbe folle impropres à tout usage humain*⁵,

dans toutes ces manières de voir il s'agit non du travail abstrait, source de la valeur d'échange, mais du travail concret, en tant qu'il est une source de richesse matérielle, bref, du travail produisant des valeurs d'usage. En posant la valeur d'usage de la marchandise, on suppose l'utilité particulière, le caractère déterminé et systématique du travail qu'elle a absorbé; mais, du point de vue de la marchandise, ces considérations épuisent toute référence à ce travail en tant que travail utile. Ce qui nous intéresse dans le pain en tant que valeur d'usage, ce sont ses propriétés alimentaires, et nullement les travaux du fermier, du meunier, du boulanger, etc. Si quelque invention supprimait les dix-neuf vingtièmes de ces travaux, la miche de pain rendrait les mêmes services qu'avant. Si elle tombait du ciel toute cuite, elle n'en perdrait pas pour autant un atome de sa valeur d'usage. Tandis que le travail créateur de valeur d'échange se réalise dans l'égalité des marchandises en tant qu'équivalents généraux, le travail en tant qu'activité productive systématique se réalise, lui, dans l'infinie diversité des valeurs d'usage qu'il crée. Tandis que le travail créateur de valeur d'échange est un travail *général abstrait et égal*, le travail créateur de valeur d'usage est, lui, un travail concret et particulier qui, suivant la forme et la matière, se divise en une variété infinie de genres de travaux.

Du travail créateur de valeurs d'usage, il est inexact de dire qu'il est *l'unique* source de la richesse qu'il produit, c'est-à-dire de la richesse matérielle. Il est l'activité qui adapte la matière à telle ou telle fin, il présuppose donc nécessairement la matière. Le rapport entre travail et matière naturelle est très variable selon les différentes valeurs d'usage, mais la valeur d'usage recèle toujours un substrat naturel. Activité systématique en vue de s'approprier les produits de la nature sous une forme ou une autre, le travail est la condition naturelle de l'existence humaine, la condition - indépendante de toute forme sociale - de l'échange de substances entre l'homme et la nature. Le travail créateur de valeur d'échange, au contraire, est une forme de travail spécifiquement sociale. Dans sa détermination matérielle d'activité productive particulière, le travail de

¹ « La ricchezza è una ragione tra due persone. » [La richesse est un rapport entre deux personnes.] GALIANI : *Della Moneta*, p. 221, vol. III, du recueil de *Custodi dei Scrittori classici italiani di economia politica*. Parte moderna, Milan, 1803.

² 1^o édition : or. Corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

³ « Dans son état naturel... la matière est toujours dépourvue de valeur. » Mac CULLOCH : *Discours sur l'origine de l'économie politique*, etc. Traduction de Prévost, Genève, 1825, p. 57. On voit combien même un Mac Culloch s'élève au-dessus du fétichisme de « penseurs » allemands, qui voient dans la « matière » et dans une demi-douzaine d'autres choses, qui n'ont rien à voir avec la valeur, des éléments de cette dernière. Voir, par exemple, L. STEIN : *System der Staatswissenschaft*, tome I, p. 170 [195].

⁴ BERKELEY : *The Querist*, Londres, 1750 [p. 1]. « Whether the four elements, and man's labour therein, be not the true source of wealth ? »

⁵ Th. COOPER : *Lectures on the Elements of Political Economy*, Londres, 1831 (Columbia, 1820). p. 99.

tailleur, par exemple, produit l'habit, mais non la valeur d'échange de l'habit. Ce n'est pas en sa qualité de travail de tailleur, mais en tant que travail général abstrait, qu'il produit cette valeur, et ce dernier fait partie d'un ensemble social à l'édification duquel l'aiguille du tailleur n'a contribué en rien. C'est ainsi que dans l'industrie domestique antique les femmes produisaient l'habit, sans produire la valeur d'échange de l'habit. Le travail, source de richesse matérielle, n'était pas moins connu du législateur Moïse que du fonctionnaire des douanes Adam Smith ¹.

Considérons maintenant quelques déterminations plus précises qui résultent de la réduction de la valeur d'échange au temps de travail.

En tant que valeur d'usage, la marchandise exerce une action causale. Le froment, par exemple, agit comme aliment. Une machine supplée au travail dans des proportions déterminées. Cette action de la marchandise, action qui seule en fait une valeur d'usage, un objet de consommation, on peut l'appeler son service, le service qu'elle rend comme valeur d'usage. Mais, en tant que valeur d'échange, la marchandise n'est jamais considérée que comme résultat. Il ne s'agit pas du service qu'elle rend, mais du service ² qui lui a été rendu à elle-même en la produisant. Ainsi la valeur d'échange d'une machine, par exemple, est-elle déterminée non par la quantité de temps de travail qu'elle remplace, mais par la quantité de temps de travail qui a été mise en œuvre pour la construire et qui est par conséquent requis pour produire une nouvelle machine de la même espèce.

Si donc la quantité de travail requise pour la production de marchandises restait constante, leur valeur d'échange serait invariable. Mais facilité et difficulté de la production varient continuellement. Quand la force productive du travail augmente, on produit la même valeur d'usage dans un temps plus court. Si la force productive du travail diminue, la production de la même valeur d'usage exigera plus de temps. La grandeur du temps de travail contenu dans une marchandise, c'est-à-dire sa valeur d'échange, est donc une valeur variable : elle augmente ou diminue en raison inverse de l'augmentation ou de la diminution de la force productive du travail. La force productive du travail, que l'industrie manufacturière utilise dans une proportion déterminée à l'avance, est conditionnée aussi dans l'agriculture et l'industrie extractive par des circonstances naturelles incontrôlables. Le *même* travail permettra une extraction plus ou moins grande des différents métaux selon la rareté ou l'abondance relative de ces métaux dans l'écorce terrestre. Le *même* travail pourra, si la saison est propice, se matérialiser sous la forme de deux boisseaux de froment, et d'un seul boisseau peut-être, si elle est défavorable. Sous forme de circonstances naturelles, la pénurie ou l'abondance semblent ici déterminer la valeur d'échange des marchandises, parce qu'elles déterminent la force productive, liée à des circonstances naturelles, d'un travail concret particulier.

Des valeurs d'usage différentes renferment, sous des volumes inégaux, le même temps de travail ou la même valeur d'échange. Plus est petit, par rapport aux autres valeurs d'usage, le volume de la valeur d'usage sous lequel une marchandise renferme un quantum déterminé de temps de travail, plus est grande sa *valeur d'échange spécifique*. Si l'on constate qu'à des époques différentes de la civilisation, très éloignées les unes des autres, certaines valeurs d'usage forment entre elles une série de valeurs d'échange spécifiques, entre lesquelles subsiste, sinon exactement le même rapport numérique, du moins un même rapport général de hiérarchisation comme, par exemple, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ou le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, cela prouve seulement que les progrès dans le développement des forces productives sociales influent d'une manière uniforme ou sensiblement uniforme sur le temps de travail qu'exige la production de ces différentes marchandises.

La valeur d'échange d'une marchandise n'apparaît pas dans sa valeur d'usage propre. Toutefois, la valeur d'usage d'une marchandise étant la matérialisation du temps de travail social général, il existe certaines relations entre la valeur d'usage de cette marchandise et les valeurs d'usage d'autres marchandises. La valeur d'échange de l'une se manifeste ainsi dans les valeurs d'usage des autres. L'équivalence, c'est, en fait, la valeur d'échange d'une marchandise exprimée dans la valeur d'usage d'une autre. Quand on dit, par exemple, qu'une aune de toile vaut deux livres de café, la valeur d'échange de la toile est exprimée dans la valeur d'usage du café, dans une quantité déterminée de cette valeur d'usage. La proportion une fois donnée, on peut exprimer en café la valeur de toute quantité de toile. Il est évident que la valeur d'échange d'une marchandise, de la toile par exemple, ne trouve pas son expression exhaustive dans la proportion où une autre marchandise particulière, le café par exemple, constitue son équivalent. La quantité de temps de travail général que représente l'aune de toile se trouve réalisée simultanément dans l'infinie variété des volumes des valeurs d'usage de toutes les autres marchandises. Dans la proportion où la valeur d'usage de toute autre marchandise représente un temps de travail de même grandeur, elle constitue un équivalent de l'aune de toile. La valeur d'échange de *cette marchandise prise isolément* ne trouve donc son expression exhaustive que dans l'infinité des équations où elle a pour terme équivalent les valeurs d'usage de toutes les autres marchandises. Ce n'est que dans la somme de ces équations, ou dans la totalité des différents rapports indiquant dans quelle proportion telle marchandise peut s'échanger contre toute autre, qu'elle trouve son expression exhaustive d'*équivalent général*. Par exemple, à la série d'équations

¹ F. List, qui n'a jamais pu comprendre la différence entre le travail à l'aide duquel est créé quelque chose d'utile, une valeur d'usage, et le travail créateur d'une forme sociale déterminée de la richesse, la valeur d'échange - comprendre était d'ailleurs, somme toute, chose étrangère à son intelligence pratique et utilitaire, - ne vit dans les économistes anglais modernes que les plagiaires du Moïse de la vieille Égypte.

² On conçoit quel « service » la catégorie « service » doit rendre à des économistes du genre de J.-B. Say et F. Bastiat, dont le raisonnement astucieux, comme l'a déjà justement remarqué Malthus, fait partout abstraction de la forme spécifique déterminée des rapports économiques.

1 aune de toile = $\frac{1}{2}$ livre de thé;
 1 aune de toile = 2 livres de café;
 1 aune de toile = 8 livres de pain;
 1 aune de toile = 6 aunes de cotonnade;

on peut donner la forme :

1 aune de toile = $\frac{1}{8}$ de livre de thé + $\frac{1}{2}$ livre de café + 2 livres de pain + 1 aune $\frac{1}{2}$ de cotonnade.

Si donc nous avons devant nous la somme totale des équations, dans lesquelles la valeur d'une aune de toile trouve son expression exhaustive, nous pourrions représenter sa valeur d'échange sous la forme d'une série. Cette série est en fait infinie, puisque le cercle des marchandises n'est jamais définitivement clos, mais s'élargit constamment. Or, si une marchandise trouve ainsi la mesure de sa valeur d'échange dans les valeurs d'usage de toutes les autres marchandises, inversement, les valeurs d'échange de toutes les autres marchandises se mesurent dans la valeur d'usage de cette marchandise particulière qui trouve en elles sa mesure¹. Si la valeur d'échange d'une aune de toile s'exprime par $\frac{1}{2}$ livre de thé, 2 livres de café, 6 aunes de cotonnade ou 8 livres de pain, etc., il s'ensuit que le café, le thé, le tissu de coton, le pain, etc., sont égaux entre eux dans la mesure où ils sont égaux à une troisième marchandise, la toile, et que la toile sert ainsi de commune mesure de leurs valeurs d'échange. Chaque marchandise, en tant que temps de travail général matérialisé, c'est-à-dire en tant que quantum déterminé de temps de travail général, trouve l'expression de la mesure de sa valeur d'échange, tour à tour dans des quantités déterminées des valeurs d'usage de toutes les autres marchandises, et les valeurs d'échange de toutes les autres marchandises se mesurent, inversement, dans la valeur d'usage de cette marchandise exclusive. Mais, en tant que valeur d'échange, chaque marchandise est à la fois la marchandise exclusive qui sert de commune mesure aux valeurs d'échange de toutes les autres marchandises et, d'autre part, elle n'est aussi que l'une des nombreuses marchandises dans la série totale desquelles chacune des autres marchandises représente directement sa valeur d'échange.

La *grandeur de valeur* d'une marchandise n'est pas affectée par le fait qu'il existe en dehors d'elle peu ou beaucoup de marchandises d'un autre genre. Mais le fait que la série des équations, dans lesquelles se réalise sa valeur d'échange, est plus ou moins étendue, dépend de la plus ou moins grande variété des autres marchandises. La série des équations, par exemple, qui représentent la valeur du café exprime la sphère de son échangeabilité, les limites dans lesquelles il joue le rôle de valeur d'échange. A la valeur d'échange d'une marchandise, en tant que matérialisation du temps de travail social général, correspond l'expression de son équivalence dans une variété infinie de valeurs d'usage.

Nous avons vu que la valeur d'échange d'une marchandise varie avec la quantité de temps de travail directement incorporé en elle-même. Sa valeur d'échange réalisée, c'est-à-dire exprimée dans les valeurs d'usage d'autres marchandises, doit nécessairement dépendre également des proportions, dans lesquelles varie le temps de travail employé à la production de toutes les autres marchandises. Si, par exemple, le temps de travail nécessaire à la production d'un boisseau de froment restait le même, alors que le temps de travail qu'exige la production de toutes les autres marchandises doublait, la valeur d'échange du boisseau de froment, exprimée dans ses équivalents, aurait baissé de moitié. Le résultat serait pratiquement le même, si le temps de travail, requis pour la production du boisseau de froment, avait diminué de moitié et si le temps de travail requis pour la production de toutes les autres marchandises était resté sans changement. La valeur des marchandises est déterminée par la proportion, dans laquelle elles peuvent être produites dans le même temps de travail. Pour voir quelles sont les variations possibles de cette proportion, prenons deux marchandises A et B. *Premièrement* : supposons que le temps de travail exigé pour la production de B reste le même. Dans ce cas, la valeur d'échange de A exprimée en B diminue ou augmente proportionnellement à la diminution ou à l'augmentation du temps de travail requis pour la production de A. *Deuxièmement* : supposons que le temps de travail exigé pour la production de A reste le même. La valeur d'échange de A, exprimée en B, diminue ou augmente en raison inverse de la diminution ou de l'augmentation du temps de travail requis pour la production de B. *Troisièmement* : supposons que les temps de travail requis pour la production de A et de B diminuent ou augmentent dans la même proportion. L'expression de l'équivalence de A et de B reste alors sans changement. Si, par suite de quelque circonstance, la force productive de tous les travaux diminuait dans la même mesure, de telle sorte que toutes les marchandises exigent plus de temps de travail pour leur production, et que cette augmentation s'effectue dans la même proportion, la valeur de *toutes* les marchandises aurait augmenté, l'expression concrète de leur valeur d'échange serait restée la même, et la richesse réelle de la société aurait diminué, puisqu'il lui aurait fallu plus de temps de travail pour créer la même masse de valeurs d'usage. *Quatrièmement* : les temps de travail exigés pour la production de A et de B peuvent augmenter ou diminuer pour l'une et pour l'autre, de manière inégale; ou encore, le temps de travail exigé pour A augmente alors que celui qui est exigé pour B diminue, ou inversement. Tous ces cas peuvent se ramener simplement à celui-ci : le temps de travail requis pour la production d'une marchandise reste le même alors que celui qu'exige la production de l'autre augmente ou diminue.

La valeur d'échange de chaque marchandise s'exprime dans la valeur d'usage de toute autre marchandise, soit en grandeurs entières, soit en fractions de cette valeur d'usage. En tant que valeur d'échange, toute marchandise est aussi divisible que le temps de travail lui-même qui est matérialisé en elle. L'équivalence des marchandises est indépendante de la divisibilité physique de leurs valeurs d'usage; de même, la somme des valeurs d'échange des marchandises est

¹ « C'est aussi la particularité des mesures que leur rapport avec l'objet mesuré est tel que la chose mesurée devient, en quelque sorte, la mesure de la chose qui sert à mesurer. » MONTANARI : *Della Moneta*, p. 48, dans le recueil de Custodi, vol. III. Parte antica.

indifférente au changement de forme concret, que peuvent subir les valeurs d'usage de ces marchandises en se fondant en *une seule* marchandise nouvelle.

Jusqu'ici, nous avons considéré la marchandise à un double point de vue, celui de la valeur d'usage et celui de la valeur d'échange, et, dans les deux cas, de manière unilatérale. En tant que marchandise, cependant, elle est, de façon immédiate, *unité* de la valeur d'usage et de la valeur d'échange; en même temps, elle n'est marchandise que par rapport aux autres marchandises. Le rapport *réel* des marchandises les unes aux autres est leur *procès d'échange*. C'est un procès social dans lequel entrent les individus, indépendants les uns des autres, mais ils n'y entrent qu'en tant que possesseurs de marchandises; leur existence réciproque les uns pour les autres, c'est l'existence de leurs marchandises, et ils n'apparaissent ainsi, en fait, que comme des supports conscients du procès d'échange.

La marchandise est valeur d'usage, froment, toile, diamant, machine, etc., mais en même temps, en tant que marchandise, elle *n'est pas* valeur d'usage. Si elle était valeur d'usage pour son possesseur, c'est-à-dire un moyen immédiat de satisfaire ses propres besoins, elle ne serait pas marchandise. Pour lui, elle est bien plutôt *non-valeur d'usage*, elle est simplement le support matériel de la valeur d'échange ou simple *moyen d'échange*; en tant que support actif de la valeur d'échange, la valeur d'usage devient moyen d'échange. Pour son possesseur, elle n'est plus valeur d'usage qu'en tant que valeur d'échange¹. Il faut donc d'abord que la marchandise *devienne* valeur d'usage, en premier lieu pour d'autres. N'étant pas valeur d'usage pour son propre possesseur, elle est valeur d'usage pour le possesseur d'une autre marchandise. Sinon le travail de son possesseur a été un travail inutile et le résultat de ce travail n'est donc pas une marchandise. D'autre part, il lui faut devenir valeur d'usage *pour lui-même*, car c'est en dehors d'elle, dans les valeurs d'usage de marchandises d'autrui, que résident ses propres moyens de subsistance. Pour *devenir* valeur d'usage, la marchandise doit affronter le besoin particulier, pour lequel elle est objet de satisfaction. Les valeurs d'usage des marchandises *deviennent* donc valeurs d'usage en permutant de façon universelle, en passant des mains où elles sont moyens d'échange dans celles où elles sont objet d'usage.

C'est seulement en vertu de cette aliénation universelle des marchandises que le travail qu'elles recèlent devient du travail utile. Dans ce *procès*, où elles se rapportent les unes aux autres en tant que valeurs d'usage, les marchandises n'acquiescent pas de forme économique déterminée nouvelle. Il y a, au contraire, disparition de la forme déterminée qui les caractérisait comme marchandises. Le pain, par exemple, en passant des mains du boulanger dans celles du consommateur, ne change pas de mode d'existence en tant que pain. Inversement, c'est seulement le consommateur qui se réfère au pain en tant que valeur d'usage, en tant que tel aliment déterminé, alors que, dans la main du boulanger, le pain était le support d'un rapport économique, un objet sensible et supra-sensible. Le seul changement de forme, que subissent les marchandises en devenant valeurs d'usage, est donc la suppression du mode d'existence formel, où elles étaient non-valeurs d'usage pour leur possesseur, et valeurs d'usage pour leur non-possesseur. Pour devenir valeurs d'usage, les marchandises doivent être universellement aliénées, entrer dans le procès d'échange, mais leur existence pour l'échange est leur existence comme valeurs d'échange. Pour se réaliser comme valeurs d'usage, il faut donc qu'elles se réalisent comme valeurs d'échange.

Si, du point de vue de la valeur d'usage, la marchandise prise isolément apparaissait à l'origine comme un objet indépendant, en revanche, comme valeur d'échange, elle était dès l'abord considérée par rapport à toutes les autres marchandises. Toutefois, cette relation n'était qu'un rapport théorique, existant dans la pensée. C'est seulement dans le procès d'échange qu'il se manifeste. D'autre part, la marchandise est bien valeur d'échange, pour autant qu'elle renferme un quantum déterminé de temps de travail mis en œuvre pour la produire et qu'elle est ainsi du *temps de travail matérialisé*. Mais, telle qu'elle est de façon immédiate, elle est seulement du temps de travail individuel matérialisé, ayant un contenu particulier, et non du temps de travail *général*. Elle n'est donc pas immédiatement valeur d'échange, mais doit tout d'abord le *devenir*. En premier, elle ne peut être matérialisation du temps de travail général qu'autant qu'elle représente du temps de travail appliqué à un but utile déterminé, donc contenu dans une valeur d'usage. C'était seulement à cette condition matérielle que le temps de travail contenu dans les marchandises était supposé travail général, social. Si donc la marchandise ne peut devenir valeur d'usage qu'en se réalisant comme valeur d'échange, elle ne peut, d'autre part, se réaliser comme valeur d'échange qu'en s'affirmant valeur d'usage dans son aliénation. Une marchandise ne peut être aliénée comme valeur d'usage qu'au profit de celui pour qui elle est valeur d'usage, c'est-à-dire objet de besoin particulier. D'autre part, elle n'est aliénée qu'en échange d'une autre marchandise, ou encore, en nous plaçant au point de vue du possesseur de l'autre marchandise, celui-ci ne peut également aliéner, c'est-à-dire réaliser, sa marchandise qu'en la mettant en contact avec le besoin particulier dont elle est l'objet. Dans leur aliénation universelle, en tant que *valeurs d'usage*, les marchandises sont rapportées les unes aux autres d'après leur différence matérielle d'objets particuliers, satisfaisant par leurs propriétés spécifiques des besoins particuliers. Mais, en tant que simples valeurs d'usage, elles sont choses indifférentes les unes aux autres, et, bien plutôt, sans rapport entre elles. En tant que valeurs d'usage, elles ne peuvent être échangées qu'en se rapportant à des besoins particuliers. Mais elles ne sont échangeables qu'en tant qu'équivalents, et elles ne sont des équivalents que comme quantités égales de temps de travail matérialisé, ce qui efface toute considération de leurs qualités naturelles de valeurs d'usage et, par suite, du rapport des marchandises aux besoins particuliers. Comme valeur d'échange, au contraire, une marchandise se manifeste en remplaçant comme équivalent n'importe quel quantum déterminé de toute autre marchandise, la première marchandise, étant indifféremment valeur d'usage ou non pour le possesseur de l'autre marchandise. Mais, pour le possesseur de l'autre marchandise, elle ne

¹ C'est sous cette forme déterminée qu'Aristote conçoit la valeur d'échange. (Voir le passage cité au début du chapitre, p. 6, note 1.)

devient marchandise que dans la mesure où elle est pour lui valeur d'usage et, pour son propre possesseur, elle ne devient valeur d'échange que dans la mesure où elle est marchandise pour l'autre. Le rapport entre les marchandises doit donc être à la fois un rapport où elles apparaissent en tant que grandeurs essentiellement semblables, ne différant que quantitativement; il doit s'exprimer par une mise en équation où elles apparaissent comme matérialisation du temps de travail général, et il doit en même temps être leur rapport en tant qu'objets qualitativement différents, que valeurs d'usage particulières répondant à des besoins particuliers, bref un rapport qui distingue les marchandises en tant que valeurs d'usage réelles. Or cette mise en équation et cette différenciation s'excluent réciproquement. Ainsi s'établit non seulement un cercle vicieux, la solution de l'un des problèmes supposant l'autre résolu, mais un ensemble d'exigences contradictoires, la réalisation de l'une des conditions étant directement liée à la réalisation de son contraire.

Le procès d'échange des marchandises doit être à la fois le développement et la solution de ces contradictions, qui ne sauraient toutefois s'y manifester sous une forme aussi simple. Nous avons vu seulement que les marchandises elles-mêmes sont rapportées les unes aux autres en tant que valeurs d'usage, c'est-à-dire que les marchandises apparaissent comme valeurs d'usage à l'intérieur du procès d'échange. La valeur d'échange, au contraire, telle que nous l'avons considérée jusqu'ici, n'existait que sous la forme abstraite que nous lui avons donnée ou, si l'on veut, sous la forme abstraite que lui donne le possesseur de marchandises individuel, qui a la marchandise, en tant que valeur d'usage, dans son grenier, et l'a, en tant que valeur d'échange, sur la conscience. Or, à l'intérieur du procès d'échange, les marchandises elles-mêmes doivent exister les unes pour les autres, non seulement comme valeurs d'usage, mais comme valeurs d'échange, et ce mode d'existence qui est le leur doit apparaître comme le propre rapport des marchandises entre elles. La difficulté, qui nous a tout d'abord arrêtés, était que, pour se manifester comme valeur d'échange, comme travail matérialisé, la marchandise doit être préalablement aliénée comme valeur d'usage, trouver acquéreur, alors qu'inversement son aliénation comme valeur d'usage suppose son existence comme valeur d'échange. Mais supposons cette difficulté résolue. Supposons que la marchandise ait dépouillé sa valeur d'usage particulière et que, par l'aliénation de celle-ci, elle ait rempli la condition matérielle d'être du travail socialement utile au lieu d'être du travail particulier de l'individu pour lui-même. Il faut alors que, dans le procès d'échange, la marchandise, en tant que valeur d'échange, devienne pour les autres marchandises équivalent général, travail général matérialisé, et qu'elle acquière ainsi non plus l'efficacité limitée d'une valeur d'usage particulière, mais la faculté d'être représentée immédiatement dans toutes les valeurs d'usage considérées comme ses équivalents. Or chaque marchandise est la marchandise qui doit, par l'aliénation de sa valeur d'usage particulière, apparaître comme la matérialisation directe du temps de travail général. Mais, d'autre part, dans le procès d'échange, seules s'affrontent des marchandises particulières, c'est-à-dire des travaux d'individus isolés que matérialisent des valeurs d'usage particulières. Le temps de travail général lui-même est une abstraction qui, comme telle, n'existe pas pour les marchandises.

Considérons l'ensemble des équations dans lesquelles la valeur d'échange d'une marchandise trouve son expression concrète, par exemple :

$$\begin{aligned} 1 \text{ aune de toile} &= 2 \text{ livres de café} = \frac{1}{2} \text{ livre de thé} \\ 1 \text{ aune de toile} &= 8 \text{ livres de pain, etc.} \end{aligned}$$

Sans doute, ces équations indiquent-elles seulement qu'un temps de travail général, social, de même grandeur, se matérialise dans une aune de toile, 2 livres de café, $\frac{1}{2}$ livre de thé, etc. Mais, en fait, les travaux individuels qui se manifestent dans ces valeurs d'usage particulières ne deviennent du travail général et, sous cette forme, du travail social¹ qu'en s'échangeant réellement entre eux proportionnellement à la durée du temps de travail que contiennent ces valeurs d'usage². Le temps de travail social n'existe pour ainsi dire qu'à l'état latent dans ces marchandises et il ne se révèle que dans leur procès d'échange. Le point de départ n'est pas le travail des individus sous forme de travail collectif, mais au contraire les travaux particuliers de personnes privées, travaux qui dans le procès d'échange seulement se révèlent travail social général en perdant leur caractère primitif. Le travail social général n'est donc pas une condition prête d'avance sous cette forme, mais un résultat auquel on aboutit. D'où cette nouvelle difficulté que, d'une part, les marchandises doivent entrer dans le procès d'échange comme temps de travail général matérialisé et que, d'autre part, la matérialisation du temps de travail des individus comme temps de travail général n'est elle-même que le résultat du procès d'échange.

Chaque marchandise doit, par l'aliénation de sa valeur d'usage, donc de son mode d'existence primitif, acquérir son mode d'existence adéquat de valeur d'échange. La marchandise doit donc avoir dans le procès d'échange un mode d'existence double. D'autre part, son second mode d'existence comme valeur d'échange ne peut être qu'une autre marchandise, car dans le procès d'échange ne s'affrontent que des marchandises. Comment représenter directement une marchandise particulière comme temps de travail *général matérialisé*, ou encore, ce qui revient au même, comment donner directement au temps de travail individuel qui est matérialisé dans une marchandise particulière le caractère de la généralité ? L'expression concrète de la valeur d'échange d'une marchandise, c'est-à-dire de chaque marchandise en tant qu'équivalent général, se représente par une somme illimitée d'équations telles que

$$\begin{aligned} 1 \text{ aune de toile} &= 2 \text{ livres de café} \\ 1 \text{ aune de toile} &= \frac{1}{2} \text{ livre de thé} \end{aligned}$$

¹ 1^o édition : *in* au lieu de *zu* (« entrent dans le travail social » au lieu de « deviennent du travail »), corrigé dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

² 1^o édition : *im Verhältnis ihrer Zeitdauer* (proportionnellement à leur durée); corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

1 aune de toile = 8 livres de pain
 1 aune de toile = 6 aunes de cotonnade
 1 aune de toile = etc.

Cette représentation de la valeur d'échange était théorique dans la mesure où la marchandise était seulement *pensée* comme un quantum déterminé de temps de travail général matérialisé. Pour que, de pure abstraction qu'il était, le mode d'existence d'une marchandise particulière en tant qu'équivalent général devienne le *résultat* social du procès d'échange, lui-même, il suffit de renverser les termes dans la série d'équations ci-dessus. Soit par exemple

2 livres de café = 1 aune de toile;
 ½ livre de thé = 1 aune de toile
 8 livres de pain = 1 aune de toile
 6 aunes de cotonnade = 1 aune de toile.

Tandis que le café, le thé, le pain, la cotonnade, bref toutes les marchandises expriment en toile le temps de travail qu'elles contiennent elles-mêmes, inversement, la valeur d'échange de la toile se déploie dans toutes les autres marchandises, considérées comme ses équivalents, et le temps de travail matérialisé dans cette marchandise devient, de façon immédiate, le temps de travail général, qui se manifeste en quantités égales dans des volumes différents de toutes les autres marchandises. La toile devient ici *équivalent général* par l'*action universelle* exercée sur elle par toutes les autres marchandises. En tant que valeur d'échange, chaque marchandise devenait mesure des valeurs de toutes les autres marchandises. Ici, inversement, toutes les marchandises mesurant leur valeur d'échange dans une marchandise particulière, la marchandise exclue devient le mode d'existence adéquat de la valeur d'échange, son mode d'existence comme équivalent général. Par contre, la série illimitée d'équations, ou encore les équations en nombre illimité par lesquelles était représentée la valeur d'échange de chaque marchandise, se réduisent à une seule équation de deux termes seulement. 2 livres de café = 1 aune de toile est maintenant l'expression exhaustive de la valeur d'échange du café puisque à ce moment la toile¹ apparaît directement comme il équivaut d'un quantum déterminé de toute autre marchandise. A l'intérieur du procès d'échange, les marchandises existent donc maintenant les unes pour les autres, ou encore elles apparaissent les unes aux autres en tant que valeurs d'échange sous forme de toile. On sait qu'en tant que valeurs d'échange toutes les marchandises se trouvent rapportées les unes aux autres comme simples quantités différentes de temps de travail général matérialisé; ce fait se présente maintenant ainsi : en tant que valeurs d'échange, toutes les marchandises représentent simplement des quantités différentes du *même* objet, la toile. De son côté, le temps de travail général se présente donc alors comme une chose particulière, comme une marchandise à côté et en dehors de toutes les autres marchandises. Mais en même temps l'équation dans laquelle la marchandise se présente pour la marchandise comme valeur d'échange, par exemple 2 livres de café = 1 aune de toile, est une équivalence qu'il reste encore à réaliser. C'est seulement par son aliénation en tant que valeur d'usage, aliénation qui exige qu'elle s'affirme, dans le procès d'échange, objet d'un besoin, que la marchandise passe réellement de son mode d'existence de café à son mode d'existence de toile, qu'elle prend ainsi la forme de l'équivalent général et devient réellement valeur d'échange pour toutes les autres marchandises. Inversement, de ce que toutes les marchandises, par leur aliénation comme valeur d'usage, se métamorphosent en toile, il résulte que la toile devient la forme métamorphosée de toutes les autres marchandises, et c'est seulement en tant que résultat de cette métamorphose de toutes les autres marchandises en elle qu'elle devient, de façon immédiate, *matérialisation du temps de travail général*, c'est-à-dire produit de l'aliénation universelle, élimination des travaux individuels. Si, pour apparaître les unes aux autres comme valeurs d'échange, les marchandises acquièrent ainsi un double mode d'existence, la marchandise exclue, en tant qu'équivalent général, acquiert, elle, une double valeur d'usage. Outre sa valeur d'usage particulière comme marchandise particulière, elle acquiert une valeur d'usage générale.

Cette valeur d'usage, qui lui est propre, est elle-même une détermination formelle, c'est-à-dire qu'elle résulte du rôle spécifique que joue cette marchandise dans le procès d'échange, en raison de l'action universelle qu'exercent sur elle les autres marchandises. Objet d'un besoin particulier, la valeur d'usage de chaque marchandise a une valeur différente entre des mains différentes; elle a, par exemple, une autre valeur entre les mains de celui qui l'aliène, qu'entre les mains de celui qui se l'approprie. La marchandise exclue comme équivalent général est maintenant l'objet d'un besoin général engendré par le processus d'échange lui-même et a pour tous la même valeur d'usage : elle est support de la valeur d'échange, moyen d'échange général. Ainsi se trouve résolue, dans cette marchandise, la contradiction que renferme la marchandise en soi : comme valeur d'usage particulière, la marchandise est à la fois équivalent général et, par suite, valeur d'usage générale. Tandis, donc, que maintenant toutes les autres marchandises trouvent tout d'abord la représentation de leur valeur d'échange dans une équation idéale, qu'il faut d'abord réaliser avec la valeur d'usage de la marchandise exclusive, dans cette marchandise exclusive la valeur d'usage, bien que réelle, apparaît dans le procès même comme un mode d'existence purement formel, qui ne se réalisera qu'en se transformant en valeurs d'usage réelles. A l'origine, la marchandise se présentait comme marchandise en général, comme temps de travail général matérialisé dans une valeur d'usage particulière. Dans le procès d'échange, toutes les marchandises se rapportent à la marchandise exclusive en tant que marchandise tout court, à la marchandise, mode d'existence du temps de travail général dans une valeur d'usage particulière. En tant que marchandises *particulières*, les marchandises se comportent donc de façon antithétique à l'égard d'une marchandise particulière considérée comme la marchandise *générale*². Ainsi, le fait que les possesseurs de

¹ 1^o édition : er (il) au lieu de sie (elle). (N. R.)

² La même expression se trouve chez Genovesi. [Note de l'exemplaire I, annoté à la main.] (N. R.)

marchandises se réfèrent réciproquement à leurs travaux en tant que travail social général se présente ainsi : ils se réfèrent à leurs marchandises comme valeurs d'échange, le rapport réciproque des marchandises entre elles, entant que valeurs d'échange, apparaît dans le procès d'échange comme leur rapport général à une marchandise particulière, considérée comme l'expression adéquate de leur valeur d'échange, et à son tour ce rapport apparaît inversement comme le rapport spécifique de cette marchandise particulière à toutes les autres marchandises et par suite comme le caractère déterminé, pour ainsi dire social par sa nature, d'un objet. La marchandise particulière qui représente ainsi le mode d'existence adéquat de la valeur d'échange de toutes les marchandises, ou encore la valeur d'échange des marchandises sous la forme d'une marchandise particulière, exclusive, c'est... *l'argent*. Il est une cristallisation de la valeur d'échange des marchandises que celles-ci produisent dans le procès d'échange lui-même. Donc, tandis qu'à l'intérieur du procès d'échange les marchandises accèdent les unes pour les autres à l'existence de *valeurs d'usage*, en dépouillant toute détermination formelle et en se rapportant les unes aux autres sous leur forme matérielle immédiate, il leur faut, pour apparaître les unes aux autres comme *valeurs d'échange*, acquérir une nouvelle détermination formelle, en venir à la création de l'argent. L'argent n'est pas un symbole, pas plus que l'existence d'une valeur d'usage comme marchandise n'est un symbole. Le fait qu'un rapport social de production se présente sous la forme d'un objet existant en dehors des individus et que les relations déterminées, dans lesquelles ceux-ci entrent dans le procès de production de leur vie sociale, se présentent comme des propriétés spécifiques d'un objet, c'est ce renversement, cette mystification non pas imaginaire, mais d'une prosaïque réalité, qui caractérise toutes les formes sociales du travail créateur de valeur d'échange. Dans l'argent, elle apparaît seulement de manière plus frappante que dans la marchandise.

Les propriétés physiques nécessaires de la marchandise particulière, dans laquelle va se cristalliser le mode d'existence monétaire de toutes les marchandises, sont, pour autant qu'elles résultent directement de la nature de la valeur d'échange, la divisibilité à volonté, l'homogénéité des parties et l'identité de tous les exemplaires de cette marchandise. En tant que matérialisation du temps de travail général, elle doit être une matière homogène et susceptible de représenter des différences purement quantitatives. L'autre propriété que doit nécessairement posséder cette marchandise est la suivante : sa valeur d'usage doit être durable, car elle ne doit pas cesser de subsister au cours du procès d'échange. Les métaux précieux possèdent ces propriétés à un degré remarquable. Comme la monnaie n'est pas le produit de la réflexion ou de la convention, mais se constitue instinctivement dans le procès d'échange, des marchandises très diverses, plus ou moins impropres, ont tour à tour fait fonction de monnaie. A un certain stade du procès d'échange, la nécessité de distribuer polairement entre les marchandises les déterminations de valeur d'échange et de valeur d'usage, l'une jouant par exemple le rôle de moyen d'échange alors que l'autre est aliénée à titre de valeurs d'usage, a pour conséquence que partout la marchandise ou plusieurs marchandises, dont la valeur d'usage a le caractère le plus général, remplissent d'abord fortuitement le rôle de monnaie. Si ces marchandises ne sont pas objet d'un besoin immédiat, le fait d'être matériellement l'élément le plus important de la richesse leur assure un caractère plus général qu'aux autres valeurs d'usage.

Le troc direct, forme primitive du procès d'échange, représente plutôt la transformation des valeurs d'usage en marchandises son début, que celle des marchandises en argent. La valeur d'échange n'acquiert pas une forme indépendante, mais est encore directement liée à la valeur d'usage. Deux faits le montrent. La production elle-même, dans toute sa structure, est orientée vers la valeur d'usage, non vers la valeur d'échange, et c'est donc seulement parce qu'elles passent la mesure où elles sont requises pour la consommation que les valeurs d'usage cessent ici d'être valeur d'usage pour devenir moyen d'échange, marchandise. D'autre part, elles ne deviennent marchandises que dans les limites de leur valeur d'usage immédiate, quoique distribuées de façon polaire, les marchandises à échanger par leurs possesseurs devant être valeur d'usage pour tous deux, chacune cependant pour celui qui ne la possède pas. A l'origine, en effet, le procès d'échange des marchandises n'apparaît pas au sein même des communautés primitives¹, mais là où celles-ci s'arrêtent, à leurs frontières, aux rares points où elles entrent en contact avec d'autres communautés. C'est là que commence le troc et c'est de là qu'il ricoche à l'intérieur de la communauté sur laquelle il exerce une action dissolvante. Aussi les valeurs d'usage particulières qui, dans le troc entre communautés différentes, deviennent marchandises, telles l'esclave, le bétail, les métaux, constituent-elles le plus souvent la première monnaie à l'intérieur des communautés elles-mêmes. Nous avons vu que la valeur d'échange d'une marchandise se manifeste comme valeur d'échange à un degré d'autant plus haut que la série de ses équivalents est plus longue, ou encore que la sphère d'échange pour cette marchandise est *plus grande*. L'extension progressive du troc, l'accroissement des échanges et la multiplication des marchandises échangées développent donc la propriété valeur d'échange de la marchandise, poussent à la création de la monnaie et exercent ainsi une action dissolvante sur le troc direct. Les économistes font généralement dériver la monnaie des difficultés extérieures auxquelles se heurte le troc une fois qu'il s'est étendu, mais ils oublient alors que ces difficultés ont leur origine dans le développement de la valeur d'échange et, par suite, du travail social en tant que travail général. Par exemple, comme valeurs d'usage, les marchandises ne sont pas divisibles à volonté, ce qu'elles doivent être en tant que valeurs d'échange. Ou bien la marchandise de A peut être valeur d'usage pour B, alors que la marchandise de B n'est pas valeur d'usage pour A. Ou bien encore les possesseurs de marchandises peuvent avoir besoin dans des proportions de valeur inégale des marchandises qu'ils ont à échanger et qui ne sont pas divisibles. En d'autres termes, tout en prétextant qu'ils considèrent le troc simple, les économistes se représentent vivement certains aspects de la contradiction que recèle

¹ Aristote fait la même remarque au sujet de la famille privée considérée comme la communauté primitive. Mais la forme primitive de la famille est elle-même la famille tribale, et c'est seulement de son analyse historique que se dégage la famille privée. « Car, dans la communauté primitive [mais cela, c'est la famille], il n'existait manifestement aucune espèce de nécessité pour celui-ci [pour l'échange]. » (*De Republica [ibid., Opera, édition Bekkeri Oxonii, 1837, vol. X, p. 141.]*)

le mode d'existence de la marchandise comme unité immédiate de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. D'autre part, ils s'en tiennent ensuite fermement et avec logique au troc considéré comme forme adéquate du procès d'échange des marchandises et qui présenterait seulement certaines difficultés techniques pour la solution desquelles aurait été astucieusement imaginé l'expédient de la monnaie. Aussi, partant de ce point de vue des plus plats, un ingénieur économiste anglais pouvait-il prétendre avec raison que l'argent était un instrument purement matériel, tel un bateau ou une machine à vapeur, mais non la représentation d'un rapport social de production, et que, par suite, il n'était pas une catégorie économique. Ce ne serait donc qu'abusivement que l'on traiterait de la monnaie en économie politique, laquelle n'a effectivement rien de commun avec la technologie ¹.

Le monde des marchandises présuppose une division du travail développée, ou plutôt elle se manifeste de façon immédiate dans la diversité des valeurs d'usage qui s'affrontent comme marchandises particulières et qui recèlent une égale diversité de genres de travaux. La *division du travail*, en tant que totalité de tous les genres d'occupation productifs particuliers, est l'aspect d'ensemble du travail social envisagé sous l'angle matériel, considéré comme travail créateur de valeurs d'usage. Mais, comme telle, elle n'existe du point de vue des marchandises et à l'intérieur du procès d'échange que dans son résultat, dans le caractère de particularité qu'elle donne aux marchandises elles-mêmes.

L'échange des marchandises est le procès dans lequel l'échange de substances social, c'est-à-dire l'échange des produits particuliers des individus privés, est en même temps création de rapports sociaux de production déterminés dans lesquels entrent les individus au cours de cet échange de substances. Les rapports en voie de constitution des marchandises entre elles se cristallisent sous la forme de déterminations distinctes que possède l'équivalent général, et le procès d'échange est ainsi en même temps le procès de formation de la monnaie. L'ensemble de ce procès, qui se manifeste comme le déroulement de procès différents, est la circulation.

¹ « L'argent n'est, en réalité, que l'instrument permettant d'effectuer l'achat et la vente » (mais qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par achat et vente ?) « et son étude ne constitue pas plus une partie de la science de l'économie politique que l'étude des bateaux et des machines à vapeur ou de n'importe quel autre Instrument utilisé pour faciliter la production et la répartition de la richesse. » (TH. HODGSKIN : *Popular Political Economy*, etc., Londres, 1827, pp. 178,179.)

A. – Considérations historiques sur l'analyse de la marchandise

La réduction analytique de la marchandise en travail sous la double forme de la réduction de la valeur d'usage en travail concret, ou activité productive pour une fin déterminée, et de la réduction de la valeur d'échange en temps de travail, ou travail social égal, est le résultat critique des recherches poursuivies pendant plus d'un siècle et demi par l'économie politique classique, qui commence en Angleterre avec William Petty, en France avec Boisguillebert ¹, et finit en Angleterre avec Ricardo et en France avec Sismondi.

Petty résout la valeur d'usage en travail sans se faire d'illusion sur le fait que la nature conditionne sa force créatrice. Il conçoit immédiatement le travail réel sous son aspect social général, comme *division du travail* ². Cette conception de la source de la richesse matérielle ne reste pas chez lui plus ou moins stérile, comme par exemple chez son compatriote Hobbes; elle le conduit à *l'Arithmétique politique*, cette première forme sous laquelle l'économie politique s'individualise comme science indépendante. Toutefois, il prend la valeur d'échange comme elle *apparaît* dans le procès d'échange des marchandises, en tant que monnaie, et la monnaie elle-même en tant que marchandise existante, comme or et argent. Prisonnier des conceptions du système monétaire, il déclare que le genre particulier de travail concret, par lequel s'acquiert l'or et l'argent, est un travail créateur de valeur d'échange. Il pense, en effet, que le travail bourgeois n'a pas à produire de valeur d'usage immédiate, mais de la marchandise, une valeur d'usage capable, par son aliénation dans le procès d'échange, de se manifester sous forme d'or et d'argent, c'est-à-dire de monnaie, c'est-à-dire de valeur d'échange, c'est-à-dire de travail général matérialisé. Son exemple montre cependant de façon frappante que reconnaître le travail comme source de la richesse matérielle n'exclut nullement la méconnaissance de la forme sociale déterminée sous laquelle le travail constitue la source de la valeur d'échange.

¹ Une étude comparative des ouvrages et des caractères de Petty et de Boisguillebert, indépendamment du jour qu'elle jetterait sur le contraste social existant entre l'Angleterre et la France à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, permettrait d'exposer la genèse du contraste national existant entre les économies politiques anglaise et française. Le même contraste se répète à la fin avec Ricardo et Sismondi.

² Petty a développé aussi l'idée de la division du travail considérée comme force productive, et cela sur un plan beaucoup plus vaste qu'Adam Smith. Voir : *An Essay concerning the Multiplication of Mankind*, etc., 3^e édition, 1686, p. 35-36. Là, il montre les avantages de la division du travail pour la production non seulement par l'exemple de la fabrication d'une montre, comme le fit plus tard Adam Smith par la fabrication d'une aiguille, mais aussi en étudiant en même temps une ville et tout un pays au point de vue des grandes fabriques. C'est à cette « illustration de l'admirable Sir William Petty » [explication de l'admirable M. William Petty] que se réfère le *Spectator* du 26 novembre 1711. C'est donc par erreur que Mac Culloch suppose que le *Spectator* confond Petty avec un écrivain plus jeune de quarante ans. Voir MAC CULLOCH : *The Litterature of Political Economy, a classified catalogue*, Londres, 1845, p. 105. Petty a conscience d'être le fondateur d'une science nouvelle. Sa méthode, dit-il, « n'est pas la méthode traditionnelle ». Au lieu d'aligner une série de comparatifs, de superlatifs et d'arguments spéculatifs, il a entrepris, dit-il, de parler in terms of number, weight or measure [De chiffres, poids ou mesures], de se servir uniquement d'arguments déduits de l'expérience sensible et de ne considérer que les causes *as have visible foundations in nature* [qui ont un fondement visible dans la nature]. Il laisse à d'autres le soin d'étudier les causes qui dépendent des *mutable minds, opinions, appetites and passions of particular men* [des conceptions, opinions, tendances et passions également changeantes des individus]. (*Political Arithmetic*, etc., Londres, 1699, préface.) Sa géniale audace se révèle, par exemple, dans sa proposition de transférer tous les habitants et les biens meubles de l'Irlande et de la Haute-Écosse dans le reste de la Grande-Bretagne. « On épargnerait ainsi du temps de travail, on augmenterait la force productive du travail et « le roi et ses sujets deviendraient plus riches et plus forts » (*Political Arithmetic*, chap. IV (p. 225)). Elle se révèle aussi dans le chapitre de son *Arithmétique politique* où, à une époque où la Hollande continuait à jouer un rôle prépondérant comme nation commerçante et où la France semblait devenir la puissance marchande prédominante, il démontre que l'Angleterre est appelée à faire la conquête du marché mondial : « That the King of England's subjects have stock competent and convenient to drive the trade of the whole commercial world » [que les sujets du roi d'Angleterre disposent d'un capital approprié et suffisant pour faire marcher tout le commerce mondial] (*ibid.*, chap. X, [p. 272]). « That the impedimenta of England's greatness are but contingent and removeable. » [Que les obstacles à la grandeur de l'Angleterre sont fortuits et peuvent être écartés.] (p. 247 et suiv.) Un humour original remplit tous ses écrits. Ainsi montre-t-il, par exemple, que les choses se passèrent sans la moindre sorcellerie quand la Hollande, qui était alors le pays modèle pour les économistes anglais, tout comme l'est aujourd'hui l'Angleterre pour les économistes continentaux, fit la conquête du marché mondial, « without snob angelical wits and judgements, as some attribute to the Hollanders » [sans cette miraculeuse intelligence que beaucoup attribuent aux Hollandais] (*ibid.*, p. 175, 176). Il défend la liberté de conscience comme la condition du commerce « parce que les pauvres sont laborieux et considèrent le travail et l'industrie comme un devoir envers Dieu aussi longtemps qu'on leur permet de penser que, s'ils ont moins de richesse, ils ont plus d'intelligence des choses divines, ce qu'ils considèrent comme le bien propre des pauvres ». Le commerce ne serait donc « pas lié à telle ou telle religion, mais toujours bien plutôt aux éléments hétérodoxes de l'ensemble ». (*Ibid.*, p. 183-186.) Il préconise des taxes publiques spéciales au profit des voleurs parce qu'il vaudrait mieux pour le public se taxer lui-même au profit des voleurs que de se laisser taxer par eux. (*Ibid.*, p. 199.) En revanche, il repousse les impôts qui font passer la richesse de la main des gens industriels dans celle de ceux qui « n'ont d'autre occupation que de manger, boire, chanter, jouer, danser et faire de la *métaphysique* ». Les écrits de Petty sont presque des raretés en librairie et on ne les trouve que sporadiquement dans de vieilles et mauvaises éditions, chose d'autant plus étonnante que William Petty n'est pas seulement le père de l'économie politique anglaise, mais aussi l'ancêtre de Henry Petty, alias marquis de Lansdowne, le Nestor des whigs anglais. La famille Lansdowne, il est vrai, ne pourrait guère publier une édition complète des œuvres de Petty sans les faire précéder de sa biographie, et il en est de ses origines comme de celles de la plupart des grandes familles whigs, « the less said of them the better » [moins on en parle, mieux cela vaut]. La figure du chirurgien de l'armée, cet homme de pensée audacieuse, mais d'esprit essentiellement frivole, qui avait autant d'inclination à piller en Irlande sous l'égide de Cromwell qu'a obtenu, pour des pillages, par ses bassesses auprès de Charles II, l'indispensable titre de baronnet, est un portrait d'ancêtre qui ne convient guère à une exposition publique. De plus, dans la plupart des écrits qu'il publia de son vivant, Petty essaie de démontrer que l'Angleterre a connu son apogée sous Charles II, opinion hétérodoxe pour des exploiters héréditaires de la « glorious revolution ».

Boisguillebert, de son côté, sinon consciemment, du moins en fait, résout la valeur d'échange de la marchandise en temps de travail lorsqu'il détermine la « juste valeur » par l'exacte proportion, dans laquelle le temps de travail des individus est réparti entre les branches particulières de l'industrie, et qu'il représente la libre concurrence comme le procès social qui établit cette exacte proportion. Mais en même temps, et au contraire de Petty, il s'attaque fanatiquement à l'argent, dont l'intervention troublerait selon lui l'équilibre naturel ou l'harmonie de l'échange des marchandises et qui, fantastique Moloch, exigerait en sacrifice toute la richesse naturelle. Or si, d'un côté, cette polémique contre l'argent est liée à des circonstances historiques déterminées, Boisguillebert guerroyant¹ contre la passion de l'or, aveugle et destructrice qui régnait à la cour d'un Louis XIV, chez ses fermiers généraux et dans sa noblesse, alors que Petty, lui, célèbre dans la passion de l'or le ressort puissant qui pousse un peuple au développement industriel et à la conquête du marché mondial, on voit néanmoins en même temps surgir ici l'antagonisme de principe plus profond qui réapparaît comme un contraste permanent entre les économies politiques typiquement anglaise et typiquement française². Boisguillebert, en effet, n'a en vue³ que le contenu matériel de la richesse, la valeur d'usage, la jouissance⁴, et il considère la forme bourgeoise du travail, la production des valeurs d'usage en tant que marchandises et le procès d'échange des marchandises comme la forme sociale naturelle sous laquelle le travail individuel atteint ce but. Aussi, quand il se trouve en face du caractère spécifique de la richesse bourgeoise, comme dans le cas de l'argent, croit-il à l'ingérence de facteurs étrangers usurpateurs et s'empêche-t-il contre le travail bourgeois sous l'une de ses formes tout en l'exaltant, en utopiste, sous l'autre⁵. Boisguillebert nous donne la preuve que l'on peut tenir le temps de travail pour mesure de la grandeur de valeur des marchandises, tout en confondant le travail matérialisé dans la valeur d'échange des marchandises et mesuré par le temps avec l'activité naturelle immédiate des individus.

La première analyse qui, consciemment et avec une clarté qui frise presque la banalité, réduise la valeur d'échange en temps de travail, se trouve chez un homme du nouveau monde, où les rapports de production bourgeois, importés en même temps que leurs agents, grandissaient rapidement sur un sol qui compensait par une surabondance d'humus son manque de tradition historique. Cet homme est *Benjamin Franklin* qui, dans son ouvrage de jeunesse, écrit en 1719 et envoyé à l'impression en 1721, formula la loi fondamentale de l'économie politique moderne⁶. Il affirme la nécessité de rechercher une autre mesure des valeurs que les métaux précieux. Cette mesure est, selon lui, le travail.

Par le travail, on peut tout aussi bien mesurer la valeur de l'argent que celle de toutes les autres choses. Supposez, par exemple, qu'un homme soit occupé à produire du blé tandis qu'un autre extrait et raffine de l'argent. Au bout de l'année ou de toute autre période de temps déterminée, le produit total en blé et celui en argent constituent les prix naturels l'un de l'autre et, si l'un représente 20 boisseaux et l'autre 20 onces, le travail employé pour produire un boisseau de blé vaut alors une once d'argent. Mais si, grâce à la découverte de mines plus proches, plus facilement accessibles, d'un rendement supérieur, un homme arrive à produire désormais 40 onces d'argent aussi aisément que 20 auparavant, et si le même travail reste nécessaire pour produire 20 boisseaux de blé, alors 2 onces d'argent n'auront pas plus de valeur que le même travail employé pour produire un boisseau de blé et le boisseau, qui avait auparavant la valeur d'une once, en vaudra désormais deux, caeteris paribus [toutes choses égales d'ailleurs]. La richesse d'un pays doit donc être évaluée par la quantité de travail que ses habitants sont capables d'acheter⁷.

Du point de vue de l'économie politique, le temps de travail se présente tout d'abord chez Franklin sous l'aspect limité de mesure des valeurs. La transformation des produits réels en valeurs d'échange va de soi et il ne s'agit donc que de trouver un étalon pour leur grandeur de valeur.

¹ En opposition aux « noirs artifices de la finance » de l'époque, Boisguillebert déclare : « La science financière n'est que la connaissance approfondie des intérêts de l'agriculture et du commerce. » (*Le Détail de la France* [1697], Édition Eugène Daire des *Économistes financiers du XVIII^e siècle*, Paris, 1843, vol. I, p. 241.)

² Économie politique française et non *romane*, car les Italiens, dans leurs deux écoles napolitaine et milanaise, font réapparaître l'opposition entre les économies politiques anglaise et française, tandis que les Espagnols de l'époque antérieure ne sont que de simples mercantilistes ou bien des adeptes du mercantilisme modifié, comme Uztariz, ou bien, comme Jovellanos (voir ses *Obras*, Barcelone, 1839-1840), tiennent, avec Adam Smith, le « juste milieu ».

³ 1^o édition : *sucht* (recherche) au lieu de *sieht* (voit, a en vue); corrigé dans le 2^o exemplaire, annoté à la main. (N. R.)

⁴ « La véritable richesse... est la jouissance entière, non seulement des besoins de la vie, mais même de tout le superflu et de tout ce qui peut faire plaisir à la sensualité. - [BOISGUILLEBERT : *Dissertation sur la nature de la richesse, etc.*, *Ibid.*, p. 403.] Mais alors que Petty était un aventurier frivole, pillard et sans caractère, Boisguillebert, lui, bien que l'un des intendants de Louis XIV, prenait parti pour les classes opprimées avec autant d'intelligence que d'audace.

⁵ Le socialisme français, sous la forme proudhonienne, souffre du même mal national héréditaire.

⁶ B. FRANKLIN : *The Works of, etc.*, Édition I. Sparks, vol. II, Boston, 1838 : « *A modest Inquiry into the Nature and Necessity of a Paper Currency.* »

⁷ *Ibid.*, p. 265. « Thus the riches of a country are to be valued by the quantity of labour its inhabitants are able to purchase. »

Comme le commerce, dit-il, n'est en général autre chose qu'un échange de travail contre travail, c'est par le travail qu'on estimera le plus exactement la valeur de toutes choses ¹.

Si l'on remplace ici le mot travail par travail réel, on s'aperçoit immédiatement qu'il y a confusion entre le travail sous une forme et le travail sous son autre forme. Le commerce, par exemple, consistant en un échange de travail de cordonnier, de travail de mineur, de travail de fileur, de travail de peintre, etc., est-ce en travail de peintre que s'évaluera le plus exactement la valeur de bottes ? Franklin pensait au contraire que la valeur de bottes, de produits miniers, de filés, de tableaux, etc., est déterminée par le travail abstrait, qui ne possède pas de qualité particulière et n'est donc mesurable que par la seule quantité ². Mais, comme il ne pousse pas son développement jusqu'à faire du travail contenu dans la valeur d'échange le travail général abstrait, le travail social issu de l'aliénation universelle des travaux individuels, il lui est nécessairement impossible de reconnaître dans l'argent la forme d'existence immédiate de ce travail aliéné. Pour lui, il n'y a donc pas de connexion interne entre l'argent et le travail créateur de valeur d'échange, et l'argent est au contraire un instrument introduit du dehors dans l'échange pour la commodité technique ³. L'analyse de la valeur d'échange de Franklin demeura sans influence immédiate sur la marche générale de la science parce qu'il se contente de traiter des points particuliers de l'économie politique à l'occasion de problèmes pratiques déterminés.

L'opposition entre travail utile réel et travail créateur de valeur d'échange a occupé l'attention de l'Europe au cours du XVIII^e siècle sous la forme du problème suivant : quel genre particulier de travail réel est la source de la richesse bourgeoise ? Cela sous-entendait donc que n'importe quel travail qui se réalise dans des valeurs d'usage, ou qui procure des produits, ne crée pas immédiatement pour autant de la richesse. Pour les physiocrates toutefois, comme pour leurs adversaires, la question brûlante n'est pas de savoir quel travail crée la *valeur*, mais lequel crée la *plus-value*. Ils traitent ainsi le problème sous une forme complexe avant de l'avoir résolu sous sa forme élémentaire, ainsi qu'il arrive dans toutes les sciences, dont la marche historique ne conduit qu'après mille détours et traverses aux véritables points de départ. A la différence d'autres architectes, les savants ne dessinent pas seulement des châteaux en l'air, ils construisent un certain nombre d'étages habitables avant de poser la première pierre de l'édifice. Sans nous arrêter ici plus longtemps aux physiocrates et passant sous silence toute une série d'économistes italiens dont les intuitions plus ou moins pertinentes ont effleuré l'analyse exacte de la marchandise ⁴, venons-en tout de suite à l'Anglais qui, le premier, ait traité dans son ensemble du système de l'économie bourgeoise, à *sir James Steuart* ⁵. Comme les catégories abstraites de l'économie politique sont encore chez lui en voie de séparation de leur contenu matériel, elles ont un aspect fluide et peu fixé ; c'est le cas de la valeur d'échange. A un endroit, il détermine la *valeur réelle* par le temps de travail (*What a workman can perform in a day* [ce que peut accomplir un travailleur en une journée]), mais, à côté, figurent dans une entière confusion salaire et matière première ⁶. A un autre endroit, on le voit de façon plus frappante encore aux prises avec le contenu matériel de la marchandise. Le matériau naturel contenu dans une marchandise, par exemple l'argent dans un tissu d'argent, il l'appelle la *valeur intrinsèque* [*intrinsic worth*] de la marchandise, tandis qu'il appelle le temps de travail qu'elle contient, sa *valeur d'usage* [*useful value*].

La première, dit-il, est quelque chose de concret en soi..., la valeur d'usage au contraire doit être évaluée d'après le travail qu'il en a coûté pour la produire. Le travail employé à la transformation de la matière représente une portion du temps d'un homme, etc... ⁷

Ce qui distingue Steuart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, c'est la différenciation rigoureuse qu'il établit entre le travail spécifiquement social, qui se manifeste dans la valeur d'échange, et le travail concret, qui a pour but la production de valeurs d'usage. « Le travail, dit-il, qui, par son aliénation [*alienation*], crée un équivalent général [*universal equivalent*], je l'appelle *industrie*. » Le travail en tant qu'industrie, il ne le distingue pas seulement du travail concret, mais aussi d'autres formes sociales du travail. C'est pour lui la forme bourgeoise du travail par opposition à ses formes antiques et médiévales. Ce qui l'intéresse en particulier, c'est l'opposition entre le travail bourgeois et le travail féodal, qu'il avait étudié dans sa période de déclin aussi bien en Écosse même qu'au cours des grands voyages qu'il avait faits sur le continent. Steuart savait naturellement fort bien qu'aux époques prébourgeoises aussi le produit revêt la forme de la marchandise et la marchandise la forme de l'argent, mais il prouve avec force détails que la marchandise, en tant que forme fondamentale élémentaire de la richesse, et l'aliénation, en tant que forme prédominante de l'appropriation,

¹ « Trade in general being nothing else but the exchange of labour for labour, the value of all things is, as I have said before, most justly measured by labour. » (*Ibid.*, p. 267.)

² *Ibid.* « Remarks and Facts relative to the American Paper Money », 1764.

³ Voir : « Papers on American Politics » : « Remarks and Facts relative to the American Paper Money », 1764. (*Ibid.*)

⁴ Voir, par exemple, GALIANI : *Della Moneta*, vol. III, dans les *Scrittori classici italiani di economia politica* (édité par Custodi), Parte moderna, Mien, 1803. « Le labeur » (*fatica*), dit-il, « est la seule chose qui donne de la valeur à l'objet », p. 74. Il est caractéristique, pour le méridional, qu'il désigne le travail par le mot *fatica*.

⁵ L'oeuvre de STEUART : *An Inquiry into the Principles of Political Economy, being an essay on the science of domestic policy in free nations*, parut d'abord à Londres, en 1767, en deux volumes in-4^o, dix ans avant le *Wealth of Nations* d'Adam Smith. Je cite d'après l'édition de Dublin de 1770.

⁶ STEUART, *ibid.*, Vol. I, pp. 181-183.

⁷ STEUART, *ibid.*, vol. I, pp. 361-362 : « represents a portion of a man's time »

n'appartiennent qu'à la période de la production bourgeoise et que, partant, le caractère du travail créateur de valeur d'échange est spécifiquement bourgeois ¹.

Après que l'on eut déclaré tour à tour que les formes particulières du travail concret, l'agriculture, la manufacture, la navigation, le commerce, etc., étaient les vraies sources de la richesse, *Adam Smith* proclama que le travail en général, le travail sous son aspect social général en tant que *division du travail*, était l'unique source de la richesse matérielle ou des valeurs d'usage. Alors que l'élément naturel lui échappe ici totalement, cet élément le poursuit dans la sphère de la richesse purement sociale, de la valeur d'échange. Sans doute, Adam détermine-t-il la valeur de la marchandise par le temps de travail qu'elle contient, mais pour reléguer ensuite la réalité de cette détermination de la valeur dans les temps préadamites. Autrement dit, ce qui lui semble vrai au point de vue de la simple marchandise, devient pour lui obscur dès que se substituent à elle les formes plus élevées et plus complexes de capital, travail salarié, rente foncière, etc. C'est ce qu'il exprime en disant que la valeur des marchandises était mesurée par le temps de travail qu'elles contiennent au *paradise lost* [paradis perdu] de la bourgeoisie, où les hommes s'affrontaient non comme capitalistes, salariés, propriétaires fonciers, fermiers, usuriers, etc., mais seulement comme simples producteurs de marchandises et simples échangistes de marchandises. Il confond constamment la détermination de la valeur des marchandises par le temps de travail qu'elles recèlent, avec la détermination de leurs valeurs par la valeur du travail; partout il hésite quand il entre dans le détail et prend à tort l'équation objective qu'établit brutalement le procès social entre les travaux inégaux, pour l'égalité de droits subjective ² des travaux individuels ³. Quant au passage du travail réel, au travail créateur de valeur d'échange, c'est-à-dire au travail bourgeois sous sa forme fondamentale, il cherche à le réaliser par la *division du travail*. Or autant il est exact que l'échange privé suppose la division du travail, autant il est inexact que la division du travail suppose l'échange privé. Chez les Péruviens, par exemple, le travail était extrêmement divisé bien qu'il n'y eût pas d'échange privé, d'échange de produits sous forme de marchandises.

Contrairement à *Adam Smith*, *David Ricardo* a nettement dégagé le principe de la détermination de la valeur de la marchandise par le temps de travail et il montre que cette loi régit également les rapports de production bourgeois qui semblent le plus en contradiction avec elle. Les recherches de Ricardo se bornent exclusivement à la *grandeur de valeur* et, en ce qui concerne cette dernière, il soupçonne tout au moins que la réalisation de la loi suppose des conditions historiques déterminées. Ainsi, il dit que la détermination de la grandeur de valeur par le temps de travail n'est valable que pour les marchandises « qui peuvent être multipliées à volonté par l'industrie et dont la production est soumise à une concurrence illimitée ⁴ ». Cela signifie seulement, en fait, que la loi de la valeur suppose, pour son complet développement, la société de la grande production industrielle et de la libre concurrence, c'est-à-dire la société bourgeoise moderne. Au reste, Ricardo considère la forme bourgeoise du travail comme la forme naturelle éternelle du travail social. Au pêcheur et au chasseur primitif, qu'il considère comme possesseurs de marchandises, il fait immédiatement échanger poisson et gibier proportionnellement au temps de travail matérialisé dans ces valeurs d'échange. Il commet à cette occasion l'anachronisme qui consisterait à faire se référer le pêcheur et le chasseur primitifs, pour l'évaluation de leurs instruments de travail, aux tableaux d'annuités ayant cours à la Bourse de Londres en 1817. Les « Parallélogrammes de monsieur Owen » semblent être la seule forme de société qu'il ait connue en dehors de la forme bourgeoise. Bien que prisonnier de cet horizon bourgeois, Ricardo dissèque l'économie bourgeoise, qui a dans ses profondeurs un aspect totalement différent de ce qu'elle paraît être à la surface, avec une telle rigueur théorique, que lord Brougham a pu dire de lui : *Mr. Ricardo seemed as if he had dropped from an other planet*. [M. Ricardo semblait tombé d'une autre planète.] Dans une polémique directe avec Ricardo, *Sismondi*, en même temps qu'il insistait sur le caractère spécifiquement social du travail créateur de valeur d'échange ⁵, indiquait comme la « caractéristique de notre progrès économique » la réduction de la grandeur de valeur au temps de travail *nécessaire*, au « rapport entre le besoin de toute la société et la quantité de travail qui suffit pour satisfaire ce besoin ⁶ ». *Sismondi* s'est libéré de la conception de Boisguillebert suivant laquelle le travail créateur de valeur

¹ Il considère, par suite, la forme patriarcale de l'agriculture directement orientée vers la création de valeurs d'usage au profit du possesseur de la terre comme un « abus », non à Sparte ou à Rome sans doute, ou même à Athènes, mais du moins dans les pays industriels du XVIII^e siècle. Cette abusive agriculture ne serait pas un traite [une industrie], mais un « simple moyen d'existence ». De même que l'agriculture bourgeoise débarrasserait la campagne de bouches superflues, la manufacture bourgeoise débarrasserait la fabrique de bras inutiles.

² 1^o édition : mit der subjektiven (confond avec l'égalité de droits subjective), corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

³ Ainsi, *Adam Smith* dit, par exemple : « Des quantités égales de travail doivent nécessairement avoir, en tous temps et en tous lieux, une valeur égale pour celui qui travaille. Dans son état normal de santé, de force et d'activité, et avec le degré moyen d'habileté qu'il peut posséder, il lui faut toujours donner la même portion de son repos, de sa liberté et de son bonheur. Quelle que soit donc la quantité de marchandises qu'il reçoit en rétribution de son travail, le prix qu'il paie est toujours le même. Ce prix permet sans doute d'acheter tantôt une moindre quantité, tantôt une quantité plus grande de ces marchandises, mais uniquement parce que leur valeur change, et non la valeur du travail qui permet de les acheter. Seul le travail, par conséquent, n'admet pas de changement de sa propre valeur. Il constitue donc le prix réel des marchandises, etc. » (*Wealth of Nations*, livre I, chap. V, Édition Wakefield, Londres, 1835-1839. vol. I, p. 104.)

⁴ *David RICARDO* : *On the Principles of Political Economy and Taxation*, 3^e édition, Londres, 1821, p. 3.

⁵ *SISMONDI* : *Études sur l'économie politique*, vol. II, Bruxelles, 1837. « C'est l'opposition entre la valeur usuelle et la valeur échangeable à, laquelle le commerce a réduit toute chose. » p. 161.

⁶ *SISMONDI*, *ibid.*, pp. 163-166 et suiv.

d'échange serait falsifié par l'argent, mais, comme Boisguillebert l'argent, il dénonce, lui, le grand capital industriel. Si, avec Ricardo, l'économie politique tire sans ménagements sa dernière conséquence et trouve ainsi sa conclusion, cette conclusion est complétée par Sismondi chez qui on la voit douter d'elle-même.

Comme c'est Ricardo qui, donnant à l'économie politique classique sa forme achevée, a formulé et développé de la façon la plus nette la loi de la détermination de la valeur par le temps de travail, c'est naturellement sur lui que se concentre la polémique soulevée par les économistes. Si l'on dépouille cette polémique de la forme inepte qu'elle revêt la plupart du temps ¹, elle se résume dans les points suivants :

Premièrement. - Le travail lui-même a une valeur d'échange et des travaux différents ont une valeur d'échange différente. C'est un cercle vicieux de faire d'une valeur d'échange la mesure de la valeur d'échange, puisque la valeur d'échange, qui sert à mesurer, a besoin elle-même à son tour d'une mesure. Cette objection se fonde dans le problème suivant : le temps de travail comme mesure immanente de la valeur d'échange étant donné, développer sur cette base le salaire du travailleur. La réponse est donnée par la théorie du travail salarié.

Deuxièmement. - Si la valeur d'échange d'un produit est égale au temps de travail qu'il contient, la valeur d'échange d'une journée de travail est égale au produit d'une journée de travail. Ou encore, il faut que le salaire soit égal au produit du travail ². Or c'est le contraire qui se produit. Ergo [donc] cette objection se fonde dans le problème suivant : comment la production, sur la base de la valeur d'échange déterminée par le seul temps de travail, conduit-elle à ce résultat, que la valeur d'échange du travail est inférieure à la valeur d'échange de son produit ? Nous résoudrons ce problème en étudiant le capital.

Troisièmement. - Le prix de marché des marchandises tombe au-dessous ou dépasse leur valeur d'échange suivant les variations de l'offre et de la demande. *Par conséquent*, la valeur d'échange des marchandises est déterminée par le rapport de l'offre et de la demande et non par le temps de travail qu'elles contiennent. Pratiquement, cette étrange conclusion soulève simplement la question suivante : comment se forme sur la base de la valeur d'échange un prix marchand différent de cette valeur, ou plus exactement comment la loi de la valeur d'échange ne se réalise-t-elle que dans son propre contraire ? Ce problème est résolu dans la théorie de la concurrence.

Quatrièmement. - La dernière contradiction et la plus péremptoire en apparence, quand elle n'est pas, comme à l'ordinaire, présentée sous la forme d'exemples baroques, est la suivante : si la valeur d'échange n'est autre que le temps de travail contenu dans une marchandise, comment des marchandises qui ne contiennent pas de travail peuvent-elles posséder une valeur d'échange, ou, autrement dit, d'où vient la valeur d'échange de simples forces de la nature ? Ce problème est résolu dans la théorie de la rente foncière.

¹ C'est sans doute dans les annotations de J.-B. Say, à la traduction française de Ricardo par Constancio, qu'elle est le plus inepte, et dans la *Theory of Exchange* récemment parue de M. Macleod, Londres, 1868, qu'elle est du plus prétentieux pédantisme.

² Cette objection, faite à Ricardo par les économistes bourgeois, fut reprise plus tard par des socialistes. L'exactitude théorique de la formule étant admise, on reprocha à la pratique d'être en contradiction avec la théorie et l'on demanda à la société bourgeoise de tirer pratiquement la conséquence présumée de son principe théorique. C'est de cette façon du moins que des socialistes anglais tournèrent, contre l'économie politique, la formule de la valeur d'échange de Ricardo. Il était réservé à M. Proudhon non seulement de célébrer dans le principe fondamental de la vieille société le principe d'une société nouvelle, mais de se proclamer en même temps l'inventeur de la formule dans laquelle Ricardo avait condensé la conclusion générale de l'économie politique classique anglaise. Il a été prouvé que l'interprétation utopiste elle-même de la formule ricardienne était déjà tombée dans l'oubli en Angleterre quand M. Proudhon la « découvrit » de l'autre côté de la Manche. (Voir mon ouvrage : *Misère de la philosophie**, etc., Paris, 1847, le chapitre sur la « valeur constituée » - [p. 18 et suiv.])

* Karl MARX - *Misère de la philosophie*, p. 40 et suiv., Éditions sociales, Paris, 1947. (N. R.)

Chapitre deuxième : La monnaie ou la circulation simple

Dans un débat parlementaire sur les « Bank-Acts » de sir Robert Peel de 1844 et 1845, Gladstone faisait remarquer que l'amour lui-même n'avait pas fait perdre la tête à plus de gens que les ruminations sur l'essence de la monnaie. Il parlait d'Anglais à Anglais. Les Hollandais, par contre, gens qui, en dépit des doutes de Petty, ont de tout temps possédé une « miraculeuse intelligence » pour les spéculations d'argent, n'ont jamais laissé sombrer leur intelligence dans la spéculation sur l'argent.

La principale difficulté de l'analyse de la monnaie se trouve surmontée dès que l'on a compris que l'argent a son origine dans la marchandise elle-même. Ceci admis, il ne s'agit plus que de concevoir nettement les formes déterminées qui lui sont propres. La chose est rendue un tant soit peu plus difficile par le fait que tous les rapports bourgeois apparaissent transformés en or ou en argent, apparaissent comme des rapports monétaires et que la forme argent semble par suite posséder un contenu infiniment varié qui lui est étranger à elle-même.

Dans l'étude qui va suivre, il convient de retenir qu'il s'agit seulement des formes de la monnaie qui naissent immédiatement de l'échange des marchandises, et non de celles appartenant à un stade plus élevé du procès de production, comme par exemple la monnaie de crédit. Pour simplifier, on supposera que l'or est partout la marchandise-monnaie.

I. *Mesure des valeurs*

Le premier procès de la circulation est pour ainsi dire un procès théorique, préparatoire de la circulation réelle. Les marchandises, qui existent comme valeur d'usage, se créent d'abord la forme sous laquelle elles apparaissent idéalement les unes aux autres comme valeurs d'échange, comme des quantités déterminées de travail général matérialisé. Le premier acte nécessaire de ce procès, on le voit, consiste en ce que les marchandises excluent une marchandise spécifique, mettons l'or, en tant que matérialisation immédiate du temps de travail général ou équivalent général. Revenons un instant à la forme sous laquelle les marchandises transforment l'or en monnaie :

- 1 tonne de fer = 2 onces d'or;
- 1 quarter de blé = 1 once d'or;
- 1 quintal de café = $\frac{1}{4}$ once d'or
- 1 quintal de potasse = $\frac{1}{2}$ once d'or
- 1 tonne de bois du Brésil = 1 $\frac{1}{2}$ once d'or;
- 1 marchandise = x once d'or.

Dans cette série d'équations, le fer, le blé, le café, la potasse, etc., apparaissent les uns aux autres comme la matérialisation de travail uniforme, de travail matérialisé dans l'or, où s'efface complètement toute particularité des travaux réels représentés dans leurs différentes valeurs d'usage. En tant que valeur, ces marchandises sont identiques, elles sont matérialisation du *même* travail, ou encore la *même* matérialisation du travail, de l'or. En tant que matérialisation uniforme du même travail, elles n'offrent *qu'une* seule différence, une différence quantitative, ou encore elles apparaissent comme des grandeurs de valeur différentes parce que leurs valeurs d'usage contiennent un temps de travail *Inégal*. En tant que marchandises isolées, elles se rapportent en même temps les unes aux autres comme matérialisation du temps de travail général parce qu'elles se rapportent au temps de travail général lui-même comme à une marchandise exclue, l'or. Le même rapport en voie de constitution, par lequel elles se représentent les unes pour les autres comme valeurs d'échange, représente le temps de travail contenu dans l'or comme temps de travail général, dont un quantum donné s'exprime en des quanta différents de fer, de blé, de café, etc., bref dans les valeurs d'usage de toutes les marchandises, ou encore se déploie directement dans la série illimitée des équivalents en marchandise. Les marchandises exprimant universellement leurs valeurs d'échange en or, l'or exprime directement sa valeur d'échange dans toutes les marchandises. En se donnant à elles-mêmes les unes pour les autres la forme de la valeur d'échange, les marchandises donnent à l'or la forme d'équivalent général ou de monnaie.

C'est parce que toutes les marchandises mesurent leurs valeurs d'échange en or, dans la proportion selon laquelle une quantité déterminée d'or et une quantité déterminée de marchandises contiennent autant de temps de travail, que l'or devient *mesure des valeurs*; et c'est d'abord uniquement en raison de cette fonction de mesure des valeurs, fonction dans laquelle sa propre valeur se mesure directement dans le cercle entier des équivalents en marchandise, que l'or devient équivalent général ou monnaie. D'autre part, la valeur d'échange de toutes les marchandises s'exprime désormais en or. Il y a lieu de distinguer dans cette expression de la valeur un moment qualitatif et un moment quantitatif. La valeur d'échange de la marchandise se présente sous la forme de matérialisation du même temps de travail uniforme; la grandeur de valeur de la marchandise trouve alors sa représentation exhaustive, car, dans la proportion où l'on pose les marchandises égales à l'or, on les pose égales les unes aux autres. D'un côté apparaît le caractère *général* du temps de travail qu'elles contiennent, de l'autre la quantité de ce même temps de travail matérialisé dans leur équivalent d'or. La valeur d'échange des marchandises ainsi exprimée comme équivalence générale et en même temps comme degré de cette équivalence par rapport à une marchandise spécifique, ou encore exprimée dans une seule équation liant les marchandises à une marchandise spécifique, c'est le *prix*. Le prix est la forme métamorphosée sous laquelle *apparaît* la valeur d'échange des marchandises à l'intérieur du procès de circulation.

C'est donc par le même processus que les marchandises représentent leurs valeurs en prix-or et qu'elles font de l'or la mesure des valeurs, qu'elles en font par conséquent la monnaie. Si elles mesuraient universellement leurs valeurs en

argent, en blé ou en cuivre, donc les représentaient sous la forme de prix-argent, prix-blé ou prix-cuivre, l'argent, le blé, le cuivre deviendraient mesure des valeurs et par là équivalent général. La circulation, pour que les marchandises y apparaissent sous forme de prix, suppose celles-ci comme valeurs d'échange. L'or ne devient mesure des valeurs parce que c'est en lui que toutes les marchandises évaluent leur valeur d'échange. Mais l'universalité de ce rapport en voie de constitution, qui seul donne à l'or son caractère de mesure, suppose que chaque marchandise prise à part se mesure en or proportionnellement au temps de travail contenu en elle et dans l'or, suppose donc que la mesure réelle entre la marchandise et l'or est le travail lui-même, autrement dit que la marchandise et l'or sont posées par le troc direct comme égaux l'un à l'autre en tant que valeurs d'échange. Il n'est pas possible de traiter dans la sphère de la circulation simple de la façon dont s'opère pratiquement cette mise en équation. Il est toutefois évident que, dans les pays qui produisent de l'or et de l'argent, un temps de travail déterminé s'incorpore immédiatement à une quantité déterminée d'or et d'argent, tandis que dans les pays qui ne produisent pas d'or ni d'argent on arrive au même résultat par un détour, par l'échange direct ou indirect des marchandises nationales, c'est-à-dire une certaine portion du travail moyen national, contre une quantité déterminée de temps de travail des pays possesseurs de mines, matérialisé dans l'or et l'argent. Pour pouvoir servir de mesure des valeurs, il faut que l'or soit virtuellement une valeur *variable*; il ne peut, en effet, devenir l'équivalent d'autres marchandises que comme matérialisation du temps de travail, mais ce même temps de travail, suivant la variation des forces productives du travail concret, se réalise sous la forme de volumes inégaux des mêmes valeurs d'usage. De même que lorsque la valeur d'échange de chaque marchandise est représentée dans la valeur d'usage d'une autre marchandise, de même, lorsque toutes les marchandises sont évaluées en or, on suppose seulement que l'or représente à un moment donné une quantité donnée de temps de travail. En ce qui concerne son changement de valeur, la loi des valeurs d'échange précédemment développée demeure valable. Si la valeur d'échange des marchandises reste inchangée, une montée générale de leur prix-or n'est possible que si la valeur d'échange de l'or baisse. Si la valeur d'échange de l'or demeure inchangée, une hausse générale des prix-or n'est possible que s'il y a hausse des valeurs d'échange de toutes les marchandises. C'est l'inverse dans le cas d'une baisse générale des prix des marchandises. Si la valeur d'une once d'or baisse ou monte par suite d'une variation du temps de travail exigé pour la produire, elle baisse ou monte *uniformément* pour toutes les autres marchandises, et elle représente donc après comme avant, vis-à-vis de toutes les marchandises, un temps de travail de grandeur *donnée*. Les mêmes valeurs d'échange s'évaluent alors en quantités d'or plus grandes ou plus petites qu'avant, mais elles s'évaluent en proportion de leurs grandeurs de valeur et conservent donc le même rapport de valeur entre elles. Le rapport 2 : 4 : 8 reste le même que le rapport 1 : 2 : 4 ou 4 : 8 : 16. Le changement de la quantité d'or qui sert à évaluer les valeurs d'échange suivant la variation de la valeur de l'or n'empêche pas plus l'or de remplir sa fonction de mesure des valeurs, que la valeur quinze fois moindre de l'argent ne l'empêche de supplanter l'or dans cette fonction. Le temps de travail étant la mesure entre l'or et la marchandise, et l'or ne devenant mesure des valeurs qu'autant que toutes les marchandises se mesurent en lui, c'est une simple illusion du procès de circulation qui fait croire que c'est la monnaie qui rend les marchandises commensurables¹. C'est au contraire la commensurabilité des marchandises en tant que temps de travail matérialisé, qui, seule, transforme l'or en monnaie.

La forme concrète, sous laquelle les marchandises entrent dans le procès d'échange, est celle de leurs valeurs d'usage. Elles ne deviendront équivalent général réel que par leur aliénation. La détermination de leur prix, c'est leur transformation purement idéale en l'équivalent général, c'est une mise en équation avec l'or, qu'il reste encore à réaliser. Mais, comme leurs prix ne transforment les marchandises en or que de façon idéale, ou encore ne les transforment qu'en or purement figuré, et comme leur mode d'existence sous forme de monnaie n'est pas encore véritablement séparé de leur mode d'existence réel, l'or n'est encore transformé qu'en monnaie idéale; il n'est encore que mesure des valeurs et, en fait, des quantités d'or déterminées ne font encore qu'office de dénominations pour des quantités déterminées de temps de travail. De la façon déterminée suivant laquelle les marchandises représentent les unes pour les autres leur propre valeur d'échange, dépend dans chaque cas la forme déterminée sous laquelle l'or se cristallise en monnaie.

Les marchandises qui s'affrontent ont maintenant un double mode d'existence, réel en tant que valeurs d'usage et idéal en tant que valeurs d'échange. Elles représentent maintenant les unes pour les autres la double forme du travail qu'elles contiennent, le travail concret particulier existant réellement dans leur valeur d'usage, tandis que le temps de travail abstrait général revêt dans leur prix une existence figurée, où elles constituent la matérialisation uniforme et ne différant que quantitativement de la même substance de valeur.

¹ Aristote voit bien, Il est vrai, que les prix des marchandises supposent la valeur d'échange des marchandises : « qu'... il y eut l'échange avant qu'il y ait eu l'argent, c'est évident; car c'est la même chose, de donner cinq lits pour une maison ou autant d'argent que valent cinq lits ». D'autre part, comme c'est seulement dans le prix que les marchandises possèdent la forme de valeur d'échange les unes pour les autres, il les rend commensurables au moyen de l'argent. « Il faut que tout ait un prix; car ainsi, Il y aura toujours échange et par suite société. L'argent, telle une mesure, rend effectivement les objets commensurables [...] pour les poser ensuite égaux les uns aux autres. Car il n'y a pas de société sans échange, mais l'échange ne peut exister sans égalité, ni l'égalité sans commensurabilité. » Aristote ne se dissimule pas que ces objets différents mesurés par l'argent constituent des grandeurs absolument incommensurables. Ce qu'il cherche, c'est l'unité des marchandises sous forme de valeur d'échange et, en sa qualité de Grec de l'antiquité, il ne pouvait la trouver. Il se tire d'embarras en rendant commensurable au moyen de l'argent, dans la mesure où cela est nécessaire pour les besoins pratiques, ce qui est incommensurable en soi. « Sans doute est-il, en vérité, impossible que des objets aussi disparates soient commensurables, mais cela se produit pour les besoins pratiques. » (ARISTOTE : : *Ethica Nicomachea*, Livre V, chap. VIII, Édition Bekkeri, Oxonii, 1837 [Opera, vol. IX. p. 99 et suiv.].)

D'un côté, la différence entre valeur d'échange et prix semble être purement nominale : le travail, dit Adam Smith, est le prix réel et l'argent le prix nominal des marchandises. Au lieu d'évaluer 1 *quarter* de froment à trente jours de travail, on l'évalue maintenant à 1 once d'or, si 1 once d'or est le produit de trente jours de travail. D'un autre côté, cette différence est si peu une simple différence d'appellation qu'en elle se concentrent au contraire tous les orages qui menacent la marchandise dans le procès de circulation réel. Trente journées de travail sont contenues dans le *quarter* de froment et il n'y a donc pas lieu de le représenter d'abord en temps de travail. Mais l'or est une marchandise distincte du froment et c'est dans la circulation seulement qu'il est possible de vérifier si le *quarter* de froment devient réellement l'once d'or comme son prix l'indique par anticipation. Le tout dépend de ceci : le froment se confirmera-t-il comme valeur d'usage ou non, la quantité de temps de travail qu'il contient se confirmera-t-elle ou non comme la quantité de temps de travail nécessairement requise par la société pour produire un *quarter* de froment. La marchandise en tant que telle est valeur d'échange, elle, a un prix. Dans cette différence entre valeur d'échange et prix, il apparaît que le travail individuel particulier contenu dans la marchandise doit d'abord être représenté par le procès de l'aliénation comme son contraire, comme travail général abstrait, impersonnel et social seulement sous cette forme, c'est-à-dire comme monnaie. Qu'il soit susceptible d'être représenté comme tel ou non semble chose fortuite. Donc, bien que dans le prix, la valeur d'échange de la marchandise n'acquière qu'idéalement une existence différente de la marchandise et que le double mode d'existence du travail¹ qu'elle contient n'existe plus que sous la forme d'une expression différente, bien que, par suite, d'un autre côté, la matérialisation du temps de travail général, l'or, n'affronte plus la marchandise réelle que comme mesure de valeur figurée, le mode d'existence de la valeur d'échange comme prix, ou de l'or comme mesure de valeur, recèle à l'état latent la nécessité de l'aliénation de la marchandise contre de l'or sonnante et la possibilité de sa non-aliénation, bref toute la contradiction résultant de ce que le produit est marchandise, ou encore de ce que le travail particulier de l'individu privé doit nécessairement, pour avoir un effet social, prendre la forme de son contraire immédiat, le travail général abstrait. Les utopistes qui veulent la marchandise, mais non l'argent, qui veulent la production fondée sur l'échange privé sans les conditions nécessaires de cette production, sont donc conséquents lorsqu'ils « suppriment » l'argent non pas seulement sous sa forme tangible, mais dès qu'il apparaît sous sa forme éthérée et chimérique de mesure des valeurs. Derrière l'invisible mesure des valeurs, le dur argent est là qui guette.

Une fois supposé le processus par lequel l'or est devenu la mesure des valeurs, et la valeur d'échange le prix, toutes les marchandises ne sont plus dans leurs prix que des quantités d'or figurées de grandeur différente. Sous la forme de ces quantités différentes d'une même chose, l'or, elles s'égalent, se comparent et se mesurent entre elles, et ainsi se développe la nécessité technique de les rapporter à une quantité d'or déterminée considérée comme *unité de mesure*, unité de mesure qui se transforme en étalon, l'unité se divisant en parties aliquotes et celles-ci se subdivisant à leur tour en parties aliquotes². Or des quantités d'or en tant que telles se mesurent par les poids. L'étalon se trouve donc déjà tout prêt d'avance dans les mesures de poids générales des métaux qui, partant, servent, dès l'origine, effectivement d'étalons des prix dans toute circulation métallique. Les marchandises ne se rapportant plus les unes aux autres comme des valeurs d'échange devant se mesurer par le temps de travail, mais comme des grandeurs de même dénomination mesurées en or, de *mesure des valeurs* qu'il était, l'or devient *étalon des prix*. La comparaison des prix des marchandises entre eux comme quantités d'or différentes se cristallise ainsi dans les figures empreintes dans une quantité d'or figurée et le désignant comme étalon de parties aliquotes. L'or, selon qu'il se présente comme mesure des valeurs ou comme étalon des prix, possède des déterminations formelles tout à fait différentes, et la confusion entre ces déterminations a fait naître les théories les plus insensées. Mesure des valeurs, l'or l'est en tant que temps de travail matérialisé; étalon des prix, il l'est en tant que poids déterminé de métal. L'or devient mesure des valeurs quand on le rapporte en tant que valeur d'échange aux marchandises en tant que valeurs d'échange; dans l'étalon des prix, une quantité déterminée d'or sert d'unité à d'autres quantités d'or³. L'or est mesure des valeurs parce que sa valeur est variable, étalon des prix parce qu'on l'a fixé comme unité de poids invariable. Ici, comme dans toutes les déterminations de mesure de grandeurs de même dénomination, la fixité et la précision des rapports de mesure jouent un rôle décisif. La nécessité de fixer un quantum d'or comme unité de mesure et des parties aliquotes comme subdivisions de cette unité a fait naître l'idée fautive qu'on avait établi un rapport de valeur fixe entre une quantité d'or déterminée, qui a naturellement une valeur variable, et les valeurs d'échange des marchandises; on oubliait seulement que les valeurs d'échange des marchandises sont transformées en prix, en quantités d'or, avant que l'or ne prenne la forme d'étalon des prix. Quelles que soient les variations de la valeur de l'or, des quantités d'or différentes représentent toujours entre elles le même rapport de valeur. Si la valeur de l'or tombait de 1000 pour 100, 12 onces d'or posséderaient après comme avant une valeur douze fois plus grande qu'une once d'or, et il ne s'agit dans les prix que du rapport entre elles de différentes quantités d'or. Comme, d'autre part, la baisse ou la hausse de sa valeur

¹ 1^o édition : Doppelarbeit (double travail); corrigé dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

² Cette bizarrerie qui fait qu'en Angleterre l'once d'or, en tant qu'unité de mesure de la monnaie, n'est pas subdivisée en parties aliquotes, s'explique de la façon suivante : « A l'origine, notre système monétaire n'était adapté qu'à l'emploi de l'argent, aussi une once d'argent peut-elle toujours être divisée en un nombre voulu de pièces de monnaie; mais, comme l'or ne fut introduit qu'à une période postérieure dans un système monétaire qui n'était adapté qu'à l'argent, une once d'or ne peut pas être monnayée en un nombre correspondant de pièces de monnaie. » (MacLAREN : *History of the Currency*, p. 10, Londres, 1858.)

³ Dans la 1^o édition, le mot Gold (d'or) manque; corrigé dans l'exemplaire n^o II, annoté à la main. (N. R.)

n'entraîne nul changement de poids d'une once d'or, le poids de ses parties aliquotes ne change pas davantage et l'or, en tant qu'étalon fixe des prix, ne cesse pas de rendre le même service quelles que soient les variations de sa valeur ¹.

Un procès historique, dont nous trouverons plus loin l'explication dans la nature de la circulation métallique, a eu pour résultat que, pour un poids qui variait et diminuait sans cesse, on a conservé aux métaux précieux le même nom de poids dans leur fonction d'étalon des prix. C'est ainsi que la livre anglaise désigne moins d'un tiers de son poids primitif, que la livre écossaise d'avant l'Union n'en désigne plus que 1/36, la livre de France 1/74, le maravedi espagnol moins de 1/1000 et le rei portugais une fraction beaucoup plus petite encore. C'est ainsi qu'historiquement les noms monétaires des poids des métaux se séparèrent de leurs noms de poids généraux ². Comme la détermination de l'unité de mesure, de ses parties aliquotes et de leurs noms est, d'une part, purement conventionnelle et que, d'autre part, elle doit posséder à l'intérieur de la circulation le caractère de l'universalité et de la nécessité, il fallait qu'elle devienne une détermination *légale*. Le soin du côté purement formel de cette opération échet donc aux gouvernements ³. Le métal déterminé qui servait de matière à la monnaie était socialement donné. L'étalon légal des prix diffère naturellement avec les pays. En Angleterre, par exemple, l'once en tant que poids de métal se divise en *pennyweights*, *grains* et *carats troy*, mais l'once d'or en tant qu'unité de mesure de la monnaie se divise en 3 7/8 *sovereigns*, le souverain en 20 shillings, le shilling en 12 pence, en sorte que 100 livres d'or à 22 carats (1 200 onces) = 4 672 souverains et 10 shillings. Sur le marché mondial toutefois, où disparaissent les frontières des différents pays, ces caractères nationaux des mesures monétaires disparaissent à leur tour pour faire place aux mesures de poids générales des métaux.

Le prix d'une marchandise, ou la quantité d'or en quoi elle est idéalement métamorphosée, s'exprime donc maintenant dans les noms monétaires de l'étalon or. Au lieu donc de dire que le *quarter* de froment est égal à une once d'or, on dirait en Angleterre qu'il est égal à 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence. Les mêmes dénominations servent ainsi à exprimer tous les prix. La forme propre, que donnent à leurs valeurs d'échange les marchandises, est métamorphosée en *noms monétaires*, par lesquels elles se disent les unes aux autres quelle est leur valeur. L'argent de son côté devient *monnaie de compte* ⁴.

La transformation de la marchandise en monnaie de compte, mentalement, sur le papier, dans le langage, se produit chaque fois qu'un genre quelconque de richesse est fixé du point de vue de la valeur d'échange ⁵. Pour cette transformation, la matière de l'or est nécessaire, mais sous une forme figurée seulement. Pour évaluer la valeur de 1 000 balles de coton en un nombre déterminé d'onces d'or et pour exprimer à son tour ce nombre d'onces lui-même dans les noms de compte de l'once, en livres sterling, shillings, pence, il n'est besoin d'aucun atome d'or réel. C'est ainsi qu'avant le

¹ « L'argent peut changer constamment de valeur et pourtant être mesure de la valeur tout aussi bien que s'il ne subissait aucun changement. Supposons, par exemple, qu'il ait perdu de sa valeur. Avant cette perte de valeur, une guinée aurait acheté 3 boisseaux de froment, ou le travail de six jours; après, elle n'achèterait que 2 boisseaux de froment ou le travail de quatre jours. Dans les deux cas, les rapports du froment et du travail à l'argent étant donnés, on peut en déduire leur rapport réciproque; en d'autres termes, nous pouvons établir qu'un boisseau de froment vaut deux jours de travail. Mesurer la valeur n'implique rien d'autre et on y arrive aussi facilement après la perte de valeur qu'avant. Le fait qu'une chose soit distinguée comme mesure de valeur est totalement indépendant de la variabilité de sa propre valeur. » (BAILEY : *Money and its Vicissitudes*, Londres, 1837, pp. 9, 10.)

² « Les monnaies, dont le nom n'a plus aujourd'hui qu'un caractère idéal, sont les plus anciennes chez tous les peuples et furent toutes, pendant un certain temps, des monnaies réelles » (cette dernière affirmation est inexacte sous une forme aussi large) « et c'est précisément parce qu'elles étaient des monnaies réelles qu'on s'en est servi pour compter. » (GALIANI : *Della Moneta*, *ibid.*, p. 153.)

³ Le romantique A. Müller dit : « Selon nos conceptions, tout souverain indépendant a le droit de fixer le nom à la monnaie métallique, de lui attribuer une valeur nominale sociale, rang, état et titre » (p. 228, Vol. II, A. H. MUELLER : *Die Elemente der Staatskunst*, Berlin, 1809). En ce qui concerne le titre, M. le conseiller aulique a raison; il oublie seulement la teneur. Combien ses « conceptions » étaient confuses, c'est ce que montre, par exemple, le passage suivant : « Tout le monde comprend l'importance d'une juste fixation du prix monétaire, surtout dans un pays comme l'Angleterre, où le gouvernement bat monnaie gratuitement avec une grandiose libéralité [M. Müller semble croire que les membres du gouvernement anglais subviennent de leur propre poche aux frais de monnayage], où il ne prélève pas de droit de seigneurage, etc., et où, par conséquent, s'il fixait le prix monétaire de l'or beaucoup plus haut que le prix du marché, si, au lieu de payer comme maintenant une once d'or 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence, il fixait à 3 livres sterling 19 shillings le prix monétaire d'une once d'or, toute la monnaie affluerait à l'Hôtel de la Monnaie, l'argent qu'on y recevrait serait échangé sur le marché contre de l'or qui y serait moins cher, on l'apporterait de nouveau à l'Hôtel de la Monnaie et le système monétaire tomberait dans le désordre. » (pp. 280, 281, *ibid.*) Pour maintenir l'ordre dans la monnaie anglaise, M. Müller tombe lui-même dans le « désordre ». Alors que shillings et pence sont simplement des noms, des noms de fractions précises d'une once d'or représentées par des jetons d'argent et de cuivre, il s' imagine que l'once d'or est évaluée en or, en argent et en cuivre, et gratifie ainsi les Anglais d'un triple standard of value [d'un triple étalon monétaire]. Il est vrai que l'emploi de l'argent comme mesure monétaire à côté de l'or ne fut formellement aboli qu'en 1816 par la 68^e loi de la 56^e année du règne de George III. Légalement, il avait été déjà aboli en 1734 par la 42^e loi de la 14^e année du règne de George II et l'avait été beaucoup plus tôt encore dans la pratique. Deux choses qualifiaient spécialement A. Müller pour avoir une conception soi-disant supérieure de l'économie politique. D'une part, sa profonde ignorance des faits économiques et, d'autre part, son engouement de pur dilettante qui caractérisait ses rapports avec la philosophie.

⁴ « Comme on demandait à Anacharsis à quelle fin les Grecs se servaient d'argent, il répondit : « pour compter. » (ATHENAEUS : *Deipnosophistai*, Livre IV, 49, vol. II [p. 120], Édition Schweighäuser, 1802.)

⁵ G. Garnier, un des premiers traducteurs français d'Adam Smith, eut l'idée singulière d'établir dans quelle proportion étaient employées la monnaie de compte et la monnaie réelle. Le rapport est de 10 à 1. (G. GARNIER : *Histoire de la monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité*, etc., vol. I, p. 78.)

Bank-Act de sir Robert Peel en 1845, il ne circulait pas une once d'or en Écosse, bien que l'once d'or, et même exprimée en tant qu'étalon de compte anglais en 3 livres sterling 17 shillings 10 ½ pence, servit de mesure légale des prix. C'est ainsi que l'argent sert de mesure des prix dans l'échange des marchandises entre la Sibérie et la Chine, bien que le commerce ne soit en fait qu'un simple troc. Pour la monnaie en tant que monnaie de compte, il est par suite également indifférent que soient réellement monnayées ou non soit son unité de mesure, soit ses subdivisions. En Angleterre, au temps de Guillaume le Conquérant, 1 livre sterling, alors 1 livre d'argent pur, et le shilling, 1/20^e d'une livre, n'existaient que comme monnaie de compte, tandis que le penny, 1/240^e de la livre d'argent, était la plus forte monnaie d'argent existante. Dans l'Angleterre actuelle, au contraire, il n'existe pas de shillings ni de pence, bien que ce soient les noms de compte légaux de fractions déterminées d'une once d'or. D'une façon générale, la monnaie, en tant que monnaie de compte, peut n'exister qu'idéalement, alors que la monnaie existant réellement est monnayée d'après un tout autre étalon. C'est ainsi que, dans de nombreuses colonies anglaises de l'Amérique du Nord, la monnaie circulante consistait jusqu'en plein VIII^e siècle en espèces espagnoles et portugaises, alors que la monnaie de compte était partout la même qu'en Angleterre ¹.

Comme l'or en tant qu'étalon des prix se présente sous les mêmes noms de compte que les prix des marchandises, qu'ainsi, par exemple, une once d'or est exprimée, tout comme une tonne de fer, en 3 livres sterling, 17 shillings 10 ½ pence, on a appelé ces noms de compte de l'or le *prix monétaire* de l'or. De là est née l'étrange conception suivant laquelle l'or serait évalué dans sa propre matière et que, à la différence de toutes les autres marchandises, un *prix fixe lui* serait attribué par l'État. On confondait la fixation de noms de compte pour des poids d'or déterminés avec la fixation de la valeur de ces poids ². L'or, quand il sert d'élément dans la détermination des prix, et, partant, de monnaie de compte, non seulement n'a pas de *prix fixe*, mais il n'a pas de prix du tout. Pour qu'il eût un prix, c'est-à-dire pour qu'il s'exprimât comme équivalent *général* dans une marchandise *spécifique*, il faudrait que cette autre marchandise jouât dans le procès de circulation le même rôle exclusif de l'or. Or deux marchandises excluant toutes les autres s'excluent mutuellement. Aussi, là où l'or et l'argent subsistent légalement l'un à côté de l'autre comme monnaie, c'est-à-dire comme mesure de valeur, a-t-on toujours vainement tenté de les traiter comme *une seule et même matière*. Supposer que le même temps de travail se matérialise de façon constante dans la même proportion d'argent et d'or, c'est supposer en fait que l'argent et l'or sont la même matière et que l'argent, le métal de moindre valeur, est une fraction constante de l'or. Depuis le règne d'Édouard III jusqu'à l'époque de George II, l'histoire de la monnaie anglaise se déroule en une succession continue de perturbations, provoquées par le conflit opposant le rapport de valeur de l'or et de l'argent, légalement établi, aux fluctuations de leur valeur réelle. Tantôt c'était l'or qui était estimé trop haut, et tantôt l'argent. Le métal estimé trop bas était retiré de la circulation, refondu et exporté. Le rapport de valeur des deux métaux était alors de nouveau modifié par la loi, mais bientôt la nouvelle valeur nominale entraînait dans le même conflit que l'ancienne avec le rapport de valeur réel. A notre époque même, la baisse très faible et passagère de la valeur de l'or par rapport à l'argent, entraînée par la demande d'argent dans l'Inde et en Chine, a provoqué le même phénomène en France sur la plus grande échelle, exportation de l'argent et remplacement de ce métal par l'or dans la circulation. En France, pendant les années 1855, 1856, 1857, l'excédent de l'importation d'or sur l'exportation s'élevait à 41.580.000 livres sterling, alors que l'excédent de l'exportation d'argent sur l'importation se montait à 14.704.000 livres sterling. En fait, dans les pays comme la France, où ces deux métaux sont légalement mesures de valeur et ont tous deux un cours forcé, mais où l'on peut indifféremment payer avec l'un ou l'autre, le métal dont la valeur est en hausse est l'objet d'un *agio* et, comme toute autre marchandise, il mesure son prix dans le métal surestimé, tandis que ce dernier sert seul de mesure de valeur. Toute l'expérience fournie dans ce domaine par l'histoire se ramène simplement à ce fait que, là où deux marchandises remplissent légalement la fonction de mesure de valeur, il n'y en a pratiquement jamais qu'une qui maintienne sa position comme telle ³.

B. –Théories sur l'unité de mesure de la monnaie

Le fait que les marchandises, sous la forme de prix, ne sont transformées qu'idéalement en or et que par suite l'or n'est transformé qu'idéalement en monnaie, a donné lieu à la théorie de *l'unité de mesure idéale de la monnaie*. Comme il n'entre dans la détermination des prix que de l'or ou de l'argent figuré, que l'or et l'argent fonctionnent seulement comme monnaie de compte, on a prétendu que les termes de livre, shilling, pence, thaler, franc, etc., au lieu de désigner des fractions de poids d'or ou d'argent ou du travail matérialisé de quelque manière que ce soit, désignaient au contraire des atomes de valeur idéaux. Si donc, par exemple, la valeur d'une once d'argent venait à monter, c'est qu'elle contiendrait un plus grand nombre de ces atomes et devrait par suite être évaluée et monnayée en un nombre plus grand de shillings.

¹ L'acte de Maryland de 1723 par lequel le tabac devient monnaie légale, tandis que sa valeur était ramenée à la monnaie or anglaise, soit à un penny par livre de tabac, rappelle les *leges barbororum* dans lesquelles, à l'inverse, on pose que des sommes d'argent déterminées sont égales aux bœufs, vaches, etc. Dans ce cas, ce n'était ni l'or, ni l'argent, mais le bœuf et la vache qui étaient la matière réelle de la monnaie de compte.

² C'est ainsi qu'on lit, par exemple, dans les *Familiar Words* de M. David Urquhart : « La valeur de l'or doit être mesurée par l'or lui-même; comment une matière quelconque peut-elle être la mesure de sa propre valeur en d'autres objets ? La valeur de l'or doit être fixée par son propre poids sous une fausse dénomination de ce poids... et une once doit valoir tant de livres et de fractions de livre. Il y a là falsification d'une mesure et non fixation d'un étalon. » (Londres, 1856, p. 104 et suiv.)

³ « En tant que mesure du commerce, la monnaie devrait, comme toute autre mesure, être maintenue aussi stable que possible. La chose est impossible si votre monnaie est constituée par deux métaux dont le rapport de valeur varie constamment. » (John LOCKE : *Some Considerations on the Lowering of Interest*, etc., 1691, p. 65, dans ses Works, 7^e édition, Londres, 1768, vol. II.)

Cette doctrine, remise en honneur pendant la dernière crise commerciale en Angleterre et même défendue au Parlement dans deux rapports spéciaux annexes au rapport du Comité de la Banque qui siégeait en 1858, date de la fin du XVII^e siècle. Lors de l'avènement de Guillaume III, le prix monétaire anglais d'une once d'argent s'élevait à 5 shillings 2 pence, ou encore 1/62^e d'une once d'argent portait le nom de penny, et 12 de ces pence celui de shilling. Conformément à cet étalon, un poids d'argent de 6 onces d'argent par exemple était monnayé en 31 pièces du nom de shilling. Mais le *prix marchand* de l'once d'argent passa de son prix *monétaire* de 5 shillings 2 pence à 6 shillings 3 pence; autrement dit, pour acheter une once d'argent brut, il fallait payer 6 shillings 3 pence. Comment le prix marchand d'une once d'argent pouvait-il dépasser son prix monétaire, si le prix monétaire n'était qu'un nom de compte pour les parties aliquotes d'une once d'argent ? L'énigme était facile à résoudre. Sur les 5 600 000 livres sterling de la monnaie d'argent alors en circulation, 4 millions étaient usées et rognées. Une expérience permit de constater que 57 200 livres sterling d'argent, qui devaient peser 220 000 onces, ne pesaient que 141 000 onces. La Monnaie frappait toujours suivant le même étalon, mais les shillings légers réellement en circulation représentaient des parties aliquotes de l'once plus petites que ne l'indiquait leur nom. Pour l'once d'argent brut, il fallait donc payer sur le marché une quantité plus grande de ces shillings devenus plus petits. Lorsque, à la suite de la perturbation ainsi produite, fut décidée une refonte générale, Lowndes, Secretary to the Treasury [secrétaire au Trésor], prétendit que la valeur de l'once d'argent avait monté et qu'il fallait désormais la monnayer en 6 shillings 3 pence au lieu de 5 shillings 2 pence comme auparavant. Il prétendait donc en fait que, la valeur de l'once ayant monté, la valeur de ses parties aliquotes avait baissé. Mais la théorie fautive de Lowndes servait seulement à masquer un objectif pratique juste. Les dettes publiques avaient été contractées en shillings légers; devait-on les rembourser en shillings lourds ? Au lieu de dire : remboursez à 4 onces d'argent les 5 onces que vous avez reçues en valeur nominale et qui ne représentent en réalité que 4 onces, il disait à l'inverse : remboursez à 5 onces en valeur nominale, mais réduisez leur teneur en métal à 4 onces et appelez shilling ce que vous appelez jusqu'ici 4/5^e de shilling. Pratiquement, Lowndes s'en tenait donc à la teneur métallique, alors que théoriquement il restait attaché au nom de compte. Ses adversaires, au contraire, qui ne s'attachaient qu'au nom de compte et déclaraient qu'un shilling trop léger de 25 à 30 p. 100 était identique à un shilling de poids normal, prétendaient ne s'en tenir qu'à la teneur en métal. *John Locke*, qui défendait la nouvelle bourgeoisie sous toutes ses formes, les industriels contre les classes ouvrières et les *paupers* [indigents], les commerçants contre les usuriers à l'ancienne mode, l'aristocratie financière contre les débiteurs de l'État, et qui démontrait dans un ouvrage spécial que la raison bourgeoise était le simple bon sens, releva aussi le gant jeté par Lowndes. *John Locke* l'emporta, et l'argent emprunté à 10 ou 14 shillings la guinée fut remboursé en guinées de 20 shillings¹. *Sir James Steuart* résume toute la transaction en ces termes ironiques :

Le gouvernement fit des bénéfices considérables sur les impôts, les créanciers sur le capital et les intérêts, et la nation, seule victime de l'escroquerie, ne se sentit pas de joie parce que son standard [l'étalon de sa propre valeur] n'avait pas été abaissé².

Steuart pensait qu'un développement ultérieur du commerce rendrait la nation plus avisée. Il se trompait. Environ 120 ans plus tard se répéta le même quiproquo.

Il était normal que l'évêque *Berkeley*, le représentant d'un idéalisme mystique dans la philosophie anglaise, donnât une allure théorique à la doctrine de l'unité de mesure idéale de la monnaie, ce qu'avait négligé de faire le pratique « Secretary to the Treasury » : « Les noms de livre, livre sterling, couronne, etc., demande-t-il, ne doivent-ils pas être considérés comme de simples *noms de rapport* ? » [A savoir de rapport de la valeur abstraite en soi.] « L'or, l'argent ou le papier sont-ils autre chose que de simples billets ou jetons en vue de le calculer, de l'enregistrer et de le contrôler ? » [ce rapport de valeur]. « Le *pouvoir* de régir l'industrie d'autrui » [le travail social], « n'est-ce pas là la richesse ? Et la monnaie est-elle en fait autre chose qu'une marque ou un signe du transfert ou de l'enregistrement de ce pouvoir, et faut-il attacher une grande

¹ Locke dit notamment : « Appelez une couronne ce qui s'appelait auparavant une demi-couronne. La valeur reste déterminée par la teneur en métal. Si vous pouvez enlever 1/20^e de son poids d'argent à une monnaie sans diminuer sa valeur, vous pouvez tout aussi bien enlever 19/20^e de son poids d'argent. Suivant cette théorie, un *farthing*, si on lui donne le nom de couronne, devrait acheter autant d'épices, de soie ou d'autres marchandises qu'une couronne qui contient soixante fois plus d'argent. Tout ce que vous pouvez faire, c'est donner à une quantité moindre d'argent l'empreinte et le nom d'une quantité plus grande. Mais c'est l'argent et non le nom qui paie les dettes et achète les marchandises. Si élever la valeur de la monnaie consiste seulement pour vous à appeler comme bon vous semble les parties aliquotes d'une pièce d'argent, appeler par exemple penny la huitième partie d'une once d'argent, vous pouvez effectivement fixer la taux de la monnaie aussi haut que vous voudrez. » Locke répondait en même temps à Lowndes que la montée du prix marchand au-dessus du prix monétaire « ne provenait pas de la hausse de valeur de l'argent, mais de la diminution de poids de la monnaie d'argent ». 77 shillings rognée ne pesaient pas un grain de plus, disait-il, que 62 de poids normal. Il soulignait enfin, avec raison, qu'en Angleterre, indépendamment de la perte de poids en argent de la monnaie en circulation, le prix marchand de l'argent brut pouvait s'élever tant soit peu au-dessus du prix monétaire parce que l'exportation de l'argent brut était autorisée et celle de la monnaie d'argent interdite. (Voir *Some Consideration*, etc., pp. 54-116 *passim*.) Locke se gardait soigneusement de toucher à la question brûlante des dettes publiques, de même qu'il évitait prudemment d'aborder le délicat problème économique. Celui-ci se posait ainsi : le cours du change, tout comme le rapport de l'argent brut à la monnaie d'argent, prouvait que la monnaie circulante n'était pas, et de beaucoup, dépréciée en proportion de sa perte réelle d'argent. Nous reviendrons à cette question sous sa forme générale dans le chapitre des moyens de circulation. [Voir p. 87.] *Nickel Barbon*, dans *A Discourse Concerning Coining the new money lighter, in answer to Mr. Looks's Considerations*, etc., Londres, 1696, essaya en vain d'attirer Locke sur ce terrain difficile.

² STEUART : *An Inquiry into the Principles of Political Economy*, etc., Dublin, 1770, vol. II, p. 154.

importance à ce qui constitue la matière de ces marques ¹ ? » Il y a là confusion, d'une part, entre la mesure des valeurs et l'étalon des prix, et, d'autre part, entre l'or ou l'argent en tant que mesure et en tant que moyen de circulation. Les métaux précieux pouvant être remplacés par des billets dans l'acte de la circulation, Berkeley en conclut que ces billets, de leur côté, ne représentent rien, c'est-à-dire uniquement le concept abstrait de valeur.

La doctrine de l'unité de mesure idéale de la monnaie a trouvé chez *James Steuart* un si complet développement que ses successeurs - successeurs inconscients, puisqu'ils ne le connaissent pas - ne trouvent ni une formule nouvelle, ni même un exemple nouveau.

La monnaie de compte, dit-il, n'est autre chose qu'un étalon arbitraire de parties égales inventé pour mesurer la valeur relative d'objets marchands. La monnaie de compte est totalement différente de l'argent monnayé (money coin), qui est le prix², et elle pourrait exister sans qu'il y eût au monde de substance qui fût un équivalent proportionnel pour toutes les marchandises. La monnaie de compte remplit la même fonction pour la valeur des choses que les degrés, les minutes, les secondes, etc... pour les angles, ou les échelles pour les cartes géographiques, etc... Dans toutes ces inventions, la même dénomination est toujours prise comme unité. Tous ces procédés ont pour simple utilité d'indiquer la proportion et il en est de même pour l'unité monétaire. Elle ne peut donc pas représenter une proportion établie de façon immuable par rapport à une partie quelconque de la valeur, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être fixée à une quantité déterminée d'or, d'argent ou de quelque autre marchandise. L'unité une fois donnée, on peut s'élever par multiplication à la valeur la plus grande. Comme la valeur des marchandises dépend d'un concours général de circonstances agissant sur elles, ainsi que du caprice des hommes, leur valeur devrait être considérée comme changeant seulement dans leur rapport réciproque. Tout ce qui apporte du trouble et de la confusion dans la constatation du changement de proportion au moyen d'un étalon général déterminé et invariable porte nécessairement préjudice au commerce. L'argent³ est un étalon purement idéal de parties égales. Demande-t-on ce qui devrait être l'unité de mesure de la valeur d'une partie, je réponds par cette autre question : quelle est la grandeur normale d'un degré, d'une minute, d'une seconde ? Ils n'en possèdent pas, mais, dès qu'une partie est déterminée, tout le reste doit, conformément à la nature de tout étalon, s'ensuivre proportionnellement. On trouve des exemples de cette monnaie idéale dans la monnaie de la Banque d'Amsterdam et dans la monnaie de la côte africaine d'Angola⁴.

Steuart s'en tient simplement aux manifestations de l'argent dans la circulation comme étalon des prix et comme monnaie de compte. Si des marchandises différentes sont respectivement cotées dans le prix courant à 15 shillings, 20 shillings, 36 shillings, ce n'est effectivement ni la teneur en argent, ni le nom de shilling, qui m'intéressent dans la comparaison de leur grandeur de valeur. Les rapports numériques 15, 20, 36 disent maintenant tout et le nombre 1 est devenu l'unique unité de mesure. L'expression purement abstraite de la proportion n'est d'ailleurs que la proportion numérique abstraite elle-même. Pour être conséquent, *Steuart* devait donc se désintéresser non seulement de l'or et de l'argent, mais encore de leurs noms de baptême légaux. Ne comprenant pas la transformation de la mesure des valeurs en étalon des prix, il croit naturellement que le quantum d'or déterminé qui sert d'unité de mesure est rapporté en tant que mesure non à d'autres quantités d'or, mais à des valeurs en tant que telles. La transformation de leurs valeurs d'échange en prix faisant apparaître les marchandises comme des grandeurs de même dénomination, il nie la qualité de la mesure qui les réduit à la même dénomination et, la grandeur de la quantité d'or servant d'unité de mesure dans cette comparaison de différentes quantités d'or étant conventionnelle, il prétend qu'il ne faut pas la fixer du tout. Au lieu d'appeler degré la 360° partie d'un cercle, il peut bien appeler degré la 180° partie; l'angle droit serait alors mesuré par 45 degrés au lieu de 90 et les angles aigus et obtus le seraient de manière correspondante. La mesure de l'angle n'en resterait pas moins, après comme avant, premièrement une figure mathématique qualitativement déterminée, le cercle, et deuxièmement une portion de cercle quantitativement déterminée. En ce qui concerne les exemples économiques de *Steuart*, dans l'un il fournit des verges pour se faire battre et l'autre ne prouve rien. La monnaie de la Banque d'Amsterdam n'était, en effet, qu'un nom de compte pour les doublons espagnols, auxquels un paresseux séjour dans les caves de la banque ne faisait rien perdre de leur embonpoint ni de leur poids, tandis que les dures frictions avec le monde extérieur amaigrissaient l'industrielle monnaie courante. Quant aux idéalistes africains, il nous faut les abandonner à leur destin jusqu'à ce que des relations de voyage critiques nous apportent sur eux des informations plus précises⁵. Comme monnaie approximativement idéale au sens de *Steuart*, on pourrait noter l'assignat français : « Propriété nationale. Assignat de 100 francs. » Il est vrai qu'ici la valeur

¹ *The Querist* [Londres, 1750, pp. 3, 41.] *Les Queries on Money* [Questions sur la monnaie] ne manquent d'ailleurs pas d'ingéniosité. Entre autres, Berkeley fait remarquer avec raison que, précisément, le développement des colonies nord-américaines - rend clair comme le jour que l'or et l'argent ne sont pas aussi nécessaires à la richesse d'une nation que se l'imagine le vulgaire dans toutes les catégories sociales ».

² Prix signifie ici équivalent concret, comme chez les économistes anglais du XVII^e siècle.

³ 1^o édition : « l'or »; corrigé dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

⁴ STEUART : *An Inquiry into the Principles of Political Economy*, etc., vol. II, pp. 164, 299.

⁵ À l'occasion de la dernière crise commerciale, on a célébré avec emphase la monnaie idéale africaine dans certains milieux anglais, son siège ayant été transféré, cette fois, de la côte au cœur du pays berbère. On déduisait l'absence de crises commerciales et industrielles chez les Berbères de l'unité de mesure idéale de leurs barres. N'eût-il pas été plus simple de dire que le commerce et l'industrie sont la condition *sine qua non* des crises commerciales et industrielles ?

d'usage, que devait représenter l'assignat, était spécifiée; c'était les biens-fonds confisqués; mais on avait oublié de déterminer quantitativement l'unité de mesure et par suite le terme de « franc » n'était qu'un mot vide de sens. La portion plus ou moins grande de terres que représentait un franc-assignat dépendait, en effet, du résultat des enchères publiques. Dans la pratique, cependant, le franc-assignat circulait comme signe de valeur de la monnaie d'argent, aussi est-ce à cet étalon d'argent que se mesurait sa dépréciation.

L'époque de la suspension des paiements en espèces par la Banque d'Angleterre fut à peine plus fertile en communiqués de batailles qu'en théories monétaires. La dépréciation des billets de banque et la montée du prix marchand au-dessus du prix monétaire de l'or réveillèrent chez certains défenseurs de la Banque la doctrine de la mesure monétaire idéale. Pour cette conception confuse, lord *Castlereagh* trouva l'expression confuse classique, lorsqu'il définit l'unité de mesure de la monnaie comme *a sense of value in reference to currency as compared with commodities* [une impression de valeur relativement aux moyens de circulation comparés aux marchandises]. Lorsque, quelques années après la paix de Paris, les circonstances permirent la reprise des paiements en espèces, la même question qu'avait soulevée Lowndes sous Guillaume III se posa sous une forme presque identique. D'énormes dettes publiques et une masse de dettes privées, d'obligations fermes, etc., accumulées pendant plus de vingt ans avaient été contractées en billets de banque dépréciés. Devait-on les rembourser en billets de banque dont 4.672 livres sterling 10 shillings représentaient non pas nominalement, mais réellement 100 livres d'or à 22 carats ? Thomas *Attwood*, banquier de Birmingham, entra en scène comme réincarnation de Lowndes. Nominale, les créanciers devaient recevoir en paiement autant de shillings qu'on leur en avait emprunté nominalement, mais si, à l'ancien titre, 1/78° d'once d'or portait le nom de shilling, on devait maintenant baptiser shilling, mettons 1/90° d'once. Les disciples d'Attwood sont connus sous le nom d'école de Birmingham des *little Shillingmen* [hommes au petit shilling]. La querelle de la mesure monétaire idéale, qui commença en 1819, dura encore en 1845 entre sir Robert Peel et Attwood, dont la propre science sur le chapitre du moins de la fonction de la monnaie comme mesure se résume tout entière dans la citation suivante :

Dans sa polémique avec la Chambre de Commerce de Birmingham, sir Robert Peel demande : que représentera votre billet d'une livre ? Qu'est-ce qu'une livre ?... Et, inversement, que faut-il entendre par l'unité de mesure actuelle de la valeur ?... 3 livres sterling 17 shillings 10 ½ pence signifient-ils une once d'or ou sa valeur ? Si c'est l'once elle-même, pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom et ne pas dire once, penny-weight et grain au lieu de livre sterling, shilling, penny ? Nous revenons alors au système du troc direct... Ou bien, signifient-ils la valeur ? Si une once = 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence, pourquoi valait-elle à des époques différentes tantôt 5 livres sterling 4 shillings, tantôt 3 livres sterling 17 shillings 9 pence ? L'expression livre (£) se rapporte à la valeur, mais non à la valeur fixée dans une fraction de poids d'or invariable. La livre est une unité idéale... Le travail est la substance en laquelle se résolvent les frais de production, et il confère sa valeur relative à l'or comme au fer. Quel que soit donc le nom de compte particulier que l'on emploie pour désigner le travail quotidien ou hebdomadaire d'un homme, ce nom exprime la valeur de la marchandise produite¹.

Dans ces derniers mots se dissipent les brumes de la conception de la mesure monétaire idéale et perce l'idée qui en constitue le véritable contenu. Les noms de compte de l'or, livre sterling, shilling, etc., seraient les noms de quantités déterminées de temps de travail. Le temps de travail étant la substance et la mesure immanente des valeurs, ces noms représenteraient ainsi en fait la proportion de valeur elle-même. En d'autres termes, le temps de travail est reconnu comme la véritable unité de mesure de la monnaie. Ce faisant, nous abandonnons l'école de Birmingham, mais remarquons encore en passant que la doctrine de la mesure monétaire idéale prit une nouvelle importance dans la querelle de la convertibilité ou de la non-convertibilité des billets de banque. Si le papier tient sa dénomination de l'or ou de l'argent, la convertibilité du billet de banque, c'est-à-dire son échangeabilité contre l'or ou l'argent, demeure une loi économique, quelle que soit la loi juridique. Ainsi, un thaler papier prussien, bien que légalement inconvertible, serait immédiatement déprécié s'il valait moins dans le trafic ordinaire qu'un thaler argent, et n'était donc pas pratiquement convertible. C'est pourquoi les défenseurs conséquents de l'inconvertibilité du papier-monnaie en Angleterre se réfugièrent dans la doctrine de la mesure monétaire idéale. Si les noms de compte de la monnaie, livre sterling, shilling, etc., sont des noms désignant une somme déterminée, des atomes de valeur, dont une marchandise, au cours de l'échange avec une autre marchandise, absorbe ou libère une quantité tantôt supérieure, tantôt inférieure, un billet anglais de 5 livres par exemple, ne dépend pas plus de son rapport à l'or que de son rapport au fer ou au coton. Son titre ayant cessé de la poser théoriquement comme égale à un quantum déterminé d'or ou de tout autre marchandise, la possibilité d'exiger sa convertibilité, c'est-à-dire son équation pratique avec un quantum déterminé d'un objet spécifié se trouverait exclue de par son concept même.

C'est par John Gray² que la théorie du temps de travail pris comme unité de mesure immédiate de la monnaie a été développée pour la première fois de façon systématique. Il fait certifier, par une banque centrale nationale agissant par l'entremise de ses succursales, le temps de travail employé pour produire les différentes marchandises. En échange de la

¹ *The Currency Question, the Gemini Letters*, Londres, 1844, pp. 286-272, passim

² John GRAY : *The social System : A Treatise on the Principle of Exchange*, Edimbourg, 1831. Voir, du même auteur : *Lectures on the Nature and Use of Money*, Edimbourg, 1848. Après la révolution de février, Gray envoya au gouvernement provisoire français un mémoire dans lequel il lui fait savoir que la France avait besoin non d'une organisation du travail (organisation of labour), mais d'une organisation de l'échange (organisation of exchange), dont le plan se trouvait complètement élaboré dans le système monétaire qu'il avait enfanté. Le brave John ne se doutait pas que, seize ans après la parution du « Social System » Proudhon, cet homme à l'esprit inventif avait pris un brevet pour la même découverte.

marchandise, le producteur reçoit un certificat officiel de sa valeur, c'est-à-dire un reçu pour autant de temps de travail que sa marchandise en contient ¹ et ces billets de banque de 1 semaine de travail, 1 journée de travail, 1 heure de travail, etc., servent en même temps de bons pour l'équivalent en toutes autres marchandises emmagasinées dans les docks de la banque ². C'est là le principe fondamental, dont tous les détails d'application sont soigneusement étudiés en s'appuyant toujours sur des institutions anglaises existantes. Avec ce système, dit Gray,

il serait rendu aussi facile en tout temps de vendre pour de l'argent qu'il l'est maintenant d'acheter avec de l'argent; la production serait la source uniforme et jamais tarie de la demande ³.

Les métaux précieux perdraient leur « privilège » vis-à-vis des autres marchandises et

prendraient sur le marché la place qui leur revient à côté du beurre et des oeufs, du drap et du calicot, et leur valeur ne nous intéresserait pas plus que celle des diamants ⁴.

Devons-nous conserver notre mesure fictive des valeurs, l'or, et entraver ainsi les forces productives du pays, ou bien devons-nous recourir à la mesure naturelle des valeurs, le travail, et libérer ainsi les forces productives du pays ⁵ ?

Le temps de travail étant la mesure immanente des valeurs, pourquoi une autre mesure extérieure à côté d'elle ? Pourquoi la valeur d'échange évolue-t-elle en prix ? Pourquoi toutes les marchandises évaluent-elles leur valeur dans une marchandise exclusive, qui est ainsi transformée en mode d'existence de la valeur d'échange, en argent ? Tel était le problème qu'avait à résoudre Gray. Au lieu de le résoudre, il s'imagine que les marchandises pourraient se rapporter directement les unes aux autres en tant que produits du travail social. Mais elles ne peuvent se rapporter les unes aux autres que pour ce qu'elles sont. Les marchandises sont de façon immédiate les produits de travaux privés indépendants isolés qui, par leur aliénation dans le processus de l'échange privé, doivent se confirmer comme du travail social général, autrement dit, le travail, sur la base de la production marchande, ne devient travail social que par l'aliénation universelle des travaux individuels. Mais, en posant comme *immédiatement social* le temps de travail contenu dans les marchandises, Gray le pose comme temps de travail collectif ou comme temps de travail d'individus directement associés. Alors effectivement une marchandise spécifique, comme l'or et l'argent, ne pourrait affronter les autres marchandises comme incarnation du travail général, la valeur d'échange ne deviendrait pas prix, mais la valeur d'usage ne se transformerait pas non plus en valeur d'échange, le produit ne deviendrait pas marchandise et ainsi serait supprimée la base même de la production bourgeoise. Mais telle n'est nullement la pensée de Gray. *Les produits doivent être fabriqués comme marchandises, mais non être échangés comme marchandises.* Gray confie à une banque nationale la réalisation de ce pieux désir. D'une part, la société sous la forme de la banque rend les individus indépendants des conditions de l'échange privé et, d'autre part, elle laisse ces mêmes individus continuer de produire sur la base de l'échange privé. La logique interne cependant pousse Gray à nier les unes après les autres les conditions de la production bourgeoise, bien qu'il veuille seulement « réformer » la monnaie engendrée par l'échange des marchandises. C'est ainsi qu'il transforme le capital en capital national ⁶, la propriété foncière en propriété nationale ⁷ et, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que non seulement sa banque reçoit des marchandises d'une main et délivre de l'autre des certificats de livraison de travail, mais qu'elle règle la production elle-même. Dans son dernier ouvrage *Lectures on Money*, où Gray cherche anxieusement à représenter sa monnaie-travail comme une réforme purement bourgeoise, il s'empêtre dans des absurdités plus criantes encore.

Toute marchandise est immédiatement monnaie. Telle était la théorie de Gray, déduite de son analyse incomplète, partant fautive, de la marchandise. La construction « organique » de « monnaie-travail » et de « banque nationale » et « d'entrepôts de marchandises » n'est qu'une chimère où l'on veut donner l'illusion que le dogme est une loi régissant l'univers. Pour que le dogme suivant lequel la marchandise est immédiatement monnaie, ou le travail particulier de l'individu privé qu'elle contient est immédiatement travail social, devienne vérité, il ne suffit naturellement pas qu'une banque y croie et y conforme ses opérations. Au contraire, la banqueroute se chargerait en pareil cas d'en faire la critique pratique. Ce qui reste caché dans l'œuvre de Gray et que notamment lui-même ne voit pas, à savoir que la monnaie-travail est un mot creux à résonance économique qui traduit le pieux désir de se débarrasser de l'argent, avec l'argent, de la valeur d'échange, avec la valeur d'échange, de la marchandise, et avec la marchandise, de la forme bourgeoise de la production, quelques

¹ GRAY : *The Social System* etc., p. 63. « L'argent ne devrait être, en somme, qu'un reçu, la preuve que le détenteur a contribué pour une certaine valeur à la richesse nationale existante (to the national stock of wealth), ou qu'il a acquis un droit à ladite valeur de quelque personne y ayant elle-même fait apport. »

² « Qu'un produit préalablement estimé à une certaine valeur soit déposé dans une banque et qu'on le retire quand on en aura besoin, en stipulant seulement par une convention générale que celui qui dépose un bien quelconque dans la banque nationale proposée pourra en retirer une valeur égale de quelque marchandise que ce soit, contenue dans la banque, au lieu d'être obligé de retirer le produit même qu'il y aura déposé. » (GRAY : *The Social System*, etc., p. [67] 88.)

³ *Ibid.*, p. 18.

⁴ GRAY : *Lectures on Money*, etc., p. 182 [183].

⁵ *Ibid.*, p. 169.

⁶ « Les affaires de tout pays devraient être conduites sur la base d'un capital national. » (John Gray : *The Social System*, etc., p. 171.)

⁷ « Il faut que le sol soit transformé en propriété nationale » (*ibid.*, p. 298).

socialistes anglais qui ont écrit soit avant, soit après Gray¹ le proclament sans ambages. Mais il était réservé à *M. Proudhon* et à son école de prôner très sérieusement la dégradation de *l'argent* et l'apothéose de la *marchandise* comme étant l'essence même du socialisme et de réduire ainsi le socialisme à une méconnaissance élémentaire de la nécessaire connexion entre la marchandise et l'argent².

II. **Moyen de circulation**

La marchandise ayant acquis, dans le procès de la détermination du prix, la forme qui la rend apte à la circulation, et l'or son caractère de monnaie, la circulation va à la fois faire apparaître et résoudre les contradictions qu'impliquait le procès d'échange des marchandises. L'échange réel des marchandises, c'est-à-dire l'échange social de substance, procède par une métamorphose où se déploie la double nature de la marchandise comme valeur d'usage et comme valeur d'échange, mais où, en même temps, sa propre métamorphose se cristallise dans des formes déterminées de la monnaie. Exposer cette métamorphose, c'est exposer la circulation. Comme nous l'avons vu, pour être une valeur d'échange développée, la marchandise suppose nécessairement un monde de marchandises et une division du travail effectivement développée; de même, la circulation suppose des actes d'échange universels et le cours ininterrompu de leur renouvellement. Elle suppose, en second lieu, que les marchandises entrent dans le procès d'échange en tant que marchandises de *prix déterminé* ou encore qu'à l'intérieur de ce procès elles apparaissent les unes aux autres sous une double forme d'existence, réelles en tant que valeurs d'usage, idéales - dans le prix - en tant que valeurs d'échange.

Dans les rues les plus animées de Londres, les magasins se serrent les uns contre les autres et derrière leurs yeux de verre sans regard s'étalent toutes les richesses de l'univers, châles indiens, revolvers américains, porcelaines chinoises, corsets de Paris, fourrures de Russie et épices des tropiques; mais tous ces articles qui ont vu tant de pays portent au front de fatales étiquettes blanchâtres où sont gravés des chiffres arabes suivis des laconiques caractères, £., s., d. [livre sterling, shilling, pence]. Tel est l'image qu'offre la marchandise en apparaissant dans la circulation.

a) **La métamorphose des marchandises.**

Considéré de plus près, le procès de la circulation présente deux cycles de formes différentes. Si nous désignons la marchandise par M et l'argent³ par A, nous pouvons exprimer ces deux formes de la façon suivante :

M-A-M

A-M-A

Dans cette section, nous nous occuperons exclusivement de la première, c'est-à-dire de la forme immédiate de la circulation des marchandises.

Le cycle M-A-M se décompose ainsi : mouvement M-A, échange de marchandise contre argent ou *vente*; mouvement inverse A-M, échange d'argent contre marchandise ou *achat*; et enfin unité des deux mouvements M-A-M, échange de marchandise contre argent en vue de l'échange d'argent contre marchandise ou *vente* en vue de *l'achat*. Mais, comme résultat final dans lequel s'éteint le procès, on aboutit à M-M, échange de marchandise contre marchandise, qui est l'échange de substance réel.

Si l'on part du terme extrême de la première marchandise, M-A-M représente sa transformation en or et sa reconversion d'or en marchandise, ou encore un mouvement où la marchandise existe d'abord comme valeur d'usage particulière, puis dépouille ce mode d'existence, acquiert comme valeur d'échange ou équivalent général un mode d'existence libéré de tout lien avec son mode d'existence primitif et dépouille encore ce nouveau mode d'existence pour subsister finalement comme valeur d'usage réelle au service de besoins individuels. Sous cette dernière forme, elle passe de la circulation dans la consommation. L'ensemble de la circulation M-A-M est donc tout d'abord la série complète des métamorphoses que parcourt toute marchandise individuelle pour devenir valeur d'usage immédiate pour son possesseur. La première métamorphose s'accomplit dans la première moitié de la circulation M-A, la deuxième dans la seconde A-M, et la totalité de la circulation forme le *curriculum vitae* de la marchandise. Mais la circulation M-A-M n'est la métamorphose totale d'une marchandise isolée qu'en étant en même temps la somme de métamorphoses unilatérales déterminées d'autres marchandises, car chaque métamorphose de la première marchandise est sa transformation en une autre marchandise, donc transformation de l'autre marchandise en la première, donc transformation bilatérale s'accomplissant au même stade de la circulation. Nous avons d'abord à considérer séparément chacun des deux procès d'échange en lesquels se décompose la circulation M-A-M.

M-A ou vente : la marchandise M entre dans le procès de circulation non seulement comme valeur d'usage particulière, une tonne de fer par exemple, mais aussi comme valeur d'usage de prix déterminé, mettons 3 livres sterling, 17 shillings 10 ½ pence ou une once d'or. Ce prix, tout en étant d'une part l'exposant de la quantité de temps de travail contenue dans le fer, c'est-à-dire de sa grandeur de valeur, exprime en même temps le pieux désir qu'a le fer de devenir de l'or, c'est-à-dire de donner au temps de travail qu'il contient lui-même la forme du temps de travail social général. Cette transsubstantiation échoue-t-elle, la tonne de fer cesse d'être non seulement marchandise, mais produit, car elle n'est marchandise que parce

¹ Voir, par exemple, W. THOMPSON : *An Inquiry into the Distribution of Wealth, etc.*, Londres, 1827; BRAY : *Labours Wrongs and Labours Remedy*, Leeds, 1839.

² On peut considérer comme le compendium de cette mélodramatique théorie de la monnaie l'ouvrage d'Alfred DARIMON : *De la réforme des banques*, Paris, 1856.

³ 1^o édition : « or ». (N. R.)

que non-valeur d'usage pour son possesseur, ou encore le travail de celui-ci n'est du travail réel que comme travail utile pour d'autres et il n'est utile pour lui-même que comme travail général abstrait. La tâche du fer ou de son possesseur est donc de découvrir dans le monde des marchandises le point où le fer attire l'or. Mais cette difficulté, le *salto mortale* [saut périlleux] de la marchandise, est surmontée si la vente, ainsi qu'on le suppose ici dans l'analyse de la circulation simple, s'effectue réellement. Du fait que la tonne de fer, par son aliénation, c'est-à-dire son passage des mains où elle est non-valeur d'usage, dans les mains où elle est valeur d'usage, se réalise comme valeur d'usage, elle réalise en même temps son prix et, d'or simplement figuré, elle devient or réel. Au terme : « once d'or » ou 3 livres sterling 17 shillings 10 ½ pence, est maintenant substituée une once d'or réel, mais la tonne de fer a évacué la place. Par la vente M-A, non seulement la marchandise, qui dans son prix était transformée idéalement en or, se transforme réellement en or, mais, par le même procès, l'or, qui en tant que mesure des valeurs, n'était que de l'or idéal et ne figurait en fait qu'à titre de nom monétaire des marchandises elles-mêmes, se transforme en monnaie réelle¹. De même qu'il est devenu idéalement équivalent général parce que toutes les marchandises mesuraient en lui leurs valeurs, de même en tant que produit de l'aliénation universelle des marchandises échangées contre lui (et la vente M-A représente le procès de cette aliénation générale), il devient maintenant la marchandise aliénée absolument, il devient monnaie réelle. Mais l'or ne devient réellement monnaie dans la vente que parce que les valeurs d'échange des marchandises étaient déjà idéalement de l'or sous la forme des prix.

Dans la vente M-A, de même que dans l'achat A-M, deux marchandises s'affrontent, toutes deux unités des deux valeurs d'échange et d'usage, mais, dans la marchandise, sa valeur d'échange n'existe qu'idéalement sous forme de prix, tandis que dans l'or, bien qu'il soit lui-même une valeur d'usage réelle, sa valeur d'usage existe seulement comme support de la valeur d'échange et, partant, seulement comme valeur d'usage formelle ne se rapportant à aucun besoin individuel réel. L'opposition entre valeur d'usage et d'échange se répartit donc aux deux pôles extrêmes de M-A de telle sorte que la marchandise est valeur d'usage vis-à-vis de l'or, une valeur d'usage qui ne doit réaliser sa valeur d'échange idéale, le prix, que dans l'or, alors que l'or est vis-à-vis de la marchandise valeur d'échange, qui ne matérialise que dans la marchandise sa valeur d'usage formelle. C'est seulement par ce dédoublement de la marchandise en marchandise et en or et par la relation, double encore et contradictoire, dans laquelle chaque terme extrême est idéalement ce que son contraire est réellement et *vice versa*, c'est donc seulement par la représentation des marchandises comme des contraires polaires doublement opposés que se résolvent les contradictions contenues dans leur procès d'échange.

Nous avons considéré jusqu'à présent M-A comme vente, comme transformation de marchandise en argent. Mais, si nous nous plaçons du côté de l'autre extrême, le même procès apparaît au contraire comme A-M, comme achat, transformation d'argent en marchandise. La vente est nécessairement en même temps son contraire, l'achat; c'est l'un ou l'autre, selon que l'on considère le procès d'un côté ou de l'autre. Ou encore, dans la réalité, il ne s'établit de distinction dans le procès que parce que dans M-A l'initiative part du terme extrême de la marchandise, ou du vendeur, et dans A-M du terme extrême de l'argent, ou de l'acheteur. En représentant donc la première métamorphose de la marchandise, sa transformation en argent, comme le résultat du fait qu'elle a parcouru le premier stade de la circulation M-A, nous supposons en même temps qu'une autre marchandise s'est déjà transformée en argent et se trouve donc déjà au deuxième stade de la circulation A-M. Nos hypothèses nous conduisent ainsi à un cercle vicieux. Ce cercle vicieux, c'est la circulation elle-même. Si, dans M-A, nous ne considérons pas déjà A comme la métamorphose d'une autre marchandise, nous isolons l'acte d'échange du procès de la circulation. Mais, hors de celui-ci, la forme M-A disparaît et il n'y a plus que deux M différents pour s'affronter, mettons du fer et de l'or, dont l'échange n'est pas un acte particulier de la circulation, mais du troc direct. A sa source de production, l'or est marchandise comme toute autre marchandise. Sa valeur relative, et celle du fer ou de toute autre marchandise, se manifeste ici par les quantités dans lesquelles ces marchandises s'échangent réciproquement. Or dans le procès de circulation cette opération est supposée accomplie, la valeur propre de l'or est donnée déjà dans les prix des marchandises. Rien ne peut donc être plus erroné que de se figurer qu'à l'intérieur du procès de circulation l'or et la marchandise entrent dans le rapport du troc direct et que, par suite, leur valeur relative est établie par leur échange en tant que simples marchandises. S'il semble que dans le procès de la circulation l'or soit échangé comme simple marchandise contre des marchandises, cette apparence provient tout simplement de ce que, dans les prix, une quantité déterminée de marchandise est déjà égalée à une quantité d'or déterminée, c'est-à-dire qu'elle est rapportée à l'or déjà considéré comme monnaie, comme équivalent général, et qu'en *conséquence elle* est immédiatement échangeable avec lui. Pour autant que le prix d'une marchandise se *réalise* dans l'or, elle s'échange contre lui comme marchandise, comme matérialisation particulière du temps de travail, mais, pour autant que c'est son prix qui se réalise dans l'or, elle s'échange contre lui en tant que monnaie et non en tant que marchandise, c'est-à-dire qu'elle s'échange contre lui en tant que matérialisation générale du temps de travail. Mais, dans les deux cas, la quantité d'or contre laquelle s'échange la marchandise à l'intérieur du procès de circulation n'est pas déterminée par l'échange : c'est au contraire l'échange qui est déterminé par le prix de la marchandise, c'est-à-dire par sa valeur d'échange évaluée en or².

¹ « La monnaie est de deux sortes, idéale et réelle; et elle est employée de deux façons différentes : pour évaluer les choses et pour les acheter. Pour l'évaluation, la monnaie idéale convient tout aussi bien que la monnaie réelle et peut-être mieux encore. L'autre emploi de la monnaie consiste dans l'achat des choses qu'elle évalue... Les prix et les contrats s'établissent sur une évaluation en monnaie idéale et se réalisent en monnaie réelle. » (GALIANI : *Della Moneta*, p. 112 et suiv.)

² Cela n'empêche naturellement pas le prix marchand des marchandises d'être au-dessus ou au-dessous de leur valeur. Mais cette considération est étrangère à la circulation simple et appartient à une tout autre sphère, que nous aurons à considérer plus loin quand nous étudierons le rapport de la valeur et du prix marchand.

A l'intérieur du procès de circulation, l'or apparaît entre toutes les mains comme le résultat de la vente M-A. Mais, comme M-A, la vente, est en même temps A-M, l'achat, on voit que, tandis que M, la marchandise, point de départ du procès, accomplit sa première métamorphose, l'autre marchandise, qui l'affronte comme extrême, A, accomplit, elle, sa deuxième métamorphose et parcourt ainsi la deuxième moitié de la circulation tandis que la première marchandise se trouve encore dans la première moitié de son cours.

Le point de départ du second procès de circulation, l'argent, se trouve être le résultat du premier procès, de la vente. A la marchandise sous sa première forme s'est substitué son équivalent en or. Ce résultat peut constituer tout d'abord un point d'arrêt, car la marchandise possède sous cette deuxième forme une existence persistante propre. La marchandise, qui, entre les mains de son possesseur, n'était pas valeur d'usage, est maintenant à sa disposition sous une forme constamment utilisable parce que constamment échangeable, et c'est des circonstances que dépendent le moment et le point de la surface du monde des marchandises où elle rentrera dans la circulation. Son état de chrysalide d'or forme une période autonome de sa vie, où elle peut s'attarder plus ou moins longtemps. Tandis que dans le troc l'échange d'une valeur d'usage particulière est directement lié à l'échange d'une autre valeur d'usage particulière, le caractère général du travail créateur de valeur d'échange apparaît dans le fait que les actes d'achat et de vente sont séparés et indifféremment disjoints.

A-M, l'achat, est le mouvement inverse de M-A et c'est en même temps la deuxième ou dernière métamorphose de la marchandise. En tant qu'or, ou, encore, sous sa forme d'équivalent général, la marchandise peut se représenter immédiatement dans les valeurs d'usage de toutes les autres marchandises, qui toutes, dans leur prix, aspirent à l'or comme à leur au-delà, mais indiquent en même temps la note que doivent faire entendre les espèces sonnantes pour que leurs corps, les valeurs d'usage, passent du côté de la monnaie et que leur âme, la valeur d'échange, passe dans l'or lui-même. Le produit général de l'aliénation des marchandises est la marchandise douée d'une aliénabilité absolue. Pour la transformation de l'or en marchandise, il n'existe pas de limite qualitative, il n'existe plus qu'une limite quantitative, celle de la propre quantité ou de la grandeur de valeur de l'or. « On peut tout avoir avec de l'argent comptant. » Tandis que dans le mouvement M-A la marchandise, par son aliénation comme valeur d'usage, réalise son propre prix et la valeur d'usage de l'argent d'autrui, dans le mouvement A-M elle réalise par son aliénation comme valeur d'échange sa propre valeur d'usage et le prix de l'autre marchandise. Si, en réalisant son prix, la marchandise transforme en même temps l'or en monnaie réelle, par sa reconversion elle confère à l'or son propre mode d'existence purement passager de monnaie. Comme la circulation des marchandises suppose une division du travail développée, donc la multiplicité des besoins du producteur isolé, qui est en raison inverse du caractère unilatéral de son produit, tantôt l'achat A-M sera représenté par une mise en équation avec un équivalent-marchandise, tantôt il s'éparpillera dans une série d'équivalents marchandises que circonscrit maintenant le cercle des besoins de l'acheteur et la grandeur de la somme d'argent dont il dispose. - La vente étant en même temps achat, l'achat est en même temps vente, et A-M en même temps. M-A, mais cette fois c'est à l'or, ou à l'acheteur, qu'appartient l'initiative.

Si maintenant nous revenons à la circulation complète M-A-M, on voit qu'une marchandise y parcourt toute la série de ses métamorphoses. Mais, en même temps qu'elle commence la première moitié de la circulation et accomplit sa première métamorphose, une deuxième marchandise entre dans la deuxième moitié de la circulation, accomplit sa deuxième métamorphose et sort de la circulation, et inversement la première marchandise entre dans la deuxième moitié de la circulation, accomplit sa deuxième métamorphose et sort de la circulation, tandis qu'une troisième marchandise entre dans la circulation, parcourt la première moitié de sa course et accomplit sa première métamorphose. La circulation totale M-A-M, en tant que métamorphose totale d'une marchandise, est donc toujours en même temps le terme d'une métamorphose totale d'une seconde marchandise et le début de la métamorphose totale d'une troisième, donc une série sans commencement ni fin. Pour plus de clarté et pour distinguer les marchandises, désignons M de façon différente aux deux extrêmes, soit M'-A-M''. En réalité le premier membre M'-A suppose que A est le résultat d'un autre M-A et il n'est donc lui-même que le dernier membre de M-A-M', tandis que le deuxième membre A-M'' est dans son résultat M'-A et se présente donc lui-même comme le premier membre de M''-A-M''', etc. De plus on voit que le dernier membre A-M, bien que A ne soit le résultat que d'une vente, peut se représenter par A-M' + A-M'' + A-M''' + etc., qu'il peut donc se fragmenter en une masse d'achats, c'est-à-dire en une masse de ventes, c'est-à-dire en une masse de premiers chaînons de nouvelles métamorphoses totales de marchandises. Si donc la métamorphose totale d'une marchandise isolée se présente comme un anneau non seulement d'une chaîne de métamorphoses sans commencement ni fin, mais d'un grand nombre de chaînes, le procès de circulation du monde des marchandises, puisque chaque marchandise isolée parcourt le circuit M-A-M, se présente comme un enchevêtrement des chaînes entrelacées à l'infini de ce mouvement toujours finissant et toujours commençant en un nombre infini de points différents. Mais chaque vente ou achat singulier subsiste en tant qu'acte indifférent et isolé, dont l'acte complémentaire peut être séparé dans le temps et dans l'espace et n'a donc pas besoin de se rattacher à lui immédiatement pour lui faire suite. Comme chaque procès de circulation particulier M-A ou A-M, transformation d'une marchandise en valeur d'usage et de l'autre marchandise en argent, premier et deuxième stade de la circulation, constitue dans deux directions un point d'arrêt indépendant, mais comme d'un autre côté toutes les marchandises commencent leur deuxième métamorphose et prennent place au point de départ de la deuxième moitié de la circulation, sous la forme qui leur est commune de l'équivalent général, de l'or, dans la circulation réelle un A-M quelconque emboîte le pas à un M-A quelconque et le deuxième chapitre de la carrière d'une marchandise au premier chapitre de la carrière de l'autre. A, par exemple, vend du fer pour 2 livres sterling, accomplit donc M-A ou la première métamorphose de la marchandise fer, mais remet l'achat à plus tard. En même temps B, qui quinze jours plus tôt avait vendu 2 *quarters* de froment pour 6 livres sterling, achète avec ces 6 livres sterling un complet chez Moïse et fils, accomplissant donc A-M ou la

deuxième métamorphose de la marchandise froment. Ces deux actes A-M et M-A n'apparaissent ici que comme les anneaux d'une chaîne parce que sous la forme A, la forme or, une marchandise ressemble à l'autre et que l'on ne saurait reconnaître dans l'or s'il est du fer métamorphosé ou du froment métamorphosé. Dans le procès de circulation réel M-A-M se présente donc comme une juxtaposition et une succession infinies et fortuites des membres de différentes métamorphoses totales jetés pêle-mêle. Le procès de circulation réel n'apparaît donc pas comme une métamorphose totale de la marchandise, comme son passage par des phases opposées, mais comme un pur agrégat de multiples achats et ventes s'effectuant parallèlement ou successivement de manière fortuite. Ainsi se trouve effacée la détermination formelle du procès et d'autant plus complètement que chaque acte particulier de la circulation, par exemple la vente, est en même temps son contraire, l'achat, et réciproquement. D'autre part, le procès de circulation est le mouvement des métamorphoses du monde des marchandises et il faut donc qu'il le reflète aussi dans la totalité de son mouvement. Nous étudierons dans la section suivante comment il le reflète. Qu'il nous suffise ici de remarquer encore que dans M-A-M les deux extrêmes M n'ont pas le même rapport formel avec A. Le premier M est une marchandise particulière et se rapporte à l'argent comme à la marchandise universelle, alors que l'argent est la marchandise universelle et se rapporte au deuxième M comme à une marchandise individuelle. M-A-M peut donc se ramener sur le plan de la logique abstraite à la forme de syllogisme P-U-I, dans laquelle la particularité constitue le premier extrême, l'universalité le terme moyen et l'individualité le dernier extrême.

Les possesseurs de marchandises sont entrés dans le procès de la circulation comme simples détenteurs de marchandises. A l'intérieur de ce procès, ils s'affrontent sous la forme antithétique d'acheteur et de vendeur, personnifiant l'un le pain de sucre, l'autre l'or. Quand le pain de sucre devient or, le vendeur devient acheteur. Ces caractères sociaux déterminés n'ont donc nullement leur origine dans l'individualité humaine en général, mais dans les rapports d'échange entre hommes produisant leurs produits sous la forme déterminée de la marchandise. Ce sont si peu des rapports purement individuels qui s'expriment dans le rapport de l'acheteur au vendeur, que tous deux n'entrent dans cette relation que par la négation de leur travail individuel, qui devient argent, en tant qu'il n'est pas le travail d'un individu particulier. Autant donc il est stupide de concevoir ces caractères économiques bourgeois d'acheteur et de vendeur comme des formes sociales éternelles de l'individualité humaine, autant il est faux de les déplorer en voyant en eux l'abolition de l'individualité¹. Ils sont la manifestation nécessaire de l'individualité à un stade déterminé du procès social de la production. Dans l'opposition entre acheteur et vendeur, la nature antagonique de la production bourgeoise s'exprime d'ailleurs encore d'une façon si superficielle et si formelle que cette opposition appartient aussi à des formes de société pré-bourgeoises, sa seule exigence étant que les individus se rapportent les uns aux autres comme détenteurs de marchandises.

Si nous considérons maintenant le résultat de M-A-M, il se réduit à l'échange de substance M-M. La marchandise a été échangée contre la marchandise, la valeur d'usage contre la valeur d'usage, et la transformation de la marchandise en argent, ou encore, la marchandise sous forme d'argent, ne sert que d'intermédiaire à cet échange de substance. L'argent apparaît ainsi comme un simple *moyen d'échange* des marchandises, mais non comme moyen d'échange en général : il apparaît comme un moyen d'échange caractérisé par le procès de circulation, c'est-à-dire comme un *moyen de circulation*².

Du fait que le procès de circulation des marchandises s'éteint dans M-M et semble par suite n'être qu'un troc effectué par l'intermédiaire de l'argent, ou que, d'une manière générale, M-A-M ne se scinde pas seulement en deux procès isolés, mais représente aussi leur unité mouvante, vouloir conclure qu'entre l'achat et la vente existe seulement l'unité et non la séparation, c'est faire un raisonnement dont la critique relève de la logique et non de l'économie politique. De même que la séparation de l'achat et de la vente dans le procès de l'échange fait tomber les antiques barrières locales de l'échange social de substance qu'entourait d'une si aimable naïveté une piété ancestrale, cette séparation est également la forme générale sous laquelle les moments d'un seul tenant du procès se disloquent et s'opposent les uns aux autres; elle constitue en un mot la possibilité générale des crises commerciales, mais seulement parce que l'opposition de la marchandise et de la monnaie est la forme abstraite et générale de toutes les oppositions qu'implique le travail bourgeois. La circulation de la monnaie peut donc avoir lieu sans crises, mais les crises ne peuvent pas avoir lieu sans circulation de la monnaie. Cela revient toutefois seulement à dire que, là où le travail fondé sur l'échange privé n'a pas encore atteint le stade de la création de la monnaie, il lui est naturellement encore moins possible de donner naissance à des phénomènes qui supposent le plein développement du procès de production bourgeoise. On peut alors apprécier la profondeur d'une critique qui prétend, par l'abolition du « privilège » des métaux précieux et par un prétendu « système monétaire rationnel »,

¹ L'extrait suivant des *Leçons sur l'industrie et la finances* (Paris, 1832) de M. Isaac PEREIRE montre combien même la forme toute superficielle de l'antagonisme, qui se manifeste dans l'achat et la vente, blesse de belles âmes. Le fait que sa qualité d'inventeur et de dictateur du *Crédit mobilier* a valu au même Isaac la triste renommée de loup de la Bourse de Paris montre également ce qu'il faut penser de la critique sentimentale de l'économie. M. Pereire, alors apôtre de Saint-Simon, dit : « C'est parce que tous les individus sont isolés, séparés les uns des autres, soit dans leurs travaux, soit pour leur consommation, qu'il y a échange entre eux des produits de leur industrie respective. De la nécessité de l'échange est dérivée la nécessité de déterminer la valeur relative des objets. Les idées de valeur et d'échange sont donc intimement liées, et toutes deux, dans leur forme actuelle, elles expriment l'individualisme et l'antagonisme... Il n'y a lieu à fixer la valeur des produits que... parce qu'il y a vente et achat; en d'autres termes, antagonisme entre les divers membres de la société Il n'y avait lieu à s'occuper de prix, de valeur, que là où Il y avait vente et achat, c'est-à-dire où chaque individu était obligé de *lutter* pour se procurer les objets nécessaires à l'entretien de son existence. » (*Ibid.*, pp. 2, 3, passim.)

² « L'argent n'est que le moyen et l'acheminement, au lieu que les denrées utiles à la vie sont la fin et le but. » (Boisguillebert : *Le Détail de la France*, 1697, dans *Économistes financiers du XVIII^e siècle*, d'Eugène Daire, vol. 1, Paris, 1843, p. 210.)

supprimer les « anomalies » de la production bourgeoise. Pour donner, d'autre part, un exemple d'apologétique en économie politique, il nous suffira de rappeler une interprétation dont l'extraordinaire perspicacité fit grand bruit. James Mill, le père de l'économiste anglais bien connu John Stuart Mill, dit :

Il ne peut jamais y avoir manque d'acheteurs pour toutes les marchandises. Quiconque met une marchandise en vente veut recevoir une marchandise en échange, et il est donc acheteur par le simple fait qu'il est vendeur. Acheteurs et vendeurs de toutes les marchandises pris ensemble doivent donc, par une nécessité métaphysique, s'équilibrer. Si donc il se trouve plus de vendeurs que d'acheteurs pour une marchandise, il faut qu'il y ait plus d'acheteurs que de vendeurs pour une autre marchandise ¹.

Mill établit l'équilibre en transformant le procès de circulation en troc direct, tandis qu'il réintroduit en contrebande dans le troc direct les figures de l'acheteur et du vendeur empruntées au procès de circulation. Pour parler le langage confus de Mill, dans les moments où toutes les marchandises sont invendables, comme par exemple à Londres et à Hambourg à certains moments de la crise commerciale de 1857-1858, il y a effectivement plus d'acheteurs que de vendeurs pour *une seule* marchandise, *l'argent*, et plus de vendeurs que d'acheteurs pour *toutes les autres formes d'argent*, les marchandises. L'équilibre métaphysique des achats et des ventes se réduit au fait que chaque achat est une vente et chaque vente un achat, ce qui n'a rien de particulièrement consolant pour les détenteurs de marchandises qui n'arrivent pas à vendre, ni par conséquent à acheter ².

La séparation de la vente et de l'achat rend possible, à côté du commerce proprement dit, un grand nombre de transactions fictives avant l'échange définitif entre les producteurs et les consommateurs de marchandises. Elle permet ainsi à une quantité de parasites de s'introduire dans le procès de production et d'exploiter cette séparation. Mais cela revient encore une fois à dire qu'avec l'argent comme forme générale du travail en régime bourgeois est donnée la possibilité du développement des contradictions contenues dans ce travail.

b) La circulation de la monnaie.

La circulation réelle se présente d'abord comme une masse d'achats et de ventes s'effectuant fortuitement et parallèlement. Dans l'achat comme dans la vente, la marchandise et l'argent s'affrontent en restant toujours dans la même relation, le vendeur du côté de la marchandise, l'acheteur du côté de l'argent. L'argent, moyen de circulation, apparaît donc toujours comme *moyen d'achat* et, de ce fait, ses caractères distinctifs dans les phases opposées de la métamorphose des marchandises ont cessé d'être reconnaissables.

L'argent passe dans la main du vendeur au cours du même acte qui fait passer la marchandise dans la main de l'acheteur. Marchandise et argent circulent donc en sens opposé et ce déplacement, qui fait passer la marchandise d'un côté et l'argent de l'autre, s'opère simultanément en une quantité indéterminée de points sur toute la surface de la société bourgeoise. Mais le premier pas que fait la marchandise pour entrer dans la circulation est en même temps son dernier pas ³. Qu'elle change de place parce que l'or est attiré par elle (M-A) ou bien qu'elle l'est elle-même par l'or (A-M), d'un seul coup, ce seul déplacement la fait tomber de la circulation dans la consommation. La circulation est un mouvement continu de marchandises, mais de marchandises toujours autres, et chaque marchandise n'effectue qu'un seul mouvement. Chaque marchandise entre dans la deuxième moitié de sa circulation non sous la forme de la même marchandise, mais sous celle d'une autre marchandise, celle de l'or. Le mouvement de la marchandise métamorphosée est donc le mouvement de l'or. La même pièce de monnaie, ou l'individu d'or identique, qui, dans l'acte M-A, a une fois changé de place avec une marchandise, apparaît inversement à son tour comme point de départ de A-M et change ainsi de place une

¹ En novembre 1807 parut, en Angleterre, un ouvrage de William SPENCE sous le titre : *Britain Independent of Commerce* [L'Angleterre indépendante du commerce], dont William COBBETT, dans son *Political Register*, a développé le principe sous la forme plus radicale *Perish Commerce* [A bas le commerce]. En réponse, James Mill publia, en 1808, sa *Defence of Commerce* [Défense du commerce], dans laquelle se trouve déjà l'argument cité d'après ses *Elements Of Political Economy*. Dans sa polémique avec Sismondi et Malthus au sujet des crises commerciales, J.-B. Say s'appropriera cette jolie trouvaille et, comme il serait impossible de dire de quelle idée nouvelle ce comique prince de la science* aurait enrichi l'économie politique - son mérite a bien plutôt consisté dans l'impartialité qu'il a mise à comprendre également de travers ses contemporains Malthus, Sismondi et Ricardo - ses admirateurs sur le continent ont célébré en lui, à son de trompe, l'homme qui avait déterré ce fameux trésor de l'équilibre métaphysique des achats et des ventes.

* En français dans le texte. (N. R.)

² Les exemples suivants permettront de voir la façon dont les économistes représentent les différentes déterminations formelles de la marchandise.

« En possession d'argent, nous n'avons à faire qu'un échange pour acquérir l'objet de notre désir, alors qu'avec d'autres produits excédentaires il nous faut en faire deux, dont le premier (pour nous procurer l'argent) est infiniment plus difficile que le second. » (G. OPDYKE : *A Treatise on Political Economy*, New-York, 1851, p. 287-288.)

« Si l'argent peut être vendu plus facilement, c'est précisément l'effet ou la conséquence naturelle de ce que les marchandises peuvent être vendues plus difficilement. » (Th. COBBETT : *An Inquiry into the Causes and Modes of the Wealth of Individuals*, etc., Londres, 1841, p. 117.) « L'argent a la propriété d'être toujours échangeable contre ce qu'il mesure. » (BOSANQUET : *Metallic, Paper and Credit Currency*, etc., Londres, 1842, p. 100.)

« L'argent peut toujours acheter d'autres marchandises, tandis que d'autres marchandises ne peuvent pas toujours acheter de l'argent ». (Th. TOOKE : *An Inquiry into the Currency Principle*, 2^e édition, Londres, 1844, p. 10.)

³ La même marchandise peut être plusieurs fois achetée et revendue. Elle ne circule pas alors comme simple marchandise, mais remplit une fonction qui n'existe pas du point de vue de la circulation ample, de la simple opposition de la marchandise et de l'argent.

seconde fois avec une autre marchandise. Comme elle était passée de la main de l'acheteur B dans la main du vendeur A, elle passe maintenant de la main de A devenu acheteur dans la main de C. Le mouvement formel d'une marchandise, sa transformation en argent et sa reconversion d'argent en marchandise, ou encore, le mouvement de métamorphose totale de la marchandise, se présente donc comme le mouvement extérieur de la même pièce de monnaie qui change deux fois de place avec deux marchandises différentes. Si morcelés et fortuits que soient les achats et les ventes parallèles dans la circulation réelle, un vendeur fait toujours face à un acheteur et l'argent qui prend la place de la marchandise vendue doit, avant d'être venu dans les mains de l'acheteur, avoir déjà changé de place une fois avec une autre marchandise. D'autre part, il repasse tôt ou tard de la main du vendeur devenu acheteur dans celle d'un nouveau vendeur et, par la fréquente répétition de ses changements de place, il exprime l'enchaînement des métamorphoses des marchandises. Les mêmes pièces de monnaie, suivant toujours une direction opposée à celle des marchandises en mouvement, passent donc, chacune avec une fréquence plus ou moins grande, d'un point de la circulation à un autre et décrivent ainsi un arc de circulation plus ou moins grand. Ces différents mouvements de la même pièce de monnaie ne peuvent se succéder que dans le temps et, inversement, la multiplicité et le morcellement des achats et des ventes apparaissent dans le changement de place unique, simultané, des marchandises et de l'argent qui s'effectue parallèlement dans l'espace.

La circulation des marchandises M-A-M sous sa forme simple s'accomplit par le passage de l'argent de la main de l'acheteur dans celle du vendeur, et de la main du vendeur devenu acheteur dans celle d'un nouveau vendeur. La métamorphose de la marchandise est par là terminée, de même que, par suite, le mouvement de l'argent pour autant qu'il en est l'expression. Mais, comme de nouvelles valeurs d'usage sont constamment produites sous forme de marchandises et qu'elles doivent donc être constamment jetées de nouveau dans la circulation, M-A-M se répète et se renouvelle sous l'impulsion des mêmes possesseurs de marchandises. L'argent, qu'ils ont déboursé comme acheteurs, revient dans leurs mains dès qu'ils apparaissent de nouveau comme vendeurs de marchandises. Le renouvellement constant de la circulation des marchandises se reflète ainsi dans le mouvement de l'argent qui, non seulement roule constamment d'une main à l'autre sur toute l'étendue de la société bourgeoise, mais décrit en même temps toute une série de petits cycles différents, partant d'une infinité de points et revenant à ces mêmes points pour recommencer le même mouvement.

Si le changement de forme des marchandises apparaît comme un simple changement de place de l'argent et si la continuité du mouvement de la circulation se manifeste dans le seul argent, la marchandise ne faisant jamais qu'un pas dans la direction opposée à celle de l'argent alors que l'argent fait toujours le second pour la marchandise et dit B là où la marchandise a dit A, le mouvement tout entier semble avoir l'argent pour point de départ, bien que ce soit la marchandise qui, dans la vente, attire l'argent hors de son gîte et qu'elle fasse donc tout aussi bien circuler l'argent que l'argent la fait circuler elle-même dans l'achat. Comme, de plus, l'argent affronte toujours la marchandise sous la même forme de moyen *d'achat*, mais qu'en cette qualité il ne met les marchandises en mouvement qu'en réalisant leur prix, le mouvement de la circulation se présente tout entier ainsi : l'argent change de place avec les marchandises en réalisant leurs prix dans des actes particuliers de la circulation s'effectuant soit simultanément et parallèlement, soit successivement, la même pièce de monnaie réalisant tour à tour différents prix de marchandises. Si, par exemple, on considère M-A-M'-A-M"-A-M"', etc., sans tenir compte des aspects qualitatifs, qui cessent d'être reconnaissables dans le procès de circulation réel, on ne distingue plus que la même opération monotone. Après avoir réalisé le prix de M, A réalise tour à tour les prix de M', M'', etc., et les marchandises M-M'-M"', etc., prennent toujours la place abandonnée par l'argent. L'argent semble donc faire circuler les marchandises en réalisant leurs prix. Dans cette fonction de réalisation des prix, il circule lui-même sans cesse, tantôt changeant seulement de place, tantôt parcourant un arc de circulation, tantôt décrivant un petit cycle où coïncident points de départ et point d'arrivée. Moyen de circulation, il possède sa propre circulation. Le mouvement formel des marchandises impliquées dans un procès apparaît donc comme un mouvement propre de l'argent qui permet l'échange des marchandises immobiles par elles-mêmes. Le mouvement du procès de circulation des marchandises se manifeste donc dans le mouvement de l'argent ¹ en tant que moyen de circulation - dans la *circulation de la monnaie*.

Si les possesseurs de marchandises ont présenté les produits de leurs travaux privés comme des produits du travail social en transformant une chose, l'or, en mode d'existence immédiat du temps de travail général et, partant, en monnaie, leur propre mouvement universel, par lequel ils rendent possible l'échange matériel de leurs travaux, se présente maintenant à eux comme le mouvement propre d'une chose, comme la circulation de l'or. Pour les possesseurs de marchandises, le mouvement social lui-même est, d'un côté, une nécessité extérieure et, d'un autre côté, un procès médiateur purement formel, qui permet à chaque individu de retirer de la circulation, en échange de la valeur d'usage qu'il y jette, d'autres valeurs d'usage de même volume de valeur. La valeur d'usage de la marchandise commence avec sa sortie de la circulation, tandis que la valeur d'usage de l'argent ² en tant que moyen de circulation est sa circulation même. Le mouvement de la marchandise dans la circulation n'est qu'un aspect fugitif, tandis que les déplacements incessants y deviennent la fonction de l'argent ³. Cette fonction propre de l'argent à l'intérieur du procès de circulation lui donne en tant que moyen de circulation une nouvelle détermination formelle, qu'il nous faut maintenant développer plus en détail.

D'abord, il saute aux yeux que la circulation monétaire est un mouvement infiniment morcelé, puisqu'en lui se reflètent le morcellement infini en achats et ventes du procès de circulation et l'indifférente disjonction des phases complémentaires

¹ 1^o édition « de l'or ». (N. R.)

² 1^o édition « de l'or ». (N. R.)

³ 1^o édition « de l'or ». (N. R.)

de la métamorphose des marchandises. Dans les petits circuits de la monnaie où coïncident point de départ et point d'arrivée, apparaît sans doute un mouvement en retour, un véritable mouvement circulatoire, mais, d'abord, il y a là autant de points de départ que de marchandises et, par leur multiplicité indéterminée déjà, ces circuits échappent à tout contrôle, à toute mesure, à tout calcul. Le temps qui sépare le départ du retour au point de départ est tout aussi peu déterminé. Aussi bien est-il indifférent de savoir si, dans un cas donné, un tel circuit est décrit ou non. Que l'on puisse déboursier de l'argent d'une main sans le récupérer de l'autre, il n'est pas de phénomène économique plus connu. L'argent part de points infiniment divers et revient en des points infiniment divers, mais la coïncidence du point de départ et du point d'arrivée est fortuite, parce que le mouvement M-A-M n'implique pas nécessairement que l'acheteur redevient vendeur. Mais la circulation monétaire représente encore moins un mouvement rayonnant d'un centre vers tous les points de la périphérie et refluant de tous les points de la périphérie vers le même centre. Ce qu'on appelle circuit monétaire, tel qu'on se l'imagine vaguement, se réduit au fait que sur tous les points on observe l'apparition et la disparition, le déplacement incessant de la monnaie. Dans une forme médiatrice supérieure de la circulation monétaire, par exemple, la circulation des billets de banque, nous verrons que les conditions de l'émission de la monnaie impliquent les conditions de son reflux. Au contraire, dans la circulation simple de la monnaie, c'est accidentellement que le même acheteur redevient vendeur. Quand de véritables circuits s'y manifestent d'une façon constante, ils ne sont que le reflet de procès de production plus profonds. Par exemple, le fabricant prend de l'argent le vendredi chez son banquier, il le verse le samedi à ses ouvriers, ceux-ci en dépensent tout de suite la plus grande partie chez les épiciers, etc., et ces derniers le rapportent le lundi au banquier.

Nous avons vu que dans les achats et les ventes s'effectuant dans l'espace pêle-mêle et parallèlement, l'argent réalise simultanément une quantité donnée de prix et ne permute qu'une fois avec la marchandise. Mais, d'autre part, pour autant qu'apparaissent dans son mouvement le mouvement des métamorphoses totales des marchandises et l'enchaînement de ces métamorphoses, la même pièce de monnaie réalise les prix de marchandises différentes et accomplit ainsi un nombre plus ou moins grand de tours. Si donc nous prenons le procès de circulation d'un pays dans un laps de temps déterminé, un jour par exemple, la masse d'or requise pour la réalisation des prix, et par conséquent pour la circulation des marchandises, sera déterminée par un double facteur : d'une part, la somme totale de ces prix, d'autre part, le nombre moyen des tours effectués par les mêmes pièces d'or. Le nombre de ces tours - ou la vitesse de rotation de la monnaie - est lui aussi déterminé, ou encore il ne fait qu'exprimer la vitesse moyenne à laquelle les marchandises parcourent les différentes phases de leur métamorphose, à laquelle ces phases s'enchaînent et à laquelle les marchandises ayant parcouru leurs métamorphoses sont remplacées dans le procès de circulation par des marchandises nouvelles. Donc, tandis que, dans la fixation des prix, la valeur d'échange de toutes les marchandises était transformée idéalement en une quantité d'or de même grandeur de valeur et que, dans les deux actes isolés de la circulation A-M et M-A, la même somme de valeur existait sous le double aspect de la marchandise d'une part et de l'or d'autre part, le mode d'existence de l'or comme moyen de circulation se trouve déterminé non par son rapport isolé avec les marchandises particulières au repos, mais par son mode d'existence mouvant dans le monde des marchandises en mouvement; il est déterminé par la fonction qu'il exerce en représentant par son changement de place le changement de forme des marchandises, en représentant donc par la rapidité de son changement de place la rapidité de leur changement de forme. Sa présence réelle dans le procès de la circulation, c'est-à-dire la masse d'or réelle qui circule, est donc alors déterminée par son mode d'existence fonctionnel dans le procès total lui-même.

La circulation de la monnaie suppose la circulation des marchandises : la monnaie fait circuler des marchandises qui ont des prix, c'est-à-dire qui sont déjà idéalement mises en équation avec des quantités d'or déterminées. Dans la détermination même du prix des marchandises, la grandeur de valeur de la quantité d'or servant d'unité de mesure, ou la valeur de l'or, est supposée donnée. Ceci posé, la quantité d'or requise pour la circulation est d'abord déterminée par la somme totale des prix des marchandises à réaliser. Mais cette somme totale est elle-même déterminée 1° par le niveau des prix, le niveau relativement élevé ou bas des valeurs d'échange des marchandises estimées en or et 2° par la masse des marchandises circulant à des prix déterminés, donc par la somme des achats et des ventes à des prix donnés¹. Si un *quarter* de froment coûte 60 shillings, il faut deux fois plus d'or pour le faire circuler, ou pour réaliser son prix, que s'il ne coûte que 30 shillings. Pour la circulation de 500 *quarters* à 60 shillings, il faut deux fois plus d'or que pour la circulation de 250 *quarters* au même prix. Enfin, pour la circulation de 10 *quarters* à 100 shillings, il suffit de deux fois moins d'or que pour la circulation de 40 *quarters* à 50 shillings. Il s'ensuit que la quantité d'or requise pour la circulation des marchandises peut diminuer malgré la hausse des prix, si la masse des marchandises mises en circulation diminue dans une proportion plus grande que ne croît la somme totale des prix, et qu'inversement la masse des moyens de circulation peut augmenter si la masse des marchandises mises en circulation diminue, mais que la somme de leurs prix monte dans une plus grande proportion. Ainsi, par exemple, de belles monographies anglaises ont montré qu'en Angleterre, dans les premiers stades d'un renchérissement des céréales, la masse de monnaie en circulation augmente, parce que la somme des prix de la masse moindre des céréales est plus grande que ne l'était la somme des prix de leur masse supérieure, mais qu'en même temps la circulation de la masse des autres marchandises continue sans perturbation pendant un certain temps aux anciens prix. Par contre, à un stade ultérieur du renchérissement des céréales, la masse de la monnaie en circulation

¹ La masse de la monnaie est indifférente « pourvu qu'il y en ait assez pour maintenir les prix contractés par les denrées ». (BOISGUILLEBERT : *Le Détail de la France*, p. 200.) « Si la circulation de marchandises de 400 millions de livres sterling exige une masse d'or de 40 millions et que cette proportion de 1/10 est le niveau adéquat, alors, si la valeur des marchandises en circulation, pour des causes naturelles, montait à 450 millions, la masse d'or devrait, pour rester à son niveau, monter à 45 millions. » (W. BLAKE : *observations of the Effects produced by the Expenditure of Government*, etc., Londres, 1823, pp. 80, 81.)

diminue, soit parce qu'à côté des céréales on vend moins d'autres marchandises aux anciens prix, soit qu'on vend autant de marchandises mais à des prix inférieurs.

Mais la quantité de monnaie circulante, comme nous l'avons vu, n'est pas déterminée seulement par la somme totale des prix des marchandises à réaliser; elle l'est en même temps par la vitesse à laquelle circule l'argent ou à laquelle, dans un laps de temps donné, il s'acquitte de cette réalisation. Si le même souverain fait le même jour 10 achats, chaque marchandise étant achetée au prix de 1 souverain, et change donc 10 fois de mains, il accomplit exactement la même besogne que 10 souverains dont chacun ne circule qu'une fois en un jour¹. La vitesse de rotation de l'or peut donc suppléer à sa quantité, ou encore le mode d'existence de l'or dans le procès de circulation n'est pas déterminé seulement par son mode d'existence comme équivalent à côté de la marchandise, mais aussi par son mode d'existence à l'intérieur du mouvement de métamorphose des marchandises. Toutefois la vitesse de rotation de la monnaie ne supplée à sa quantité que jusqu'à un certain degré, puisque à chaque moment donné des achats et des ventes morcelés à l'infini s'effectuent parallèlement dans l'espace.

Si la somme totale des prix des marchandises en circulation augmente, mais dans une proportion moindre que ne croît la vitesse de rotation de la monnaie, la masse des moyens de circulation diminuera. Si, inversement, la vitesse de rotation diminue dans une proportion plus grande que ne baisse la somme totale des prix de la masse des marchandises en circulation, la masse des moyens de circulation augmentera. Croissement des moyens de circulation accompagnant une baisse générale des prix, diminution des moyens de circulation allant de pair avec une montée générale des prix, c'est là l'un des phénomènes les mieux établis dans l'histoire des prix des marchandises. Mais les causes qui provoquent une élévation du niveau des prix et simultanément une accélération dans de plus grandes proportions encore de la vitesse de rotation de la monnaie, ainsi que le mouvement inverse, ne rentrent pas dans l'étude de la circulation simple. A titre d'exemple, on peut signaler qu'en particulier, dans les périodes où prédomine le crédit, la vitesse de rotation de la monnaie croît plus vite que les prix des marchandises, alors qu'un amoindrissement du crédit entraîne une diminution des prix des marchandises plus lente que celle de la vitesse de la circulation. Le caractère superficiel et formel de la circulation simple de l'argent apparaît précisément dans le fait que tous les facteurs qui déterminent le nombre des moyens de circulation : masse des marchandises en circulation, prix, montée ou baisse de ceux-ci, nombre d'achats et de ventes simultanés, vitesse de rotation de la monnaie dépendent du procès de métamorphose du monde des marchandises; celui-ci dépend à son tour du caractère d'ensemble du mode de production, du chiffre de la population, du rapport entre la ville et la campagne, du développement des moyens de transport, du degré de la division du travail, du crédit, etc., bref de circonstances qui toutes sont *en dehors* de la circulation simple de l'argent et ne font que se refléter en elle.

La vitesse de la circulation étant donnée, la masse des moyens de circulation est donc simplement déterminée par les prix des marchandises. Les prix ne sont donc pas élevés ou bas parce qu'il circule plus ou moins d'argent, mais il circule plus ou moins d'argent parce que les prix sont élevés ou bas. C'est là l'une des lois économiques les plus importantes et c'est peut-être l'unique mérite de l'économie politique anglaise post-ricardienne de l'avoir démontré jusque dans le détail par l'histoire des prix des marchandises. Si, donc, l'expérience montre que, dans un pays déterminé, le niveau de la circulation métallique, ou la masse de l'or ou de l'argent en circulation, est certes exposé à des fluctuations temporaires et parfois à des flux et reflux très violents², mais qu'il reste le même en somme pour d'assez longues périodes, et que les écarts du niveau moyen ne conduisent qu'à de faibles oscillations, ce phénomène s'explique simplement par la nature contradictoire des circonstances qui déterminent la masse de la monnaie en circulation. Leur modification simultanée annule leur effet et laisse les choses en l'état.

La loi suivant laquelle, la vitesse de rotation de la monnaie et la somme des prix des marchandises une fois données, la quantité des moyens de circulation se trouve déterminée peut encore s'exprimer ainsi : quand les valeurs d'échange des marchandises et la vitesse moyenne de leurs métamorphoses sont données, la quantité d'or en circulation dépend de sa propre valeur. Si donc la valeur de l'or, c'est-à-dire le temps de travail requis pour sa production, augmentait ou diminuait, les prix des marchandises monteraient ou baisseraient en raison inverse et, à cette montée ou à cette baisse générale des prix, la vitesse de la circulation restant la même, correspondrait une augmentation ou une diminution de la masse de l'or requis pour la circulation de la même masse de marchandises. Le même changement aurait lieu si l'ancienne mesure de valeur était supplantée par un métal de plus grande ou de moindre valeur. Ainsi, lorsque, par une délicate attention pour les créanciers de l'État et par crainte des conséquences des découvertes de Californie et d'Australie, la Hollande remplaça la

¹ « C'est la vitesse de rotation de l'argent, et non la quantité du métal, qui fait qu'il semble y avoir beaucoup ou peu d'agent. » (GALIANI : *Della Moneta*, p. 99.)

² Un exemple de baisse extraordinaire de la circulation métallique au-dessous de son niveau moyen a été offert par l'Angleterre, en 1858, comme on le verra par l'extrait suivant du *London Economist* : « En raison de la nature même du phénomène (le caractère fragmentaire de la circulation simple), on ne peut pas se procurer de données tout à fait précises sur la quantité de numéraire en fluctuation sur le marché et entre les mains des classes qui n'ont pas affaire aux banques. Mais peut-être l'activité ou la non-activité des Monnaies des grandes nations commerçantes est-elle un des indices les plus sûrs des variations de cette quantité de numéraire. On fabriqua beaucoup de monnaie quand on en utilise beaucoup, et peu quand on en utilise peu. A la Monnaie d'Angleterre, la frappe s'est élevée, en 1855, à 9 245 000 livres sterling; en 1856, à 6 476 000 livres sterling; en 1857, à 5 293 858 livres sterling. En 1858, la Monnaie n'a presque rien eu à faire. » (*Economist*, 10 juillet 1858, [p. 754 et suiv.]) Mais, à la même époque, il y avait dans les caves de la Banque environ 18 millions de livres sterling d'or.

monnaie d'or par la monnaie d'argent, elle eut besoin de 14 à 15 fois plus d'argent qu'elle n'avait besoin d'or auparavant pour faire circuler la même masse de marchandises.

Du fait que la quantité d'or en circulation dépend des variations de la somme des prix des marchandises et des variations de la vitesse de la circulation, il résulte que la masse des moyens de circulation métalliques doit être susceptible de contraction ou d'expansion, bref que, suivant les besoins du procès de circulation, l'or doit, en tant que moyen de circulation, tantôt entrer dans le procès et tantôt en sortir. Comment le procès de circulation lui-même réalise ces conditions, c'est ce que nous verrons plus tard.

c) Le numéraire. Le signe de valeur.

Dans sa fonction de moyen de circulation, l'or subit une façon qui lui est propre, il devient *numéraire*. Pour que son cours ne soit pas arrêté par des difficultés techniques, il est monnayé selon l'étalon de la monnaie de compte. Des pièces d'or dont l'empreinte et la figure indiquent qu'elles contiennent les fractions de poids d'or représentées par les noms de compte de la monnaie, livre sterling, shilling, etc., sont du numéraire. De même que la fixation du prix du numéraire, le travail technique du monnayage incombe à l'État. De même que comme monnaie de compte, l'argent acquiert comme numéraire *un caractère local et politique*, il parle des langues différentes et porte des uniformes nationaux différents. La sphère, dans laquelle l'argent circule comme numéraire, étant une sphère de circulation *intérieure* des marchandises circonscrite par les frontières d'une communauté, se distingue donc de la circulation *générale* du monde des marchandises.

Cependant, il n'y a pas plus de différence entre l'or en barre et l'or sous forme de numéraire qu'entre son nom de numéraire et son nom de poids. Ce qui était dans ce dernier ¹ cas différence de nom apparaît maintenant comme simple différence de figure. Le numéraire d'or peut être jeté dans le creuset et être ainsi reconverti en or *sans phrase* ², de même qu'inversement il n'y a qu'à envoyer la barre d'or à la Monnaie pour lui donner la forme de numéraire. La conversion et la reconversion de l'une des figures dans l'autre apparaissent comme des opérations purement techniques.

Pour 100 livres ou 1 200 onces troy d'or à 22 carats, la Monnaie anglaise vous donne 4.672 ½ livres sterling ou souverains d'or et, si l'on met ces souverains sur l'un des plateaux de la balance et 100 livres d'or en barre sur l'autre, le poids est le même : la preuve est ainsi faite que le souverain n'est autre chose que la fraction de poids d'or désignée par ce nom dans le prix monétaire anglais, avec sa figure et son empreinte propres. Les 4 672 ½ souverains d'or sont jetés de points différents dans la circulation et, entraînés dans son tourbillon, ils accomplissent en un jour un certain nombre de rotations, chacun en effectuant plus ou moins. Si le nombre moyen des tours quotidiens de chaque once était de 10, les 1 200 onces d'or réaliseraient une somme totale de prix de marchandises s'élevant à 12 000 onces ou 46 725 souverains. Qu'on tourne et retourne une once d'or comme on voudra, elle ne pèsera jamais 10 onces d'or. Mais ici, dans le procès de circulation, 1 once pèse effectivement 10 onces. Dans le cadre du procès de circulation, le numéraire est égal à la quantité d'or qu'il contient multiplié par le nombre de tours qu'il accomplit. En dehors de son existence réelle sous la forme d'une pièce d'or de poids déterminé, le numéraire acquiert donc une existence idéale née de sa fonction. Toutefois, que le souverain fasse un ou dix tours, il n'agit dans chaque achat ou vente particulière que comme un seul souverain. Il en est de lui comme d'un général qui, apparaissant le jour de la bataille à dix endroits différents au moment opportun, tient lieu de dix généraux, mais n'en reste pas moins à chaque endroit le même et unique général. L'idéalisation des moyens de circulation, qui provient dans la circulation de l'argent de ce que la vitesse supplée à la quantité, n'intéresse que l'existence fonctionnelle du numéraire à l'intérieur du procès de circulation et n'affecte pas l'existence de la pièce de monnaie prise individuellement.

Cependant, la circulation de l'argent est un mouvement externe et le souverain, bien qu'il n'ait pas d'odeur lui-même, fréquente une société fort mêlée. En se frottant à toutes sortes de mains, de sacs, de poches, de bourses, d'escarcelles, de coffres, de caisses et caissettes, le numéraire s'use; il laisse un atome d'or par-ci, un autre par-là et, s'usant dans sa course à travers le monde, il perd de plus en plus de sa teneur intrinsèque. En en usant, on l'use. Arrêtons le souverain à un moment où la pureté naturelle de son caractère ne semble encore que faiblement atteinte.

Un boulanger qui reçoit aujourd'hui de la banque un souverain tout battant neuf et le débourse demain chez le meunier ne paie pas avec le même véritable souverain; son souverain est plus léger qu'au moment où il l'a reçu ³.

Il est clair que le numéraire, de par la nature même des choses, doit continuellement se déprécier pièce par pièce sous la seule action de cette habituelle et inévitable usure. Il est matériellement impossible d'exclure complètement de la circulation à un moment quelconque, ne fût-ce que pour un seul jour, les pièces de monnaie légères ⁴.

¹ 1^o édition : « premier », corrigé dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

² En français dans le texte. (N. R.)

³ DODD : *Curiosities of Industry*, etc., Londres, 1854 [Gold : in gis mine, the mint and the workshop, p. 16].

⁴ *The Currency Question reviewed* etc. by a Banker etc., Édinburgh, 1845, p. 69, etc. « Si un écu un peu usé était réputé valoir quelque chose de moins qu'un écu tout neuf, la circulation se trouverait continuellement arrêtée, et il n'y aurait pas un seul paiement qui ne fût matière à contestation. » (G. GARNIER : *Histoire de la monnaie*, etc., vol. I, p. 24.)

Jacob estime que, par suite du frai, sur 380 millions de livres sterling existant en Europe en 1809, en 1829, soit en vingt ans, 19 millions de livres sterling avaient complètement disparu ¹. Si donc la marchandise sort de la circulation dès le premier pas qu'elle fait pour y entrer, le numéraire, lui, après avoir fait quelques pas dans la circulation, représente plus de teneur métallique qu'il n'en contient. Plus le numéraire circule longtemps, la vitesse de circulation restant constante, ou encore, plus sa circulation devient active dans le même laps de temps, plus son existence fonctionnelle de numéraire se détache de son existence métallique d'or ou d'argent. Ce qu'il en reste est *magni nominis timbra* [l'ombre d'un grand nom]. Le corps de la monnaie n'est plus qu'une ombre. Alors que le procès la rend plus lourde à l'origine, il la rend maintenant plus légère, mais elle continue de valoir dans chaque achat ou vente isolés la quantité d'or primitive. Devenu un souverain *fantôme*, un or *fantôme*, le souverain continue à remplir la fonction de la pièce d'or légitime. Alors que les frictions avec le monde extérieur font perdre à d'autres leur idéalisme, la monnaie s'idéalise par la pratique, son corps d'or ou d'argent devient pure apparence. Cette deuxième idéalisation de la monnaie métallique, opérée par le procès de circulation lui-même, ou, encore, cette scission entre son contenu nominal et son contenu réel, est exploitée en partie par les gouvernements, en partie par les aventuriers privés, qui se livrent aux falsifications les plus variées de la monnaie. Toute l'histoire de la monnaie, du commencement du moyen âge jusque bien avant dans le XVIII^e siècle, se ramène à l'histoire de ces falsifications d'un caractère double et antagonique et c'est autour de cette question que tournent en grande partie les nombreux volumes de la collection des économistes italiens de Custodi.

Cependant l'existence fictive de l'or dans le cadre de sa fonction entre en conflit avec son existence réelle. En circulant, chaque monnaie d'or a perdu plus ou moins de sa substance métallique et un souverain vaut donc maintenant effectivement plus que l'autre. Mais comme, dans leur existence fonctionnelle, ils ont la même valeur comme monnaie, le souverain qui est $\frac{1}{4}$ d'once, ne valant pas plus que le souverain qui n'a que l'apparence du $\frac{1}{4}$ d'once, entre les mains de possesseurs sans scrupules les souverains pesant le poids sont partiellement soumis à des opérations chirurgicales et on leur fait subir artificiellement le sort que l'action naturelle de la circulation elle-même a fait subir à leurs frères de moindre poids. On les rogne et leur excédent de graisse d'or passe au creuset. Si 4 672 $\frac{1}{2}$ souverains d'or, placés sur le plateau d'une balance, ne pèsent plus en moyenne que 800 ² onces au lieu de 1 200, apportés sur le marché, ils n'achèteront plus que 800 ³ onces d'or, ou alors le prix marchand de l'or s'élèverait au-dessus de son prix monétaire. Toute pièce de monnaie, même si elle avait tout son poids, vaudrait moins sous sa forme de monnaie que sous sa forme de barre. Aux souverains ayant tout leur poids, on redonnerait leur forme de barre, sous laquelle plus d'or a plus de valeur que moins d'or. Dès que la diminution de la teneur métallique dont il est question aurait touché un nombre suffisant de souverains pour provoquer une hausse persistante du prix marchand de l'or au-dessus de son prix monétaire, les noms de compte de la monnaie resteraient les mêmes, mais désigneraient désormais une quantité d'or moindre. En d'autres termes, l'étalon monétaire changerait et l'or serait désormais monnayé sur la base de ce nouvel étalon. Par son idéalisation comme moyen de circulation, l'or aurait par contre-coup modifié les rapports légalement établis selon lesquels il était étalon des prix. La même révolution se répéterait au bout d'un certain temps et l'or se trouverait ainsi, aussi bien dans sa fonction d'étalon des prix que comme moyen de circulation, soumis à une variation continue, de telle sorte que le changement sous l'une des formes provoquerait le changement sous l'autre forme et inversement. Ceci explique le phénomène que nous avons précédemment mentionné, à savoir que dans l'histoire de tous les peuples modernes on conservait le même nom monétaire à un contenu métallique allant toujours en s'amenuisant. La contradiction entre l'or numéraire et l'or étalon des prix entraîne également la contradiction entre l'or numéraire et l'or équivalent général, forme sous laquelle il circule non seulement à l'intérieur des frontières nationales, mais aussi sur le marché mondial. Comme mesure des valeurs, l'or avait toujours tout son poids parce qu'il ne servait que d'or idéal. Comme équivalent, dans l'acte isolé M-A, il sort immédiatement de son existence mouvementée pour retomber dans son existence sédentaire, mais, comme numéraire, sa substance naturelle entre en conflit perpétuel avec sa fonction. On ne saurait éviter complètement la transformation du souverain d'or en or *fantôme*, mais la législation cherche à empêcher qu'il se maintienne comme numéraire, en le démonétisant quand l'insuffisance de substance a atteint un certain degré. D'après la loi anglaise, par exemple, un souverain qui a perdu en poids plus de 0,747 grain n'est plus un souverain légal. La Banque d'Angleterre, qui, dans la seule période de 1844 à 1848, a pesé 48 millions de souverains d'or, possède dans la balance pour or de M. Cotton une machine qui non seulement décèle une différence de $\frac{1}{100}$ ^e de grain entre deux souverains, mais encore, tout comme un être doué de raison, projette le souverain de poids insuffisant sur une planche où il parvient à une autre machine qui le découpe avec une cruauté tout orientale.

Dans ces conditions, la monnaie d'or ne pourrait pas du tout circuler, si son cours n'était limité à des circuits déterminés de la circulation à l'intérieur desquels elle s'use moins rapidement. Dans la mesure où une monnaie d'or est réputée valoir un quart d'once dans la circulation, alors qu'elle ne pèse plus que $\frac{1}{5}$ ^e d'once, elle est de fait devenue le simple signe, ou le simple symbole de $\frac{1}{20}$ ^e d'once d'or, et tout le numéraire d'or est ainsi plus ou moins transformé par le procès de la circulation lui-même en un simple signe ou symbole de sa substance. Mais nulle chose ne peut être son propre symbole. Du raisin peint n'est pas le symbole de vrai raisin, mais un simulacre de raisin. Or un souverain léger peut encore moins être le symbole d'un souverain de poids normal, pas plus qu'un cheval maigre ne peut être le symbole d'un

¹ W. JACOB : *An Historical Inquiry into the Production and Consumption of the Precious Metals*, Londres, 1831, vol. II chap. XXVI, [p. 322].

² 1^o édition : « 80 ». (N. R.)

³ 1^o édition : « 80 ». (N. R.)

cheval gras. Comme, donc, l'or devient le symbole de lui-même, mais qu'il ne peut pas servir comme symbole de lui-même, dans les cercles de la circulation où il s'use le plus rapidement, c'est-à-dire dans les cercles où les achats et les ventes se renouvellent constamment dans les plus faibles proportions, il prend un mode d'existence symbolique, argent ou cuivre, distinct de son mode d'existence d'or. Même si ce n'étaient pas les mêmes pièces d'or, une proportion déterminée de la totalité de la monnaie d'or circulerait constamment comme numéraire dans ces cercles. Dans cette proportion, l'or est remplacé par des jetons d'argent ou de cuivre. Alors donc qu'une seule marchandise spécifique peut fonctionner à l'intérieur d'un pays comme mesure des valeurs et partant comme monnaie, des marchandises différentes peuvent servir de numéraire à côté de la monnaie. Ces moyens de circulation subsidiaires, jetons d'argent ou de cuivre par exemple, représentent à l'intérieur de la circulation des fractions déterminées du numéraire d'or. Leur propre teneur en argent ou en cuivre n'est par conséquent pas déterminée par le rapport de valeur de l'argent et du cuivre à l'or, mais arbitrairement fixé par la loi. Ils ne peuvent être émis que dans les quantités où les fractions diminutives de la monnaie d'or, qu'ils représentent, circuleraient de façon continue, soit pour le change de pièces d'or de valeur supérieure, soit pour la réalisation du prix de marchandises d'une modicité correspondant à leur propre valeur. A l'intérieur de la circulation des marchandises vendues au détail, les jetons d'argent et de cuivre appartiendront à leur tour à des cercles particuliers. Par la nature même des choses, leur vitesse de rotation est en raison inverse du prix qu'ils réalisent dans chacun des achats et chacune des ventes prises isolément, ou encore de la grandeur de la fraction du numéraire d'or qu'ils représentent. Si l'on considère l'immense volume du petit commerce quotidien dans un pays comme l'Angleterre, le peu d'importance relative de la fraction de la quantité totale des monnaies subsidiaires en circulation montre combien leur cours est rapide et continu. Dans un rapport parlementaire récemment publié on voit, par exemple, qu'en 1857 la Monnaie anglaise a frappé de l'or pour un montant de 4 859 000 livres sterling, de l'argent pour une valeur nominale de 733 000 livres sterling et une valeur métallique de 363 000 livres sterling. Le montant total de l'or frappé dans les dix années qui se sont terminées le 31 décembre 1857 était de 55 239 000 livres sterling et celui de l'argent de 2 434 000 livres sterling seulement. La monnaie de cuivre n'atteignait en 1857 qu'une valeur nominale de 6 720 livres sterling, pour une valeur de cuivre de 3 492 livres sterling, dont 3 136 livres sterling en pence, 2 464 en demi-pence et 1 120 en farthings. La valeur totale de la monnaie de cuivre frappée dans les dix dernières années était de 141 477 livres sterling en valeur nominale pour une valeur métallique de 73 503 livres sterling. Si on empêche la monnaie d'or de se maintenir dans sa fonction de monnaie en déterminant légalement la perte de métal qui la démonétise, par contre, on empêche les jetons d'argent et de cuivre de passer de leurs sphères de circulation dans la sphère de circulation de la monnaie d'or et de s'y fixer comme monnaie, en déterminant le niveau maximum du prix qu'ils réalisent légalement. Ainsi, en Angleterre, par exemple, on n'est tenu d'accepter le cuivre en paiement que pour un montant de 6 pence et l'argent pour un montant de 40 shillings. Si les jetons d'argent et de cuivre étaient émis en quantités supérieures à celles qu'exigent les besoins de leurs sphères de circulation, les prix des marchandises ne monteraient pas pour autant, mais ces jetons s'accumuleraient chez les détaillants, qui seraient finalement obligés de les vendre comme métal. C'est ainsi qu'en 1798 des monnaies de cuivre anglaises, sinisées par des particuliers pour un montant de 20 350 livres sterling, c'étaient accumulées chez les boutiquiers, qui cherchèrent en vain à les remettre en circulation et durent finalement les jeter comme marchandise sur le marché du cuivre ¹.

Les jetons d'argent et de cuivre, qui représentent la monnaie d'or dans des sphères déterminées de la circulation intérieure, possèdent une teneur en argent et en cuivre fixée par la loi, mais, une fois entraînés dans la circulation, ils s'usent comme la monnaie d'or et, en raison de la rapidité et de la continuité de leur cours, ils s'idéalisent plus vite encore, jusqu'à n'être plus que des ombres. Si on fixait alors de nouveau à la perte de métal une limite au delà de laquelle les jetons d'argent et de cuivre perdraient leur caractère de monnaie, ils devraient, à l'intérieur de cercles déterminés de leur propre sphère de circulation, être remplacés eux-mêmes à leur tour par une autre monnaie symbolique, fer ou plomb par exemple, et cette représentation de monnaie symbolique par une autre monnaie symbolique donnerait lieu à un procès sans fin. C'est pourquoi, dans tous les pays de circulation développée, la nécessité de la circulation monétaire elle-même oblige à rendre le caractère de numéraire des jetons d'argent et de cuivre indépendant de l'importance de leur perte de métal. Il apparaît ainsi, ce qui était dans la nature même des choses, qu'ils sont des symboles de la monnaie d'or non pas parce qu'on a fabriqué ces symboles avec de l'argent ou du cuivre, non pas parce qu'ils ont une valeur, mais dans la mesure même où ils n'en ont pas.

Des choses relativement sans valeur, comme le *papier*, peuvent donc remplir la fonction de symboles de la monnaie d'or. Si la monnaie subsidiaire consiste en jetons de métal, d'argent, de cuivre, etc., cela provient en grande partie de ce que, dans la plupart des pays, les métaux de moindre valeur circulaient comme monnaie ², l'argent par exemple en Angleterre, le cuivre dans la République de l'ancienne Rome, en Suède, en Écosse, etc., avant que le procès de circulation les dégradât pour en faire de la monnaie divisionnaire et les eût remplacés par un métal plus précieux. Il est d'ailleurs dans la nature même des choses que le symbole monétaire, directement issu de la circulation métallique, soit d'abord, lui aussi, un métal. De même que la portion de l'or, qui devrait constamment circuler comme monnaie divisionnaire, est remplacée par des jetons métalliques, la portion de l'or, qui est constamment absorbée comme numéraire par la sphère de la circulation intérieure et doit donc circuler continuellement, peut être remplacée par des jetons sans valeur. Le niveau au-dessous duquel ne tombe jamais la masse de monnaie en circulation est donné de façon empirique dans chaque pays. La

¹ David BUCHANAN : *Observations on the Subjects treated of in Doctor Smith's Inquiry on the Wealth of Nations*, etc., Édinburgh, 1814, p. 8.

² 1^o édition : « et ». Corrigé dans les exemplaires I et II, annotés à la main. (N. R.)

différence entre le contenu nominal et la teneur en métal de la monnaie métallique, insignifiante à l'origine, peut donc s'accroître jusqu'à une scission absolue. Le nom monétaire de l'argent se détache de sa substance pour subsister en dehors d'elle sur des billets de papier sans valeur. De même que la valeur d'échange des marchandises, par leur procès d'échange, se cristallise en monnaie d'or, la monnaie d'or est sublimée dans sa circulation jusqu'à devenir son propre symbole, d'abord sous forme de numéraire d'or dégradé par l'usure, puis sous forme de monnaies métalliques subsidiaires et finalement sous forme de jetons sans valeur, de papier, de simple *signe de valeur*.

Mais la monnaie d'or n'a donné naissance à ses représentants métalliques d'abord, puis de papier, que parce qu'elle a continué à fonctionner comme monnaie malgré sa perte de métal. Elle ne circulait pas parce qu'elle s'usait, mais elle s'usait jusqu'à devenir pur symbole parce qu'elle continuait à circuler. Ce n'est qu'autant que la monnaie d'or elle-même devient à l'intérieur du procès simple signe de sa propre valeur que de simples signes de valeur peuvent la remplacer.

Dans la mesure où le mouvement M-A-M constitue l'unité en marche des deux moments M-A et A-M qui se convertissent directement l'un en l'autre, ou encore, pour autant que la marchandise parcourt le procès de sa métamorphose totale, elle développe sa valeur d'échange dans le prix et l'argent pour supprimer aussitôt cette forme, pour redevenir marchandise ou plutôt valeur d'usage. La marchandise ne pousse donc les choses que jusqu'à *l'apparente autonomie* de sa valeur d'échange. Nous avons vu d'autre part que l'or, pour autant qu'il ne fonctionne que comme numéraire, ou encore, qu'il se trouve constamment en circulation, ne représente en fait que l'enchaînement des métamorphoses des marchandises et la *forme monétaire purement fugitive des marchandises*, qu'il ne réalise le prix d'une marchandise que pour réaliser celui d'une autre, mais qu'il n'apparaît nulle part comme la forme au repos de la valeur d'échange ou comme étant lui-même une marchandise au repos. Dans ce procès, la valeur d'échange des marchandises que représente l'or dans son cours ne revêt d'autre réalité que celle de l'étincelle électrique. Bien qu'étant de l'or réel, il ne fonctionne que comme simulacre d'or, et on peut donc lui substituer dans cette fonction des signes qui le remplacent lui-même.

Le signe de valeur, mettons le papier, qui fonctionne comme monnaie est signe de la quantité d'or exprimée dans son nom monétaire, donc *signe d'or*. Pas plus qu'une quantité d'or en soi, le signe qui se substitue à elle n'exprime un rapport de valeur. C'est pour autant qu'une quantité déterminée d'or possède en tant que temps de travail matérialisé une grandeur de valeur déterminée, que le signe d'or représente de la valeur. Mais la grandeur de valeur qu'il représente dépend dans tous les cas de la valeur de la quantité d'or qu'il représente. Vis-à-vis des marchandises, le signe de valeur représente la *réalité de leur prix*, il n'est *signum pretii* [signe de prix] et signe de leur valeur que parce que leur valeur est exprimée dans leur prix. Dans le procès M-A-M, pour autant qu'il ne se présente que comme unité en voie de constitution ou conversion directe des deux métamorphoses l'une en l'autre - et c'est ainsi qu'il se présente dans la sphère de la circulation où fonctionne le signe de valeur, - la valeur d'échange des marchandises n'acquiert dans le prix qu'une existence idéale, et dans l'argent qu'une existence figurée, symbolique. La valeur d'échange se manifeste donc *seulement* comme valeur imaginée ou concrètement figurée, mais ne possède pas de *réalité*, si ce n'est dans les marchandises elles-mêmes pour autant qu'une quantité déterminée de temps de travail est matérialisée en elles. Il *semble* donc que le signe de valeur représente *immédiatement* la valeur des marchandises en se manifestant non comme signe d'or, mais comme signe de la valeur d'échange, qui est simplement exprimée dans le prix et n'existe que dans la seule marchandise. Mais cette apparence est trompeuse. Le signe de valeur n'est de façon immédiate que *signe de prix*, donc *signe d'or*, et par un détour seulement il est signe de la valeur de la marchandise. L'or n'a pas, comme Peter Schlemihl, vendu son ombre, mais il achète avec son ombre. Le signe de valeur n'agit donc que pour autant qu'il représente à l'intérieur du procès le prix d'une marchandise vis-à-vis de l'autre, ou encore qu'il *représente de l'or vis-à-vis* de chaque possesseur de marchandises. C'est d'abord par la force de l'habitude qu'un certain objet, relativement sans valeur, un morceau de cuir, un billet de papier, etc., devient signe de la matière monétaire, mais il ne se maintient comme tel que parce que son existence symbolique est garantie par le consentement général des possesseurs de marchandises, c'est-à-dire parce qu'il acquiert légalement une existence conventionnelle et, partant, un cours forcé. Le papier monnaie d'État à cours forcé est la forme accomplie du *signe de valeur* et la seule forme de papier monnaie qui prenne directement naissance dans la circulation métallique, ou dans la circulation simple des marchandises elles-mêmes. La *monnaie de crédit* appartient à une sphère supérieure du procès de production sociale et elle est régie par de tout autres lois. En fait, le papier monnaie symbolique ne diffère nullement de la monnaie métallique subsidiaire; seulement, il agit dans une sphère de circulation plus étendue. Si déjà le développement purement technique de l'étalon des prix, ou du prix du numéraire, et ensuite la transformation externe de l'or brut en or monnayé provoquaient l'intervention de l'État et si, de ce fait, la circulation intérieure se séparait visiblement de la circulation universelle des marchandises, cette séparation est consommée par l'évolution de la monnaie en signe de valeur. En tant que simple moyen de circulation, la monnaie en général ne peut accéder à l'autonomie que dans la sphère de la circulation intérieure.

Notre exposé a montré que l'existence monétaire de l'or comme signe de valeur, détaché de la substance de l'or elle-même, a son origine dans le procès de circulation lui-même et non dans la convention ou dans l'intervention de l'État. La Russie offre un exemple frappant de la formation naturelle du signe de valeur. A l'époque où les peaux et les fourrures y servaient de monnaie, de la contradiction entre ces matières périssables et peu maniables et leur fonction de moyens de circulation, naquit la coutume de les remplacer par de petits morceaux de cuir estampillés, qui devenaient ainsi des billets à ordre payables en peaux et en fourrures. Plus tard, ils devinrent sous le nom de kopeks de simples signes pour des fractions du rouble d'argent et leur usage se maintint par endroits jusqu'en 1700, quand Pierre le Grand les fit échanger

contre de la menue monnaie de cuivre émise par l'État¹. Des auteurs de l'antiquité, qui ne pouvaient observer que les phénomènes de la circulation métallique, conçoivent déjà la monnaie d'or comme symbole ou signe de valeur. C'est le cas de Platon² et d'Aristote³. Dans des pays où le crédit n'est pas du tout développé, comme la Chine, on trouve déjà très tôt du papier-monnaie à cours forcé⁴. Ceux qui ont les premiers préconisé le papier-monnaie ont expressément indiqué que c'est dans le procès même de la circulation que la transformation de la monnaie métallique en signes de valeur a son origine. C'est le cas de Benjamin Franklin⁵ et de l'évêque Berkeley⁶.

Combien de rames de papier découpées en billets peuvent-elles circuler comme monnaie ? Il serait absurde de poser ainsi la question. Les jetons dépourvus par eux-mêmes de valeur ne sont des signes de valeur que dans la mesure où ils représentent l'or à l'intérieur du procès de circulation, et ils ne le représentent que dans la mesure où l'or lui-même y entrerait comme numéraire en une quantité déterminée par sa propre valeur, les valeurs d'échange des marchandises et la vitesse de leurs métamorphoses étant données. Les billets de la dénomination de 5 livres sterling ne pourraient circuler qu'en nombre 5 fois plus petit que des billets de la dénomination de 1 livre sterling et, si tous les paiements se faisaient en billets d'un shilling, il devrait circuler 20 fois plus de billets d'un shilling que de billets d'une livre sterling. Si la monnaie d'or était représentée par des billets de dénomination différente, par exemple par des billets de 5 livres sterling, des billets d'une livre sterling, des billets de 10 shillings, la quantité de ces différentes catégories de signes de valeur ne serait pas déterminée seulement par la quantité d'or nécessaire pour la circulation totale, mais aussi par celle qui serait nécessaire pour la sphère de circulation de chaque catégorie particulière. Si 14 millions de livres sterling (c'est le chiffre adopté par la législation bancaire non pour les espèces, mais pour la monnaie de crédit) représentaient le niveau au-dessous duquel la circulation d'un pays ne tomberait jamais, il pourrait circuler 14 millions de billets, chacun étant le signe de valeur d'une livre sterling. Si la valeur de l'or diminuait ou augmentait par suite de la diminution ou de l'augmentation du temps de travail requis pour sa production, la valeur d'échange de la même masse de marchandises restant constante, le nombre des billets d'une livre sterling en circulation augmenterait ou diminuerait en raison inverse du changement de valeur de l'or. Si l'or était remplacé par l'argent comme mesure des valeurs, que le rapport de valeur de l'argent à l'or soit de 1:15, que chaque billet représente désormais la même quantité d'argent qu'il représentait d'or auparavant, au lieu de 14 millions de billets d'une

¹ Henry STORCH : *Cours d'économie politique*, etc., avec notes de J.-B. Say, Paris, 1823, vol. IV, p. 79. Storch a publié son ouvrage à Pétersbourg en langue française. J.-B. Say en prépara aussitôt une réimpression à Paris, complétée de prétendues « notes », qui ne contiennent, en fait, que des lieux communs. Storch (voir ses *Considérations sur la nature du revenu national*, Paris, 1824) accueillit sans nulle aménité cette annexion de son ouvrage par le « prince de la science ».

² PLATON : *De Republica*, Livre II, « la monnaie est un symbole d'échange ». (Opera omnia, etc., Édition G. Stallbumius, Londres, 1850, p. 304.) Platon n'étudie la monnaie que dans ses deux déterminations de mesure de valeur et de signe de valeur, mais, en dehors du signe de valeur servant pour la circulation Intérieure, il en réclame un autre pour le trafic avec la Grèce et l'étranger. (Voir aussi le Livre V de ses *Lois*.)

³ ARISTOTE : *Ethica Nicomachea*, Livre V, chap. XVIII, *ibid.* [p. 98]. « L'argent devint, par convention, l'unique moyen d'échange en vue de satisfaire les besoins réciproques. Aussi porte-t-il le nom de [...] parce qu'il ne procède pas de la nature, mais de la loi [...] et qu'il dépend de nous de le changer et de le priver de toute valeur utile. » Aristote a eu de la monnaie une conception incomparablement plus large et plus profonde que Platon. Dans le passage suivant, il expose fort bien comment du troc entre différentes communautés se dégage la nécessité de donner à une marchandise spécifique, donc à une substance ayant une valeur intrinsèque, le caractère de la monnaie. « Car, lorsque les services que l'on se rendait réciproquement en important ce qui manquait, et en exportant les choses en excédent, s'étendirent à de plus grandes distances, la nécessité fit naître l'usage de la monnaie... On convint de ne donner et de ne recevoir, dans les échanges réciproques, qu'une chose qui, ayant une valeur intrinsèque, aurait l'avantage d'être maniable... comme le fer et l'argent, ou une autre chose analogue. » (ARISTOTE : *De Republica*, Livre I, chap. IX, *ibid.*, p. 141.) Michel Chevalier, qui n'a pas lu Aristote, et ne l'a pas compris, cite ce passage pour prouver que, d'après Aristote, le moyen de circulation est nécessairement constitué par une substance ayant une valeur intrinsèque. Aristote dit au contraire expressément que la monnaie, en tant que simple moyen de circulation, semble avoir une existence purement conventionnelle ou légale, comme déjà son nom l'indique, ainsi que le fait qu'elle doit effectivement sa valeur d'usage comme monnaie seulement à, sa fonction elle-même, et non à une valeur d'usage intrinsèque. « La monnaie semble être chose vaine, n'ayant de valeur que par la loi, et n'être rien par la nature, puisque hors cours elle est dépourvue de toute espèce de valeur et incapable de répondre à aucune nécessité. » (*Ibid.*, p. 151.)

⁴ Sir John MANDEVILLE; *Voyages and Travels*, Londres, édition 1705, p. 106 : « Cet empereur (de Cathay ou de Chine) peut dépenser autant qu'il lui plaît sans compter, car il est indépendant et ne fait de la monnaie qu'avec du cuir ou du papier imprimé. Et, quand cette monnaie a circulé assez longtemps pour qu'elle commence à se décomposer, on la porte au Trésor de l'empereur, et on remplace alors la vieille monnaie par de la neuve. Et cette monnaie circule dans tout le pays et dans toutes ses provinces... on ne fait de la monnaie ni d'or, ni d'argent », et, pense Mandeville, « c'est pourquoi il peut toujours se livrer à de nouvelles dépenses et aux dépenses les plus exagérées. »

⁵ Benjamin FRANKLIN : *Remarks and Facts relative to the American Paper Money*, 1764, p. 348, *ibid.* : « En ce moment même, en Angleterre, la monnaie d'argent elle-même doit au cours forcé une partie de sa valeur comme moyen de paiement légal; c'est la partie qui représente la différence entre son poids réel et sa valeur nominale. Un grand nombre des pièces d'un shilling et de 6 pence actuellement en circulation a perdu, par usure, 5, 10, 20 et certaines pièces de 6 pence jusqu'à 50 % de leur poids. Pour compenser cette différence entre la valeur réelle et la valeur nominale, on ne dispose d'aucune valeur intrinsèque, on n'a même pas de papier, on n'a rien. C'est le cours forcé, joint à la conscience de pouvoir les repasser facilement pour la même valeur, qui fait passer une pièce d'argent valant 3 pence pour une pièce de 6 pence. »

⁶ BERKELEY : *The Querist* [Londres, 1750, p. 3]. « Si l'on conservait la dénomination de la monnaie après que sa substance métallique fut rentrée dans le néant, la circulation du commerce ne subsisterait-elle pas tout de même ? »

livre sterling, il devrait à l'avenir en circuler 210 millions. La quantité des billets est donc déterminée par la quantité de monnaie d'or qu'ils représentent dans la circulation et, comme ils ne sont des signes de valeur que dans la mesure où ils la représentent, leur valeur est déterminée simplement par leur quantité. Alors donc que la quantité d'or en circulation dépend des prix des marchandises, la valeur des billets en circulation dépend, elle, au contraire, exclusivement de leur propre quantité.

L'intervention de l'État, qui émet le papier-monnaie à cours forcé - et nous ne nous occupons que de cette sorte de papier-monnaie, - semble abolir la loi économique. L'État, qui, en fixant le prix monétaire, n'avait fait que donner un nom de baptême à un poids d'or déterminé et que marquer l'or de son estampille en le monnayant, semble maintenant, par la magie de cette estampille, métamorphoser le papier en or. Les billets ayant cours forcé, nul ne peut l'empêcher d'en faire entrer le nombre qu'il veut dans la circulation et d'y imprimer les noms monétaires qu'il lui plaît : 1 livre sterling, 5 livres sterling, 20 livres sterling. Il est impossible de rejeter les billets hors de la circulation une fois qu'ils s'y trouvent, puisque les poteaux frontières arrêtent leur cours et qu'en dehors d'elle ils perdent toute valeur, valeur d'échange comme valeur d'usage. Détachés de leur existence fonctionnelle ils se transforment en chiffons de papier sans valeur. Ce pouvoir de l'État est cependant pure apparence. Il peut bien jeter dans la circulation autant de billets qu'il veut avec tous les noms monétaires qu'il veut, mais son contrôle cesse avec cet acte mécanique. Emporté par la circulation, le signe de valeur, ou le papier-monnaie, tombe sous le coup de ses lois immanentes.

Si 14 millions de livres sterling représentaient le total de l'or requis pour la circulation des marchandises et si l'État jetait dans la circulation 210 millions de billets, chacun de la dénomination d'une livre sterling, ces 210 millions de billets seraient transformés en représentants d'or pour un montant de 14 millions de livres sterling. Ce serait comme si l'État avait fait des billets d'une livre sterling les représentants d'un métal de valeur 15 fois moindre ou d'une fraction d'or d'un poids 15 fois plus petit qu'avant. Il n'y aurait de change que la dénomination de l'étalon des prix, qui est naturellement conventionnelle, qu'elle provienne directement d'une modification du titre des espèces ou indirectement de l'augmentation du nombre des billets dans la proportion exigée par un étalon inférieur. Comme la dénomination de livre sterling désignerait désormais une quantité d'or 15 fois moindre, les prix de toutes les marchandises seraient 15 fois plus élevés et 210 millions de billets d'une livre sterling seraient en fait aussi nécessaires que ne l'étaient auparavant 14 millions. La quantité d'or représentée par chaque signe de valeur particulier aurait diminué dans la même proportion que la somme totale des signes de valeur aurait augmenté. La hausse des prix ne serait que la réaction du procès de circulation, qui impose l'égalité entre les signes de valeur et la quantité d'or qu'ils sont censés remplacer dans la circulation.

Dans l'histoire de la falsification de la monnaie par les gouvernements anglais et français, on voit plus d'une fois les prix ne pas monter dans la proportion où la monnaie d'argent était altérée. Tout simplement parce que la proportion dans laquelle le numéraire était augmenté ne correspondait pas à la proportion dans laquelle il était altéré, c'est-à-dire parce qu'il n'avait pas été émis une masse suffisante de l'alliage inférieur, si les valeurs d'échange des marchandises devaient dorénavant être évaluées en cet alliage pris comme mesure des valeurs et être réalisées avec un numéraire correspondant à cette unité de mesure inférieure. Cela résout la difficulté que le duel entre Locke et Lowndes n'avait pas résolue. Le rapport dans lequel le signe de valeur, que ce soit du papier ou de l'or et de l'argent altérés, représente des poids d'or et d'argent calculés d'après le prix monétaire dépend non de sa propre matière, mais de la quantité de signes de valeur en circulation. La difficulté que l'on éprouve à comprendre ce rapport provient de ce que la monnaie, dans ses deux fonctions de mesure des valeurs et de moyen de circulation, est soumise à des lois qui non seulement sont contraires, mais sont apparemment en contradiction avec l'antagonisme de ces deux fonctions. Pour sa fonction de mesure des valeurs¹, où la monnaie sert seulement de monnaie de compte, et l'or, d'or idéal, tout dépend de la matière naturelle. Évaluées en argent, ou sous la forme de prix argent, les valeurs d'échange s'expriment naturellement tout autrement qu'évaluées en or ou sous la forme de prix or. Au contraire, dans sa fonction de moyen de circulation, fonction dans laquelle l'argent n'est pas simplement figuré, mais doit exister comme chose réelle à côté des autres marchandises, sa matière devient indifférente, alors que tout dépend de sa quantité. Pour l'unité de mesure, ce qui est décisif, c'est de savoir si elle est une livre d'or, d'argent ou de cuivre; alors que le simple nombre permet aux espèces de réaliser de façon adéquate chacune de ces unités de mesure, quelle que soit leur matière. Or il n'est pas conforme au sens commun que pour l'argent, qui est seulement figuré, tout dépende de sa substance matérielle, et que, pour le numéraire existant concrètement, tout dépende d'un rapport numérique idéal.

La hausse ou la baisse des prix des marchandises qu'accompagne l'augmentation ou la diminution de la masse des billets - ceci quand les billets constituent le moyen de circulation exclusif - n'est donc que l'application, imposée par le procès de circulation, de la loi violée mécaniquement du dehors, en vertu de laquelle la quantité d'or en circulation est déterminée par les prix des marchandises et la quantité des signes de valeur en circulation par la quantité des espèces d'or qu'ils représentent dans la circulation.

D'autre part, n'importe quelle masse de billets est donc absorbée et pour ainsi dire digérée par le procès de circulation, parce que le signe de valeur, quel que soit le titre en or avec lequel il entre dans la circulation, y est réduit au signe du quantum d'or qui pourrait circuler à sa place.

Dans la circulation des signes de valeur, toutes les lois de la circulation monétaire réelle paraissent renversées et mises sens dessus dessous. Alors que l'or circule parce qu'il a de la valeur, le papier a de la valeur parce qu'il circule. Alors

¹ « Pour sa fonction » : introduit dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

que, la valeur d'échange des marchandises étant donnée, la quantité de l'or en circulation dépend de sa propre valeur, la valeur du papier dépend de la quantité qui en circule. Alors que la quantité d'or en circulation augmente ou diminue avec l'augmentation ou la diminution des prix des marchandises, les prix des marchandises semblent augmenter ou diminuer avec les variations de la quantité de papier en circulation. Alors que la circulation des marchandises ne peut absorber qu'une quantité de monnaie d'or déterminée et que par suite l'alternance de la contraction et de l'expansion de la monnaie en circulation se présente comme une loi nécessaire, la proportion dans laquelle le papier-monnaie entre dans la circulation semble pouvoir augmenter de façon arbitraire. Alors que l'État altère les monnaies d'or et d'argent et porte ainsi le trouble dans leur fonction de moyens de circulation même s'il émettait la monnaie à un simple 1/100^e de grain au-dessous de son contenu nominal, il se livre à une opération parfaitement correcte en émettant des billets dépourvus de valeur qui n'ont du métal que leur nom monétaire. Alors que la monnaie d'or ne représente visiblement la valeur des marchandises que dans la mesure où celle-ci est elle-même estimée en or ou exprimée en prix, le signe de valeur semble représenter directement la valeur de la marchandise. Aussi conçoit-on aisément pourquoi des observateurs qui étudiaient les phénomènes de la circulation monétaire en s'en tenant exclusivement à la circulation du papier-monnaie à cours forcé devaient fatalement méconnaître toutes les lois immanentes de la circulation monétaire. Ces lois semblent, en effet, non seulement renversées, mais abolies dans la circulation des signes de valeur, étant donné que le papier-monnaie, s'il est émis dans la quantité voulue, accomplit des mouvements qui ne lui sont pas particuliers comme signe de valeur, alors que son mouvement propre, au lieu d'avoir son origine directe dans la métamorphose des marchandises, provient du fait que n'est pas respectée la proportion voulue par rapport à l'or.

III. La monnaie

Considéré comme distinct du numéraire, l'argent, résultat du procès de circulation sous la forme M-A-M, constitue le point de départ du procès de circulation sous la forme A-M-A, c'est-à-dire échange d'argent contre de la marchandise pour échanger de la marchandise contre de l'argent. Dans la formule M-A-M, c'est la marchandise, et dans la formule A-M-A, c'est l'argent qui constitue le point de départ et le point d'aboutissement du mouvement. Dans la première formule, l'argent est le moyen de l'échange des marchandises et, dans la dernière, c'est la marchandise qui permet à la monnaie de devenir argent. L'argent, qui apparaît comme simple moyen dans la première formule, apparaît dans la dernière comme but final de la circulation, alors que la marchandise, qui apparaît comme le but final dans la première formule, apparaît dans la deuxième comme simple moyen. Comme l'argent lui-même est déjà le résultat de la circulation M-A-M, dans la formule A-M-A le résultat de la circulation apparaît comme étant en même temps son point de départ. Tandis que dans M-A-M, c'est l'échange de substance, c'est l'existence formelle de la marchandise elle-même issue de ce premier procès qui constitue le contenu réel du deuxième procès A-M-A.

Dans la formule M-A-M, les deux extrêmes sont des marchandises de même grandeur de valeur, mais en même temps des valeurs d'usage qualitativement différentes. Leur échange M-M est un échange réel de substance. Dans la formule A-M-A, en revanche, les deux extrêmes sont de l'or et en même temps de l'or de même grandeur de valeur. Échanger de l'or contre de la marchandise pour échanger de la marchandise contre de l'or, ou, si nous considérons le résultat A-A, échanger de l'or contre de l'or, semble absurde. Mais, si l'on traduit A-M-A par la formule *acheter pour vendre*, ce qui n'a d'autre signification que : échange de l'or contre de l'or à l'aide d'un mouvement médiateur, on reconnaît là aussitôt la forme prédominante de la production bourgeoise. Dans la pratique, toutefois, on n'achète pas pour vendre, mais on achète bon marché pour vendre plus cher. On échange de l'argent contre de la marchandise pour échanger à son tour cette même marchandise contre une plus grande quantité d'argent, de sorte que les extrêmes A-A diffèrent sinon qualitativement, du moins quantitativement. Une telle différence quantitative suppose l'échange de non-équivalents, alors que marchandise et argent en tant que tels ne sont que les formes opposées de la marchandise elle-même, donc des modes d'existence différents de la même grandeur de valeur. Le cycle A-M-A recèle donc sous les formes argent et marchandise des rapports de production plus développés et n'est, dans le cadre de la circulation simple, que le reflet d'un mouvement supérieur. Il nous faut donc étudier comment l'argent que nous distinguerons du moyen de circulation naît de la forme immédiate de la circulation des marchandises M-A-M.

L'or, c'est-à-dire la marchandise spécifique qui sert de mesure des valeurs et de moyen de circulation, devient monnaie sans autre intervention de la société. En Angleterre, où l'argent-métal n'est ni mesure des valeurs, ni moyen de circulation dominant, il ne devient pas monnaie; de même l'or en Hollande : dès qu'il fut détrôné comme mesure de valeur, il cessa d'être de la monnaie. Une marchandise devient donc tout d'abord monnaie en tant qu'unité de mesure de valeur et de moyen de circulation, ou encore, l'unité de mesure de valeur et de moyen de circulation constitue la monnaie. Mais, étant cette unité, l'or possède encore une existence autonome et distincte du mode d'existence qu'il a dans ces deux fonctions. Comme mesure des valeurs, il n'est que monnaie idéale et or idéal; comme simple moyen de circulation, il est monnaie symbolique et or symbolique; mais, sous sa simple forme de corps métallique, l'or est de la monnaie, ou encore la monnaie est de l'or réel.

Considérons maintenant un instant dans son rapport avec les autres marchandises la marchandise or au repos, qui est de la monnaie. Toutes les marchandises représentent dans leur prix une somme d'or déterminée, ne sont donc que de l'or figuré ou de la monnaie figurée, des *représentants de l'or*, de même qu'inversement, dans le signe de valeur, l'argent apparaissait comme un simple représentant des prix des marchandises¹. Toutes les marchandises n'étant ainsi que de

¹ « Non seulement les métaux précieux sont les signes des choses..., mais les choses sont inversement... les signes de l'or et de l'argent. » (À. GEOVIMI : *Lezioni di Economia Civile*, 1765, p. 281, dans CUSTODI, *Parte Moderna*, vol. VIII.)

l'argent figuré, l'argent est la seule marchandise réelle. Contrairement aux marchandises, qui ne font que représenter le mode d'existence autonome de la valeur d'échange, du travail social général, de la richesse abstraite, l'or, lui, est la *forme matérielle de la richesse abstraite*. Au point de vue de la valeur d'usage, chaque marchandise n'exprime en se rapportant à un besoin particulier qu'un moment de la richesse matérielle, qu'un côté isolé de la richesse. L'argent, lui, satisfait tous les besoins, étant immédiatement convertible en l'objet de n'importe quel besoin. Sa propre valeur d'usage se trouve réalisée dans la série sans fin des valeurs d'usage constituant son équivalent. Dans sa substance métallique massive, il recèle en germe toute la richesse matérielle qui se déploie dans le monde des marchandises. Si donc les marchandises représentent dans leur prix l'équivalent général ou la richesse abstraite, l'or, il représente, lui, dans sa valeur d'usage les valeurs d'usage de toutes les marchandises. L'or est donc le *représentant concret de la richesse matérielle*. Il est le « précis de toutes les choses »¹ (Boisguillebert), le compendium de la richesse sociale. Il est à la fois, par la forme, l'incarnation immédiate du travail général et, par le contenu, la somme de tous les travaux concrets. Il est la richesse universelle sous son aspect individuel². Sous sa forme de médiateur de la circulation, il a subi toutes sortes d'outrages : on l'a rogné et même aplati jusqu'à n'être plus qu'un simple chiffon de papier symbolique. Comme monnaie, sa splendeur d'or lui est rendue. De valet il devient maître³. De simple manœuvre il devient le dieu des marchandises⁴.

a) *Thésaurisation.*

L'or s'est d'abord détaché en tant que monnaie du moyen de circulation par le fait que la marchandise interrompait le procès de sa métamorphose et demeurait à l'état de chrysalide d'or. C'est ce qui arrive chaque fois que la vente ne se transforme pas en achat⁵. L'accès de l'or en tant que monnaie a une existence autonome est donc avant tout l'expression sensible de la décomposition du procès de circulation, ou de la métamorphose de la marchandise, en deux actes séparés s'accomplissant indifféremment l'un à côté de l'autre. Le numéraire lui-même devient argent dès que son cours est interrompu. Dans les mains du vendeur qui le reçoit en paiement de sa marchandise, il est argent et non numéraire, mais, dès qu'il sort de ses mains, il redevient numéraire. Chacun est vendeur de la marchandise exclusive qu'il produit, mais acheteur de toutes les autres marchandises dont il a besoin pour son existence sociale. Alors que son entrée en scène comme vendeur dépend du temps de travail requis pour la production de sa marchandise, son entrée en scène comme acheteur est, elle, conditionnée par le constant renouvellement des besoins de la vie. Pour pouvoir acheter sans vendre, il faut qu'il ait vendu sans acheter. La circulation M-A-M n'est effectivement que l'unité en mouvement de la vente et de l'achat en tant qu'elle est en même temps le procès perpétuel de leur séparation. Pour que l'argent coule constamment comme numéraire, il faut que le numéraire se fige constamment sous forme d'argent. La circulation constante du numéraire est conditionnée par sa stagnation constante en plus ou moins grandes quantités dans les fonds de réserve de numéraire qui naissent de toutes parts à l'intérieur de la circulation, en même temps qu'eux-mêmes la conditionnent, fonds de réserve dont la constitution, la répartition, la liquidation et la reconstitution varient sans cesse, dont l'existence est constante disparition et la disparition constante existence. Adam Smith a montré cette incessante transformation du numéraire en argent et de l'argent en numéraire en disant que chaque possesseur de marchandises doit toujours avoir en réserve, à côté de la marchandise particulière qu'il vend, une certaine quantité de la marchandise générale avec laquelle il achète. Nous avons vu que dans la circulation M-A-M le second membre A-M s'éparpille en une série d'achats qui ne s'effectuent pas d'un seul coup, mais se succèdent dans le temps, de telle sorte qu'une partie de A circule comme numéraire, tandis que l'autre dort sous forme d'argent. L'argent n'est ici en fait que du *numéraire latent*, et les différentes parties constituantes de la masse monétaire en circulation ne cessent d'apparaître alternativement tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre. Cette première transformation du moyen de circulation en argent représente donc une phase purement technique de la circulation monétaire elle-même⁶.

¹ En français dans le texte. (N. R.)

² PETTY : L'or et l'argent sont « universal wealth » [richesse universelle]. *Political Arithmetic, ibid.*, p. 242.

³ B. MISSELDEN : *Free Trade or the Means to make Trade flourish, etc.*, Londres, 1622. « La matière naturelle du commerce est la marchandize [marchandise du commerçant] que les marchands, pour des raisons d'ordre commercial, ont appelée commodities [marchandises d'utilité]. La matière artificielle du commerce est l'argent, qui a été qualifié de sinewes of warre and of state [nerf de la guerre et de l'État]. Bien que, dans l'ordre naturel et chronologique, l'argent vienne après la marchandize, il est cependant devenu, du fait qu'il est maintenant en usage, l'essentiel » (p. 7). Il compare la marchandize et l'argent « aux deux fils du vieux Jacob, qui posait la main droite sur le plus jeune, et la gauche sur l'aîné ». (*Ibid.*) BOISGUILLEBERT : *Dissertation sur la nature des richesses, etc.*, *ibid.* : « Voilà donc l'esclave du commerce devenu son tyran... La misère des peuples ne vient que de ce qu'on a fait un maître, ou plutôt un tyran, de ce qui était un esclave. » (pp. 399, 395.)

⁴ BOISGUILLEBERT : *Dissertation sur la nature des richesses, etc.* « On a fait une idole de ces métaux (l'or et l'argent) et, laissant là l'objet et l'intention pour lesquels ils avaient été appelés dans le commerce, savoir pour y servir de gages dans l'échange et la tradition réciproque des denrées on les a presque quittées de ce service pour en former des divinités auxquelles on a sacrifié et sacrifie tous les jours plus de biens et de besoins précieux, et même d'hommes, que jamais l'aveugle antiquité n'en immola à ses fausses divinités, etc. » (*Ibid.*, p. 395.)

⁵ 1^o édition : « achat en vente », corrigé dans les exemplaires I et II annotés à la main. (N. R.)

⁶ Boisguillebert, dans la première immobilisation du *perpetuum mobile*, c'est-à-dire dans la négation de son existence fonctionnelle de moyen de circulation, soupçonne tout de suite son accession à l'autonomie vis-à-vis des marchandises. L'argent, dit-il, doit être « dans un mouvement continu, ce qui ne peut être que tant qu'il est meuble, mais, sitôt qu'il devient immeuble, tout est perdu. » (*Le Détail de la France*, p. 213.) Ce qu'il ne voit pas, c'est que cet arrêt est la condition de son mouvement. Ce qu'il veut en réalité, c'est que la valeur

La première forme naturelle de la richesse est celle du superflu ou de l'excédent; c'est la partie des produits non immédiatement requise comme valeur d'usage, ou encore, c'est la possession de produits dont la valeur d'usage dépasse le cadre du simple nécessaire. Lorsque nous avons examiné le passage de la marchandise à l'argent, nous avons vu que ce superflu ou cet excédent des produits constitue, à un stade peu développé de la production, la sphère proprement dite de l'échange des marchandises. Les produits superflus deviennent des produits échangeables ou marchandises. La forme d'existence adéquate de ce superflu est l'or et l'argent, la première forme sous laquelle la richesse est fixée en tant que richesse sociale abstraite. Non seulement les marchandises peuvent être conservées sous la forme de l'or ou de l'argent, c'est-à-dire dans la matière de la monnaie, mais l'or et l'argent sont de la richesse sous une forme dont la conservation est assurée. C'est en la consommant, c'est-à-dire en l'anéantissant, qu'on emploie une valeur d'usage, en tant que telle. Mais la valeur d'usage de l'or en tant qu'argent, c'est d'être porteuse de la valeur d'échange, en tant que matière amorphe, d'être la matérialisation du temps de travail général. Dans le métal amorphe, la valeur d'échange possède une forme impérissable. L'or ou l'argent ainsi immobilisés comme monnaie constituent le *trésor*. Chez les peuples où la circulation est exclusivement métallique, comme chez les anciens, la thésaurisation a le caractère d'un procès universel s'étendant du particulier jusqu'à l'État, qui veille sur son trésor d'État. Dans les temps plus reculés, en Asie et en Égypte, ces trésors apparaissent plutôt, sous la garde des rois et des prêtres, comme le témoignage de leur puissance. En Grèce et à Rome se développe la politique de constitution de trésors publics considérés comme la forme sous laquelle le superflu est toujours en sécurité et toujours disponible. Le transfert rapide de ces trésors d'un pays dans l'autre par les conquérants qui parfois les ont subitement jetés dans la circulation constitue une particularité de l'économie antique.

Comme *temps de travail matérialisé*, l'or est garant de sa propre grandeur de valeur et, comme il est la matérialisation du temps de travail *général*, le procès de la circulation lui est garant qu'il continuera toujours à fonctionner efficacement comme valeur d'échange. Par le simple fait que le possesseur de marchandises peut fixer la marchandise sous sa forme de valeur d'échange ou fixer la valeur d'échange elle-même sous forme de marchandise, l'échange des marchandises, en vue de leur récupération sous la forme métamorphosée de l'or, devient le moteur propre de la circulation. La métamorphose de la marchandise M-A a pour but sa métamorphose elle-même; de richesse naturelle particulière, elle est transformée en richesse sociale générale. Au lieu de l'échange de substance, c'est le changement de forme qui devient le but en soi. De pure forme qu'elle était, la valeur d'échange devient le contenu du mouvement. La marchandise ne se maintient comme richesse, comme marchandise, qu'autant qu'elle se maintient à l'intérieur de la sphère de la circulation, et elle ne se maintient dans cet état fluide que dans la mesure où elle se pétrifie en argent et en or. Elle poursuit son mouvement de fluide comme cristal du procès de circulation. L'or et l'argent, toutefois, ne se fixent eux-mêmes sous forme de monnaie qu'autant qu'ils ne sont pas moyens de circulation. *C'est comme non-moyens de circulation qu'ils deviennent monnaie*¹. Retirer la marchandise de la circulation sous la forme de l'or est donc l'unique moyen de la maintenir constamment à l'intérieur de la circulation.

Le possesseur de marchandises ne peut retirer de la circulation sous forme d'argent que ce qu'il lui donne sous forme de marchandise. La vente constante, la mise incessante de marchandises en circulation, est donc la première condition de la thésaurisation du point de vue de la circulation des marchandises. D'autre part, l'argent disparaît constamment comme moyen de circulation dans le procès même de la circulation en se réalisant sans cesse en valeurs d'usage et en se dissolvant en jouissances éphémères. Il faut donc l'arracher au courant dévorant de la circulation, ou encore il faut arrêter la marchandise dans sa première métamorphose en empêchant l'argent de remplir sa fonction de moyen d'achat. Le possesseur de marchandises, qui est devenu maintenant thésauriseur, doit vendre le plus possible et acheter le moins possible, comme l'enseignait déjà le vieux Caton : *patrem familias vendacem, non emacem esse*. [Le père de famille doit avoir la passion de la vente et non l'amour de l'achat.] Si l'application au travail en est la condition positive, l'épargne est la condition négative de la thésaurisation. Moins l'équivalent de la marchandise est retiré de la circulation sous forme de marchandises ou de valeurs d'usage particulières, plus il en est retiré sous la forme d'argent, ou de valeur d'échange². L'appropriation de la richesse sous sa forme générale implique donc le renoncement à la richesse dans sa réalité matérielle. Le mobile actif de la thésaurisation est donc *l'avarice*, qui n'éprouve pas le besoin de la marchandise en tant que valeur d'usage, mais de la valeur d'échange en tant que marchandise. Pour s'emparer du superflu sous sa forme générale, il faut traiter les besoins particuliers comme du luxe et du superflu. C'est ainsi qu'en 1593 les Cortès firent à Philippe II une représentation dans laquelle on lit notamment :

Les Cortès de Valladolid de l'an 1586 ont prié V. M. de ne plus permettre l'entrée dans le royaume des bougies, verres, bijoux, bijoux, couteaux et autres choses semblables qui y venaient du dehors, pour échanger ces articles si inutiles à la vie humaine contre de l'or, comme si les Espagnols étaient des Indiens.

Le thésauriseur méprise les jouissances séculières, temporelles et éphémères, pour poursuivre l'éternel trésor que ne rongent ni les mites, ni la rouille, qui est à la fois si totalement céleste et si totalement terrestre.

d'échange* des marchandises apparaisse comme une forme purement fugitive de leur échange de substance, mais sans jamais se fixer comme but en soi.

* Ce qui veut dire : la forme de valeur des marchandises. [Note de l'exemplaire I, annoté à la main. N. R.]

¹ Souligné par Marx dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

² « Plus les réserves en marchandises augmentent, plus celles qui existent sous forme de trésor (in treasure) diminuent. » E. MISSELDEN : Free Trade or the Means to make Trade flourish, etc., p. 23.

La cause générale lointaine de notre pénurie d'or, dit Misselden dans l'ouvrage cité, réside dans le grand excès que fait ce royaume dans la consommation de marchandises de pays étrangers qui s'avèrent être, pour nous, des discommodités [pacotille inutile] au lieu de commodités [marchandises utiles]; car elles nous frustrent d'autant de trésor que, sinon, on importerait au lieu de ces babioles (toys). Entre nous, nous consommons une quantité bien exagérée de vins d'Espagne, de France, du Rhin, du Levant; les raisins secs d'Espagne, les raisins de Corinthe, du Levant, les lawns (sortes de toile fine) et les cambrics [batistes] du Hainaut, les soieries d'Italie, le sucre et le tabac des Indes occidentales, les épices des Indes orientales, tout cela n'est pas, pour nous, d'un besoin absolu, et nous achetons pourtant toutes ces choses avec de l'or bel et bon ¹.

Sous la forme d'or et d'argent la richesse est impérissable, tant parce que la valeur d'échange existe dans un métal indestructible qu'en particulier parce qu'on empêche ainsi l'or et l'argent de prendre comme moyens de circulation la forme monétaire purement fugitive de la marchandise. Le contenu périssable est ainsi sacrifié à la forme impérissable.

Si les impôts prennent l'argent à quelqu'un qui le dépense à manger et à boire, et le donnent à quelqu'un qui l'utilise pour l'amélioration de la terre, la pêche, les mines, les manufactures ou même les vêtements, il en résulte toujours un avantage pour la communauté, car même les vêtements sont moins périssables que la nourriture et la boisson. Si l'argent est dépensé en mobilier, l'avantage n'en est que plus grand; et celui-ci est plus grand encore s'il est employé à bâtir des maisons, etc.... mais c'est quand de l'or et de l'argent sont introduits dans le pays que l'avantage est le plus grand, car seules ces choses ne sont pas périssables, mais appréciées comme richesse en tout temps et en tout lieu; tout le reste n'est que richesse *pro hic et nunc* [dans le lieu et dans l'instant] ².

L'acte d'arracher l'argent au flot de la circulation et de le mettre à l'abri de l'échange social de substance prend aussi l'aspect extérieur de *l'enfouissement*, qui établit entre la richesse sociale sous forme de trésor souterrain impérissable et le possesseur de marchandises les relations privées les plus secrètes. Le Dr Bernier, qui séjourna un certain temps à Delhi à la cour d'Aurenzeb, raconte que les marchands enfouissent leur argent dans de profondes cachettes, mais surtout les païens non-mahométans, qui ont entre les mains presque tout le commerce et tout l'argent, « infatués qu'ils sont de cette croyance que l'or et l'argent qu'ils cachent durant leur vie leur servira après la mort dans l'autre monde ³ ». Le thésauriseur, d'ailleurs, dans la mesure où son ascétisme va de pair avec une active application au travail, est, de religion, essentiellement protestant et plus encore puritain.

On ne peut nier qu'acheter et vendre soit chose nécessaire, dont on ne peut se passer et dont on peut user en bon chrétien, particulièrement pour les objets qui servent aux besoins et à l'honneur, car les patriarches, eux aussi, ont ainsi vendu et acheté bétail, laine, blé, beurre, fait et autres biens. Ce sont dons de Dieu, qu'il tire de la terre et partage entre les hommes. Mais le commerce avec l'étranger, qui amène de Calicut, des Indes et autres lieux des marchandises comme ces soieries précieuses, ces orfèvreries et ces épices, qui ne servent qu'à la somptuosité et sont sans utilité, et qui pompe l'argent du pays et des gens, ne devrait pas être toléré si nous avions un gouvernement et des princes. Mais de ce, je ne veux présentement écrire; car j'estime qu'il faudra bien que finalement cela cesse de soi-même quand nous n'aurons plus d'argent, tout comme la parure et les ripailles : aussi bien ne servirait-il de rien d'écrire et de faire la leçon, tant que nécessité et pauvreté ne nous contraignent ⁴.

Aux époques de troubles graves dans l'échange social de substance, l'enfouissement de l'argent sous forme de trésor a lieu même au stade développé de la société bourgeoise. Le lien social sous sa forme solide - pour le possesseur de marchandises ce lien est constitué par la marchandise, et la forme adéquate de la marchandise est l'argent - échappe au mouvement social. Le *nervus rerum* [nerf des choses] social est enterré auprès du corps dont il est le nerf.

¹ *Ibid.*, pp. 11-13, *passim*.

² PETTY : *Political Arithmetic*, *ibid.*, p. 196.

³ François BERNIER : *Voyages contenant la description des États du Grand Mogol*, Paris 1830, vol. 1^o, voir pp. 312-314.

⁴ Martin LUTHER : *Bücher von Kaufhandel und Wucher*, 1524. Luther dit, au même endroit : « Dieu nous a ainsi faits, nous autres Allemands, qu'il nous faut jeter notre or et argent dans les pays étrangers, enrichir le monde entier et rester nous-mêmes des mendiants. L'Angleterre aurait sûrement moins d'or, si l'Allemagne lui laissait son drap, et le roi de Portugal en aurait moins aussi, si nous lui laissions ses épices. Calcule toi-même combien d'argent une foire de Francfort fait sortir des pays allemands sans nécessité ni raison, et tu t'étonneras comment il se fait qu'il y ait encore un liard en pays allemand. Francfort est le trou d'argent et d'or par où s'écoule hors d'Allemagne tout ce qui jaillit et pousse, tout ce qui est monnayé et frappé chez nous; si le trou était bouché, on n'entendrait plus maintenant se plaindre qu'il n'y ait partout rien que dettes et pas d'argent, que campagnes et villes soient toutes rongées par l'usure. Mais, laisse faire, cela ira tout de même comme cela : nous autres Allemands, il nous faut rester Allemands; nous n'en démordrons pas, il le faut bien. »

Misselden, dans l'ouvrage cité plus haut, veut au moins retenir l'or et l'argent dans le cercle de la chrétienté : « L'argent est réduit par le commerce fait hors de la chrétienté avec la Turquie, la Perse, et les Indes orientales. Le commerce s'y fait le plus souvent avec de l'argent comptant, mais cela se passe tout autrement que pour le commerce qui se fait à l'intérieur de la chrétienté même. Car, bien que le commerce se fasse avec de l'argent comptant à l'intérieur de la chrétienté, l'argent n'en reste pas moins toujours enfermé à l'intérieur de ses frontières. Il y a là en effet courant et contre-courant, flux et reflux de l'argent dans le commerce fait à l'intérieur de la chrétienté, car, parfois, il est plus abondant à un endroit et fait davantage défaut à un autre, selon qu'il y a disette dans un pays et surabondance dans l'autre : il va et vient et tourne dans le cercle de la chrétienté, mais reste toujours enfermé dans les limites de son enceinte. L'argent avec lequel on va faire du commerce hors de la chrétienté dans les susdites pays, lui, s'en va toujours et ne revient jamais. » [pp. 19, 20.]

Le trésor ne serait alors que métal inutile, son âme d'argent l'aurait quitté et il ne serait plus là que comme la cendre refroidie de la circulation, comme son *caput mortuum* [son résidu chimique], si elle n'exerçait sur lui sa constante attraction. L'argent, ou la valeur d'échange parvenue à l'autonomie, est de par sa qualité le mode d'existence de la richesse abstraite, mais, d'autre part, toute somme d'argent donnée est une grandeur de valeur quantitativement limitée. La limite quantitative de la valeur d'échange contredit sa généralité qualitative et le thésauriseur ressent cette limite comme une barrière qui, en fait, se convertit en même temps en une barrière qualitative, ou qui ne fait du trésor que le représentant borné de la richesse matérielle. L'argent, en tant qu'équivalent général, se manifeste, comme nous l'avons vu, de façon immédiate dans une équation où il forme lui-même l'un des membres ¹, la série sans fin des marchandises formant l'autre membre. De la grandeur de la valeur d'échange dépend la mesure dans laquelle il se réalise approximativement dans cette série sans fin, c'est-à-dire dans laquelle il répond à son concept de valeur d'échange. Le mouvement de la valeur d'échange, comme valeur d'échange ayant un caractère automatique, ne peut être en général que le mouvement d'outrepasser sa limite quantitative. Mais en même temps qu'est franchie une limite quantitative du trésor se crée une autre barrière, qu'il faut supprimer à son tour. Ce n'est pas telle limite déterminée du trésor qui apparaît comme barrière, mais toute limite de celui-ci. La thésaurisation n'a donc pas de limite immanente, pas de mesure en soi, c'est un procès sans fin, qui trouve dans chacun de ses résultats un motif de recommencement. Si on n'augmente le trésor qu'en le conservant, on ne le conserve également qu'en l'augmentant.

L'argent n'est pas seulement un objet de la passion de s'enrichir, il en est l'objet même. Cette passion est essentiellement l'auri sacra James [la maudite soif de l'or]. La passion de s'enrichir, à la différence de la passion des richesses naturelles particulières ou des valeurs d'usage telles que vêtements, bijoux, troupeaux, etc., n'est possible qu'à partir du moment où la richesse générale en tant que telle s'est individualisée dans une chose particulière et peut ainsi être retenue sous la forme d'une marchandise isolée. L'argent apparaît donc comme étant aussi bien l'objet que la source de la passion de s'enrichir ². Au fond, c'est la valeur d'échange et, partant, son accroissement, qui devient une fin en soi. L'avarice tient prisonnier le trésor en ne permettant pas à l'argent de devenir moyen de circulation, mais la soif de l'or maintient l'âme d'argent du trésor, la constante attraction qu'exerce sur lui la circulation.

L'activité grâce à laquelle est constitué le trésor consiste, d'une part, à retirer l'argent de la circulation par une répétition constante de la vente, d'autre part, à simplement emmagasiner, à accumuler. Ce n'est effectivement que dans la sphère de la circulation simple, et cela sous la forme de la thésaurisation, qu'a lieu l'accumulation de la richesse en tant que telle, tandis que, comme nous le verrons plus tard, les autres prétendues formes de l'accumulation ne sont réputées accumulation que de manière abusive, que parce que l'on pense toujours à l'accumulation simple de l'argent. Ou bien toutes les autres marchandises sont accumulées comme valeurs d'usage et la forme de leur accumulation est alors déterminée par le caractère particulier de leur valeur d'usage. L'accumulation de céréales, par exemple, exige des installations particulières. En accumulant des moutons, on devient berger; l'accumulation d'esclaves, et de terres, implique des rapports de domination et d'esclavage, etc. La formation de réserves de richesses particulières exige des procès particuliers distincts du simple acte de l'accumulation même et développe des côtés particuliers de l'individualité. Ou bien, dans le second cas, la richesse sous forme de marchandises est accumulée comme valeur d'échange et l'action d'accumuler apparaît alors comme une opération commerciale ou spécifiquement économique. Celui qui l'accomplit devient marchand de grains, marchand de bestiaux, etc. L'or et l'argent sont de la monnaie, non du fait d'une activité quelconque de l'individu qui les accumule, mais parce qu'ils sont les cristallisations du procès de circulation, qui se poursuit sans le concours de ce dernier. Il n'a rien à faire, que de les mettre de côté, de les entasser poids sur poids, activité dépourvue de tout contenu qui, appliquée à toutes les autres marchandises, les déprécierait ³.

Notre thésauriseur apparaît comme le martyr de la valeur d'échange, saint ascète juché sur sa colonne de métal. Il n'a d'intérêt que pour la richesse sous sa forme sociale et c'est pourquoi dans la terre il la met hors d'atteinte de la société. Il veut la marchandise sous la forme qui la rend constamment apte à la circulation et c'est pourquoi il la retire de la circulation. Il rêve de valeur d'échange et c'est pourquoi il ne fait pas d'échange. La forme fluide de la richesse et sa forme pétrifiée, élixir de vie et pierre philosophale, s'entremêlent dans la fantasmagorie d'une folle alchimie. Dans sa soif de jouissance chimérique et sans bornes, il renonce à toute jouissance. Pour vouloir satisfaire tous les besoins sociaux, c'est à peine s'il satisfait ses besoins de première nécessité. En retenant la richesse sous sa réalité corporelle de métal, il la volatilise en

¹ 1^o édition : Glied (terme). Corrigé : Seite (membre) dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

² « C'est dans l'argent qu'est l'origine de l'avarice... peu à peu se déchaîne une sorte de rage qui n'est déjà plus de l'avarice, mais la soif de l'or. » (PLINE : *Historia naturalis*, Livre XXXIII, chap. III, parag. 14.)

³ Horace ne comprend donc rien à la philosophie de la thésaurisation quand il écrit (*Satires*. Livre II, satire in [vers 104-110]) :

« Si quelqu'un achetait des cythares pour les emmagasiner, alors qu'il ne s'adonne ni à la cythare, ni à aucune des muses; si, n'étant pas cordonnier, il achetait alènes et formes, et des voiles de navire, n'ayant nul goût pour le commerce maritime, on crierait de toutes parts au fou et à l'insensé, et ce ne serait pas à tort. En quoi diffère-t-il de lui celui qui enfouit argent et or, et qui, sans savoir se servir des trésors qu'il accumule, se croirait sacrilège d'y toucher ? »

M. Senior comprend mieux la chose : « L'argent paraît être la seule chose dont le désir est universel, et il en est ainsi parce que l'argent est une richesse abstraite et parce que les hommes, en le possédant, peuvent satisfaire à tous leurs désirs et à tous leurs besoins, de quelque nature qu'ils soient. » (Principes fondamentaux de l'économie politique, traduit par le comte Jean Arrivabene, Paris, 1836, p. 221.) Ou encore Storch : « Comme le numéraire représente toutes les autres richesses... on n'a qu'à amuser de l'argent pour se procurer toutes les différentes espèces de richesses qui existent dans le monde. » (*Cours d'économie politique*, etc., *ibid.*, vol. II, p. 135.)

une pure chimère. Mais, en fait, l'accumulation de l'argent pour l'argent, c'est la forme barbare de la production pour la production, c'est-à-dire le développement des forces productives du travail social au-delà des limites des besoins traditionnels. Moins la production marchande est développée, plus a d'importance le premier accès à l'autonomie de la valeur d'échange sous la forme d'argent, la thésaurisation, qui joue par suite un grand rôle chez les peuples anciens, en Asie jusqu'à l'heure présente et chez les peuples paysans modernes, où la valeur d'échange ne s'est pas encore emparée de tous les rapports de production. Nous allons examiner tout de suite la fonction spécifiquement économique de la thésaurisation dans le cadre de la circulation métallique elle-même, mais nous mentionnerons encore auparavant une autre forme de la thésaurisation.

Abstraction faite de leurs qualités esthétiques, les marchandises d'or et d'argent, pour autant que la matière qui les constitue est la matière de la monnaie, peuvent être transformées en monnaie, tout comme les espèces ou barres d'or peuvent être transformées en ces marchandises. L'or et l'argent étant la matière de la richesse abstraite, c'est en les utilisant sous forme de valeurs d'usage concrètes qu'on fait le plus grand étalage de sa richesse et, si le possesseur de marchandises cache son trésor à certains stades de la production partout où cela peut se faire en toute sécurité, il est poussé par le besoin de paraître aux yeux des autres possesseurs de marchandises un *rico hombre* [homme riche]. Il se dore, lui et sa maison¹. En Asie, en particulier aux Indes, où la thésaurisation n'apparaît pas, ainsi que dans l'économie bourgeoise, comme une fonction seconde du mécanisme de l'ensemble de la production, mais où la richesse sous cette forme constitue le but final, les marchandises d'or et d'argent ne sont, à proprement parler, que la forme esthétique des trésors. Dans l'Angleterre médiévale, les marchandises d'or et d'argent, leur valeur n'étant que peu augmentée par le travail rudimentaire qu'on leur incorporait, étaient légalement considérées comme une simple forme du trésor. Elles étaient destinées à être de nouveau jetées dans la circulation et leur titre était par suite soumis à des prescriptions tout comme celui des espèces monétaires elles-mêmes. Le parallélisme entre le développement de l'emploi de l'or et de l'argent sous forme d'objets de luxe et le développement de la richesse est une chose si simple que les anciens la comprenaient parfaitement², alors que les économistes modernes ont émis cette thèse fautive que l'usage des marchandises d'argent et d'or n'augmentait pas proportionnellement à l'accroissement de la richesse, mais seulement proportionnellement à la dépréciation des métaux précieux. Aussi les preuves, par ailleurs exactes, qu'ils apportent à l'appui de leur thèse sur l'utilisation de l'or de Californie et d'Australie offrent-elles toujours une lacune, parce que, dans leur imagination, ils ne trouvent pas de justification à l'augmentation de la consommation de l'or comme matière première dans une baisse correspondante de sa valeur. De 1810 à 1830, par suite de la lutte des colonies américaines contre l'Espagne et de l'interruption du travail dans les mines causée par les révolutions, la production moyenne annuelle des métaux précieux avait diminué de plus de moitié. La diminution des espèces monétaires circulant en Europe atteignait environ un sixième, si l'on compare 1829 à 1809. Donc, bien que la production eût diminué en quantité et que les frais de production eussent augmenté, si tant est qu'ils aient changé, la consommation des métaux précieux sous forme d'objets de luxe ne s'en est pas moins accrue d'une façon extraordinaire, en Angleterre, pendant la guerre déjà et, sur le continent, depuis la paix de Paris. Elle a augmenté avec l'accroissement de la richesse générale³. On peut poser en règle générale que la transformation de la monnaie d'or et d'argent en objets de luxe prédomine en temps de paix, tandis que leur retransformation en barres, ou aussi en espèces, ne l'emporte que dans les périodes de grand trouble⁴. On pourra juger de l'importance du trésor d'or et d'argent existant sous forme de marchandises de luxe par rapport au métal précieux servant de monnaie, si l'on pense qu'en 1839, d'après Jacob, la proportion était de 2 à 1 en Angleterre, alors que dans toute l'Europe et l'Amérique il existait un quart de métal précieux de plus en objets de luxe qu'en monnaie.

Nous avons vu que la circulation monétaire n'est que la manifestation de la métamorphose des marchandises, ou du changement de forme par où s'accomplit l'échange social de substance. Il fallait donc qu'avec les fluctuations du prix total des marchandises en circulation, ou avec le volume de leurs métamorphoses simultanées d'une part, et avec la rapidité de leurs changements de forme dans chaque cas d'autre part, il y eût constamment expansion ou contraction de la totalité de l'or circulant, ce qui n'était possible qu'à la condition que varie sans cesse le rapport entre la totalité de la monnaie existant dans un pays et la quantité de monnaie en circulation. Cette condition est réalisée par la thésaurisation. Si les prix diminuent ou que la vitesse de la circulation augmente, les réservoirs que constituent les trésors absorbent la portion de la monnaie enlevée à la circulation; si les prix augmentent ou que la vitesse de la circulation diminue, les trésors s'ouvrent et refluent en partie dans la circulation. L'argent circulant se fige sous forme de trésor et les trésors se déversent dans la circulation suivant un mouvement oscillatoire de perpétuelle alternance, où la prédominance de l'une ou l'autre tendance est exclusivement déterminée par les fluctuations de la circulation des marchandises. Les trésors apparaissent ainsi comme les canaux d'adduction et de dérivation de l'argent circulant, en sorte qu'il ne circule jamais sous forme de

¹ Un exemple montre combien l'inner man [l'homme Intérieur] reste Inchangé chez l'individu possesseur de marchandises, même s'il s'est civilisé et est devenu capitaliste; c'est celui de ce représentant londonien d'une banque cosmopolite qui avait trouvé comme blason adéquat un billet de banque de 100 000 livres sterling qu'il avait pendu au mur sous verre et encadré. Le piquant de l'affaire, c'est le regard condescendant et Ironique que, du haut de sa distinction, le billet de banque laisse tomber sur la circulation.

² Voir le passage de Xénophon, cité plus loin.

³ JACOB : *An Historical Inquiry into the Production and Consumption of the Precious Metals*, vol. II, chap. XXV et XXVI.

⁴ « Aux époques de grande agitation et d'insécurité, particulièrement pendant les soulèvements intérieurs et les invasions, les objets d'or et d'argent sont rapidement transformés en monnaie; dans les périodes de calme et de bien-être, au contraire, la monnaie est transformée en argenterie et en bijoux. » (*Ibid.*, vol. II, p. 367.)

numéraire que la quantité d'argent déterminée par les besoins immédiats de la circulation elle-même. Si le volume de l'ensemble de la circulation vient brusquement à s'accroître et que prédomine l'unité fluide de la vente et de l'achat, mais de telle façon que la somme totale des prix à réaliser croisse plus vite encore que la vitesse de la circulation monétaire, les trésors se vident à vue d'œil; dès que le mouvement général subit un arrêt insolite ou que se consolide la séparation entre la vente et l'achat, le moyen de circulation se fige sous forme d'argent dans des proportions surprenantes et les réservoirs des trésors se remplissent bien au-dessus de leur niveau moyen. Dans les pays où la circulation est purement métallique, ou bien où la production est à un stade peu développé, les trésors sont éparpillés à l'infini et disséminés sur toute l'étendue du pays, alors que dans les pays de développement bourgeois ils se concentrent dans les réserves des banques. Il ne faut pas confondre trésor et réserve de numéraire, qui constitue elle-même une partie intégrante de la quantité totale d'argent constamment en circulation, tandis que le rapport actif entre le trésor et le moyen de circulation suppose la diminution ou l'augmentation de cette même quantité totale. Les marchandises d'or et d'argent, nous l'avons vu, forment à la fois un canal de dérivation et une source latente d'adduction pour les métaux précieux. Dans les périodes normales, seule la première de ces fonctions a de l'importance pour l'économie de la circulation métallique ¹.

b) Moyen de paiement.

Les deux formes, sous lesquelles l'argent se distinguait jusqu'à maintenant du moyen de circulation, étaient celles du *numéraire latent* et du *trésor*. Dans la transformation passagère du numéraire en argent, la première forme reflétait le fait que le deuxième membre de M-A-M, l'achat A-M, s'éparpille nécessairement à l'intérieur d'une sphère déterminée de la circulation en une série d'achats successifs. La thésaurisation, elle, reposait simplement sur l'isolement de l'acte M-A, qui ne se poursuivait pas jusqu'à A-M, ou encore elle n'était que le développement autonome de la première métamorphose de la marchandise, c'est-à-dire l'argent, devenu le mode d'existence aliéné de toutes les marchandises, par opposition au moyen de circulation qui, lui, représente le mode d'existence de la marchandise sous la forme où elle s'aliène constamment. Numéraire de réserve et trésor n'étaient de l'argent qu'en tant que non-moyens de circulation, et ils étaient non-moyens de circulation seulement parce qu'ils ne circulaient pas. Dans la détermination où nous considérons maintenant l'argent, il circule, ou entre dans la circulation, mais non dans la fonction de moyen de circulation. Moyen de circulation, l'argent était toujours moyen d'achat; il agit maintenant comme non-moyen d'achat.

Dès que par la thésaurisation l'argent est devenu le mode d'existence de la richesse sociale abstraite et le représentant tangible de la richesse matérielle, il acquiert, sous cette forme déterminée en tant que monnaie, des fonctions particulières dans le cadre du procès de circulation. Si l'argent circule comme simple moyen de circulation et, partant, comme moyen d'achat, cela sous-entend que la marchandise et l'argent se font face simultanément; donc, que la même grandeur de valeur existe sous une double forme, marchandise à l'un des pôles, dans la main du vendeur, et argent à l'autre pôle, dans la main de l'acheteur. Cette existence simultanée des deux équivalents à des pôles opposés et leur permutation simultanée, ou leur aliénation réciproque, supposent à leur tour que vendeur et acheteur ne se rapportent l'un à l'autre qu'à titre de possesseurs d'équivalents existants. Cependant, le procès de métamorphose des marchandises, qui engendre les différentes déterminations formelles de l'argent, métamorphose aussi les possesseurs de marchandises, ou, encore, modifie les caractères sociaux sous lesquels ils apparaissent les uns aux autres. Dans le procès de métamorphose de la marchandise, le détenteur de marchandises change de peau aussi souvent que la marchandise se déplace, ou que l'argent revêt des formes nouvelles. C'est ainsi qu'à l'origine les possesseurs de marchandises ne se faisaient face qu'en qualité de possesseurs de marchandises; puis ils sont devenus l'un, vendeur, l'autre, acheteur, puis chacun alternativement acheteur et vendeur, puis thésauriseurs et finalement des gens riches. Les possesseurs de marchandises ne sortent donc pas du procès de circulation tels qu'ils y sont entrés. De fait, les différentes déterminations formelles, que revêt l'argent dans le procès de la circulation, ne sont que la cristallisation du changement de forme des marchandises elles-mêmes, qui n'est lui-même que l'expression objective des relations sociales mouvantes dans lesquelles les possesseurs de marchandises effectuent leur échange de substance. Dans le procès de circulation naissent de nouveaux rapports dans les relations et, incarnation de ces rapports ainsi transformés, les possesseurs de marchandises acquièrent de nouveaux caractères économiques. De même que, dans la circulation intérieure, l'argent s'idéalise et que le simple papier, en tant que représentant de l'or, remplit la fonction de la monnaie, par le même procès l'acheteur ou le vendeur, qui y entre comme simple représentant d'argent ou de marchandise, c'est-à-dire qui représente de l'argent à venir ou de la marchandise à venir, acquiert l'efficacité du vendeur ou de l'acheteur réels.

Toutes les formes déterminées, vers lesquelles évolue l'or en tant que monnaie, ne sont que le déploiement des déterminations incluses dans la métamorphose des marchandises, mais qui, dans la circulation monétaire simple,

¹ Dans le passage suivant, Xénophon étudie l'argent sous ses formes spécifiques de monnaie et de trésor : « Dans cette industrie, la seule de toutes celles que la connaissance, nul n'éveille l'envie des autres personnes qui s'y livrent... Car, plus les mines d'argent semblent riches, plus on extrait d'argent, et plus elles attirent de gens vers ce travail. Quand on a acquis suffisamment d'ustensiles pour le ménage, on n'achète pas grand-chose de plus; mais l'argent, personne n'en possède assez pour ne pas désirer en avoir davantage et, si quelqu'un en a à suffisance, il enfouit le superflu et n'y trouve pas moins de plaisir que s'il l'utilisait. C'est notamment quand les vignes sont florissantes que les gens ont particulièrement besoin d'argent. Car les hommes veulent acheter non seulement de belles armes, mais aussi de bons chevaux, des maisons et un mobilier magnifiques; les femmes, elles, ont envie de toutes sortes de vêtements et de bijoux d'or. Mais, quand les villes souffrent de disette par suite de mauvaises récoltes ou de guerre, on a besoin de monnaie pour acheter des vivres, en raison de l'infertilité du sol, ou pour enrôler des troupes auxiliaires. » (XÉNOPHON : *De Vectigalibus*, chap. IV.) Aristote dans le chapitre IX, Livre 1^o de *La République*, expose les deux mouvements opposés de la circulation M-A-M et A-M-A sous les noms de « Économique » et « Chrématistique ». Les tragiques grecs, notamment Euripide, opposent ces deux formes de la circulation sous les noms de [...] [le droit] et de [...] [l'intérêt].

apparition de l'argent comme numéraire ou mouvement M-A-M en tant qu'unité en mouvement, ne se sont pas dégagées sous une forme autonome ou qui encore, comme par exemple l'interruption de la métamorphose de la marchandise, n'apparaissent que comme de simples possibilités. Nous avons vu que dans le procès M-A la marchandise, en tant que valeur d'usage réelle et valeur d'échange idéale, se rapportait à l'argent en tant que valeur d'échange réelle et valeur d'usage seulement idéale. En aliénant la marchandise comme valeur d'usage, le vendeur en *réalisait* la propre valeur d'échange ainsi que la valeur d'usage de l'argent. Inversement, en aliénant l'argent comme valeur d'échange, l'acheteur en réalisait la valeur d'usage ainsi que le prix de la marchandise. Il y avait ainsi permutation entre la marchandise et l'argent. En se réalisant, le procès vivant de cette opposition polaire bilatérale se scinde alors de nouveau. Le vendeur aliène réellement la marchandise, mais, par contre, il n'en réalise d'abord le prix qu'idéalement. Il l'a vendue à son prix, mais celui-ci ne sera réalisé qu'à une époque ultérieure. L'acheteur achète en tant que représentant d'argent à venir, tandis que le vendeur vend comme possesseur de marchandise présente. Du côté vendeur, la marchandise est réellement aliénée comme valeur d'usage sans avoir été réellement réalisée comme prix; du côté acheteur, l'argent est réellement réalisé dans la valeur d'usage de la marchandise sans avoir été réellement aliéné comme valeur d'échange. Au lieu que ce soit, comme autrefois, le signe de valeur, c'est maintenant le vendeur lui-même qui représente symboliquement l'argent. Mais, de même qu'autrefois le caractère symbolique général du signe de valeur suscitait la garantie et le cours forcé de l'État, le caractère symbolique personnel de l'acheteur suscite maintenant l'établissement entre les possesseurs de marchandises de contrats privés légalement exécutoires.

Inversement, dans le procès A-M, l'argent peut être aliéné comme moyen d'achat réel et le prix de la marchandise être ainsi réalisé avant que la valeur d'usage de l'argent soit réalisée, ou que la marchandise soit aliénée. C'est ce qui se produit par exemple sous la forme courante du paiement anticipé. Ou encore sous la forme où le gouvernement anglais achète l'opium des ryots aux Indes, ou bien où des commerçants étrangers établis en Russie achètent une grande partie des produits du pays. Mais l'argent n'agit alors que sous la forme déjà connue de moyen d'achat et partant ne revêt pas de forme déterminée nouvelle ¹. Nous ne nous arrêtons donc pas à ce dernier cas, mais ferons seulement remarquer, au sujet de la modification de la forme sous laquelle apparaissent ici les deux procès A-M et M-A, que la différence purement fictive entre l'achat et la vente, telle qu'elle apparaît immédiatement dans la circulation, devient maintenant une différence réelle, puisque, sous l'une des formes, la marchandise seule est présente et, sous l'autre, l'argent seul, mais que, sous les deux formes, l'extrême d'où part l'initiative est seul présent. De plus, les deux formes ont ceci de commun que, dans l'une et l'autre, l'un des équivalents n'existe que dans la volonté commune de l'acheteur et du vendeur, volonté qui a pour tous deux valeur d'obligation et revêt des formes légales déterminées.

Vendeur et acheteur deviennent créancier et débiteur. Si le détenteur de marchandises jouait, comme gardien du trésor, le rôle d'un personnage plutôt comique, il devient maintenant terrible, car ce n'est plus lui-même, mais son prochain qu'il identifie à l'existence d'une somme d'argent déterminée, et ce n'est pas de lui-même, mais de son prochain, qu'il fait le martyr de la valeur d'échange. De croyant, il devient créancier; de la religion, il tombe dans la jurisprudence.

I stay here on my bond! ²

Ainsi, dans la forme M-A transformée, où la marchandise est présente et l'argent seulement représenté, l'argent remplit d'abord la fonction de mesure des valeurs. La valeur d'échange de la marchandise est évaluée en argent considéré comme sa mesure, mais le prix, en tant que valeur d'échange mesurée par contrat, n'existe pas seulement dans la tête du vendeur, il existe également comme mesure de l'obligation de l'acheteur. Deuxièmement, l'argent fonctionne ici comme moyen d'achat, bien qu'il ne projette devant lui que l'ombre de son existence future. Il tire en effet de sa place la marchandise, qui passe de la main du vendeur dans celle de l'acheteur. A l'échéance du terme fixé pour l'exécution du contrat, l'argent entre dans la circulation, car il change de place et passe des mains de l'ancien acheteur dans celles de l'ancien vendeur. Mais il n'entre pas dans la circulation comme moyen de circulation ou comme moyen d'achat. Il fonctionnait comme tel avant d'être présent et il apparaît après avoir cessé de remplir cette fonction. Il entre au contraire dans la circulation comme l'unique équivalent adéquat de la marchandise, comme mode d'existence absolu de la valeur d'échange, comme dernier mot du procès d'échange, bref, comme argent, et comme argent dans la fonction précise de *moyen de paiement général*. Dans cette fonction de moyen de paiement, l'argent apparaît comme la marchandise absolue, mais à l'intérieur de la circulation elle-même, non, comme le trésor, en dehors de celle-ci. La différence entre moyen d'achat et moyen de paiement ³ se fait très désagréablement sentir dans les périodes de crises commerciales ⁴.

A l'origine, la transformation du produit en argent dans la circulation n'apparaît que comme une nécessité individuelle pour le possesseur de marchandises, son produit n'étant pas valeur d'usage pour lui et ne devant le devenir que par son aliénation. Mais, pour payer à l'échéance fixée par contrat, il lui faut avoir au préalable vendu de la marchandise. En dehors de toute considération de ses besoins individuels, la vente a donc été transformée pour lui par le mouvement du procès de circulation en une nécessité sociale. En tant qu'ancien acheteur d'une marchandise, il devient par force vendeur d'une autre

¹ Du capital est naturellement avancé aussi sous forme d'argent, et l'argent avancé peut être du capital avancé, mais ce point de vue ne rentre pas dans le cadre de la circulation simple.

² Je m'en tiens à mon reçu. (Shylock, dans *Le Marchand de Venise*, de Shakespeare.) (N. R.)

³ 1^o édition : « moyens d'achat et moyens de paiement ». Corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

⁴ Différence entre moyen d'achat et moyen de paiement soulignés dans Luther. [Note de l'exemplaire I, annoté à la main.]

marchandise, afin d'acquiescer de l'argent non comme moyen d'achat, mais comme moyen de paiement, comme forme absolue de la valeur d'échange. La transformation de la marchandise en argent conçue comme acte final, ou encore la première métamorphose de la marchandise conçue comme but en soi, qui, dans la thésaurisation, semblait être un caprice du possesseur de marchandises, est devenue maintenant une fonction économique. Le motif et le contenu de la vente en vue du paiement, c'est un contenu découlant de la forme du procès de circulation même.

Dans cette forme de la vente, la marchandise accomplit son changement de place, elle circule, tandis qu'elle ajourne sa première métamorphose, sa transformation en argent. Du côté acheteur, par contre, la seconde métamorphose s'accomplit, c'est-à-dire que l'argent est converti en marchandise avant que la première métamorphose soit accomplie, c'est-à-dire que la marchandise ait été convertie en argent. La première métamorphose apparaît donc ici chronologiquement après la seconde. Et ainsi, l'argent, aspect de la marchandise dans sa première métamorphose, revêt une nouvelle forme déterminée. L'argent, c'est-à-dire la forme autonome vers laquelle évolue la valeur d'échange, n'est plus la forme qui permet la circulation des marchandises, mais son résultat final.

Que ces ventes à terme, où les deux pôles de la vente se trouvent séparés dans le temps, soient un produit spontané de la circulation simple des marchandises, c'est un fait dont il n'est pas besoin de donner des preuves détaillées. En premier lieu, le développement de la circulation entraîne la répétition de la rencontre des mêmes possesseurs de marchandises se présentant alternativement l'un à l'autre comme vendeur et comme acheteur. Cette apparition répétée ne reste pas purement accidentelle. Une marchandise est, par exemple, commandée pour un terme à venir, à l'échéance duquel elle doit être livrée et payée. Dans ce cas, la vente s'accomplit idéalement, c'est-à-dire juridiquement, sans la présence physique de la marchandise ni de l'argent. Les deux formes de l'argent - moyen de circulation et moyen de paiement - coïncident encore ici, la marchandise et l'argent, d'une part, changeant de place simultanément, et l'argent, d'autre part, n'achetant pas la marchandise, mais réalisant le prix de la marchandise antérieurement vendue. De plus, la nature de toute une série de valeurs d'usage implique qu'elles soient réellement aliénées non par la livraison effective de la marchandise, mais seulement par sa cession pour un temps déterminé. Par exemple, quand l'usage d'une maison est vendu pour un mois, la valeur d'usage de la maison n'est fournie qu'après l'écoulement du mois, bien qu'elle ait changé de main au début du mois. Comme la cession effective de la valeur d'usage et son aliénation véritable sont ici séparées dans le temps, la réalisation de son prix a également lieu postérieurement à son changement de place. Enfin, comme les différentes marchandises comportent des temps de production différents et se produisent à des époques différentes, il s'ensuit que l'un des échangistes se présente comme vendeur alors que l'autre ne peut encore se présenter comme acheteur, et, en raison de la fréquente répétition de l'achat et de la vente entre les mêmes possesseurs de marchandises, les deux moments de la vente se dissocient suivant les conditions de production des marchandises. Ainsi naît entre les possesseurs de marchandises une relation de créancier à débiteur, qui forme sans doute la base naturelle du système de crédit, mais peut avoir acquis un complet développement avant que ce dernier existe. Il est clair, en tout cas, qu'avec le perfectionnement du système de crédit, donc de la production bourgeoise en général, la fonction de l'argent comme moyen de paiement prendra de l'extension aux dépens de sa fonction de moyen d'achat et plus encore comme élément de la thésaurisation. En Angleterre, par exemple, l'argent en tant que numéraire est à peu près exclusivement refoulé dans la sphère du commerce de détail et du petit commerce entre producteurs et consommateurs, tandis qu'en tant que moyen de paiement il règne dans la sphère des grandes transactions commerciales ¹.

En tant que moyen général de paiement, l'argent devient la *marchandise générale* des contrats - tout d'abord à l'intérieur seulement de la sphère de la circulation des marchandises ². Mais, en même temps qu'il se développe dans cette fonction, toutes les autres formes de paiement se résolvent peu à peu en paiement en monnaie. La mesure dans laquelle l'argent est devenu moyen de paiement exclusif indique la mesure dans laquelle la valeur d'échange s'est emparée de la production en extension et en profondeur ³.

¹ M. Macleod, malgré toute la suffisance doctrinaire dont font preuve ses définitions, comprend si peu les rapports économiques les plus élémentaires qu'il fait dériver l'argent en général de sa forme la plus développée, celle de moyen de paiement. Il dit, entre autres : comme les gens n'ont pas toujours besoin en même temps de leurs services réciproques, ni de services de même grandeur de valeur, « Il resterait une certaine différence ou une certaine somme de service payable par le premier au second... la dette ». Le bénéficiaire de cette dette a besoin des services d'un tiers, qui n'a pas immédiatement besoin des siens, et « il transfère au troisième la dette que le premier a envers lui. La reconnaissance de dette passe ainsi de main... moyen de circulation... Quand on reçoit une obligation exprimée en monnaie métallique, on peut disposer non seulement des services du débiteur primitif, mais de ceux de la communauté laborieuse tout entière ». (MACLEOD : *Theory and Practice of Banking*, etc., Londres, 1855, vol. 1^{er}, [p. 23 et suiv., 29].)

² BAILEY : *Money and its Vicissitudes*, Londres, 1837, p. 3 : « L'argent est la marchandise générale des contrats, ou celle en quoi sont conclus la plupart des contrats de propriété qui doivent être exécutés à une époque ultérieure. »

³ SENIOR (*Principes fondamentaux*, etc.) dit, page 221 : « Comme la valeur de toute chose varie dans une période de temps donnée, on convient alors que le paiement se fera au moyen de cette chose dont la valeur paraîtra devoir être moins affectée par des causes éventuelles et qui paraîtra devoir conserver longtemps la même... faculté moyenne d'acheter d'autres objets. C'est ainsi que la monnaie devient l'expression ou [le] représentant de la valeur ». C'est l'inverse. C'est parce que l'or, l'argent, etc., sont devenus monnaie, c'est-à-dire le mode d'existence de la valeur d'échange promue à l'autonomie, qu'ils deviennent moyens de paiement universels. Là où intervient la considération de la durée de la grandeur de valeur de la monnaie mentionnés par M. Senior, c'est-à-dire dans les périodes où la monnaie s'impose par la force des choses comme moyen de paiement général, on constate justement aussi une oscillation de la grandeur de valeur de la monnaie. En Angleterre, l'époque d'Elizabeth a constitué l'une de ces périodes, et c'est alors que lord Burleigh et sir

La masse de l'argent circulant comme moyen de paiement est déterminée d'abord par le montant des paiements, c'est-à-dire par la somme des prix des marchandises aliénées, non des marchandises à aliéner, comme dans la circulation monétaire simple. Toutefois, la somme ainsi déterminée est doublement modifiée, en premier lieu par la rapidité avec laquelle la même pièce de monnaie remplit de nouveau la même fonction, ou encore, avec laquelle la masse des paiements se manifeste comme chaîne de paiements en mouvement. A paie B, sur quoi B paie C, et ainsi de suite. La rapidité avec laquelle la même pièce de monnaie remplit une seconde fois sa fonction de moyen de paiement dépend, d'une part, de l'enchaînement des rapports de créancier à débiteur entre les possesseurs de marchandises, tels que les mêmes possesseurs de marchandises sont créanciers vis-à-vis de l'un et débiteurs vis-à-vis de l'autre etc., et, d'autre part, de l'intervalle qui sépare les diverses échéances de paiement. Cette chaîne de paiements, ou de premières métamorphoses après coup des marchandises, diffère qualitativement de la chaîne des métamorphoses qui se manifestent dans la circulation de l'argent en tant que moyen de circulation. Cette dernière chaîne de métamorphoses ne se borne pas à apparaître dans une succession chronologique, mais c'est dans celle-ci seulement qu'elle *devient*. La marchandise devient argent, puis redevient marchandise, et permet ainsi à l'autre marchandise de devenir argent, etc., ou encore, le vendeur devient acheteur, grâce à quoi un autre possesseur de marchandises devient vendeur. Cette connexion naît fortuitement dans le procès d'échange des marchandises lui-même. Mais que l'argent avec lequel A a payé B soit successivement versé par B à C, par C à D, etc., et cela à des intervalles de temps se succédant rapidement - cet enchaînement extérieur ne fait que mettre en lumière un enchaînement social déjà existant. Le même argent ne passe pas par des mains différentes parce qu'il joue le rôle de moyen de paiement, mais circule comme moyen de paiement parce que ces différentes mains ont déjà scellé l'accord des échangistes. La rapidité avec laquelle l'argent circule comme moyen de paiement montre donc que les individus sont bien plus profondément entraînés dans le procès de circulation que ne l'indique la rapidité avec laquelle circule l'argent comme numéraire ou moyen d'achat.

La somme des prix des achats et des ventes simultanés, qui donc se produisent parallèlement dans l'espace, forme la limite où la rapidité de la circulation peut suppléer à la masse du numéraire. Cette barrière disparaît pour l'argent fonctionnant comme moyen de paiement. Si des paiements à effectuer simultanément se concentrent au même endroit, ce qui n'a lieu spontanément tout d'abord que dans les grands centres de circulation des marchandises, ces paiements, représentant des grandeurs négatives et positives, se balancent les uns les autres, A ayant à payer à B et en même temps à recevoir un paiement de C, etc. La somme d'argent requise comme moyen de paiement ne sera donc pas déterminée par la somme des prix des paiements à réaliser simultanément, mais par leur plus ou moins grande concentration et par la grandeur de la balance que laisse subsister leur annulation réciproque en tant que grandeurs négatives et positives. Des dispositions spéciales en vue de ces compensations se font jour en dehors de tout développement du système de crédit, comme, par exemple, dans la Rome antique. Mais il n'y a pas lieu de les étudier ici, pas plus que les échéances générales qui s'établissent partout dans des cercles sociaux déterminés. Remarquons seulement encore ici que l'influence spécifique qu'exercent ces échéances de paiement sur les fluctuations périodiques de la quantité de monnaie en circulation n'a été étudiée scientifiquement que dans les tout derniers temps.

Pour autant que les paiements se compensent à titre de grandeurs positives et négatives, il n'y a pas la moindre intervention d'argent réel. L'argent ne se développe ici que sous sa forme de mesure des valeurs, d'une part dans le prix de la marchandise, d'autre part dans la grandeur des obligations réciproques. En dehors de son existence idéale, la valeur d'échange n'acquiert donc pas ici d'existence autonome, pas même celle de signe de valeur, ou encore, la monnaie devient seulement de la monnaie de compte idéale. La fonction de l'argent comme moyen de paiement implique donc cette contradiction que, d'un côté, si les paiements se compensent, il n'agit qu'idéalement comme mesure et que, d'un autre côté, si le paiement doit être effectué réellement, il entre dans la circulation non comme moyen de circulation transitoire mais il adopte le mode d'existence stable de l'équivalent général, il y entre comme la marchandise absolue, en un mot comme monnaie. Aussi, là où se sont développés la chaîne des paiements et un système artificiel de compensation, en cas de secousses interrompant brutalement le cours des paiements et désorganisant le mécanisme de leur compensation, l'argent passe brusquement de la forme chimérique de fluide gazeux qu'il a comme mesure des valeurs à la forme solide de monnaie ou à celle de moyen de paiement. Ainsi, au stade d'une production bourgeoise développée, où le possesseur de marchandises est depuis longtemps devenu un capitaliste, connaît son Adam Smith et n'a que sourire condescendant pour cette superstition selon laquelle l'or et l'argent seuls seraient de la monnaie, ou que l'argent en général, par opposition aux autres marchandises, serait la marchandise absolue, l'argent réparait brusquement non comme médiateur de la circulation, mais comme la seule forme adéquate de la valeur d'échange, comme l'unique richesse, exactement tel que le conçoit le thésauriseur. Sous cette forme d'existence exclusive de la richesse, il ne se révèle pas, comme par exemple dans le système monétaire, en faisant simplement croire que toute richesse matérielle est dépréciée et sans valeur. Cette dépréciation et dévaluation totale sont réelles. C'est là la phase particulière des crises du marché mondial que l'on appelle crise monétaire. Le *summum bonum* [le bien suprême] que, dans ces moments, on demande à grands cris comme l'unique richesse, c'est l'argent, l'argent comptant, et toutes les autres marchandises, précisément par ce que ce sont des valeurs d'usage, semblent auprès de lui inutiles, des futilités, des hochets, ou encore, comme dit notre docteur Martin Luther, simples parures et ripailles. Cette brusque conversion du système de crédit en système monétaire ajoute la crainte

Thomas Smith, considérant la dépréciation des métaux précieux, qui devenait sensible, firent passer au Parlement un acte obligeant les Universités d'Oxford et de Cambridge à se réserver un tiers de leurs rentes foncières en froment et en orge.

théorique à la panique pratique, et les facteurs de la circulation frémissent devant l'impénétrable mystère de leurs propres rapports économiques ¹.

De leur côté, les paiements rendent nécessaire un fonds de réserve, une accumulation d'argent à titre de moyen de paiement. La constitution de ces fonds de réserve n'apparaît plus, comme dans la thésaurisation, sous l'aspect d'une activité extérieure à la circulation elle-même, ni, comme dans la réserve de numéraire, sous celui d'une interruption purement technique du cours de la monnaie; il faut ici amasser l'argent peu à peu pour pouvoir en disposer à des échéances ultérieures déterminées. Ainsi, alors que sous sa forme abstraite où elle passe pour un enrichissement, la thésaurisation diminue avec le développement de la production bourgeoise, cette thésaurisation-ci, immédiatement imposée par le procès d'échange, augmente, ou plutôt une partie des trésors qui se forment en général dans la sphère de la circulation des marchandises est absorbée comme fonds de réserve de moyens de paiement. Plus la production bourgeoise est développée, plus ces fonds de réserve sont limités au minimum indispensable. Dans son écrit sur l'abaissement du taux de l'intérêt ², Locke donne des renseignements intéressants sur l'importance de ces fonds de réserve à son époque. On y voit quelle fraction importante de la masse de l'argent circulant de façon générale était absorbée en Angleterre par ces réserves de moyens de paiement à l'époque précisément où le système bancaire commençait à se développer.

La loi de la quantité de l'argent en circulation, telle qu'elle résultait de l'étude de la circulation monétaire simple, est essentiellement modifiée par la circulation du moyen de paiement. Étant donnée la vitesse de rotation de la monnaie, soit comme moyen de circulation, soit comme moyen de paiement, la somme totale de l'argent circulant dans un temps donné sera déterminée par la somme totale des prix des marchandises à réaliser, [plus] la somme totale des paiements échus dans le même temps, moins les paiements s'annulant les uns les autres par compensation. La loi générale, selon laquelle la masse de l'argent circulant dépend des prix des marchandises, n'en est pas affectée le moins du monde, puisque le montant des paiements est lui-même déterminé par les prix fixés par contrat. Mais il apparaît d'une manière frappante que, même en supposant constantes la vitesse du cours et l'économie des paiements, la somme des prix des masses de marchandises circulant dans une période déterminée, par exemple un jour, et la masse de l'argent circulant le même jour ne coïncident nullement, car il circule une masse de marchandises dont le prix ne sera réalisé en argent que dans l'avenir et il circule une masse d'argent pour laquelle les marchandises correspondantes sont depuis longtemps sorties de la circulation. Cette dernière masse dépendra elle-même de la grandeur de la somme des valeurs des paiements qui viennent à échéance le même jour, bien qu'étant l'objet de contrats établis à des époques tout à fait différentes.

Nous avons vu que le changement de valeur de l'or et de l'argent n'affecte pas leur fonction de mesure des valeurs ou de monnaie de compte. Ce changement prendra cependant une importance décisive pour la monnaie constituant le trésor, car la hausse ou la baisse de la valeur de l'or et de l'argent détermine l'augmentation ou la diminution de la grandeur de valeur du trésor constitué en or ou en argent. L'importance de ce changement est plus grande encore pour l'argent moyen de paiement. Le paiement ne s'effectue que postérieurement à la vente des marchandises, ou encore l'argent agit à deux périodes différentes et dans deux fonctions différentes, d'abord comme mesure des valeurs, puis comme moyen de paiement correspondant à cette mesure. Si, dans l'intervalle, la valeur des métaux précieux varie, ou que varie le temps de travail requis pour leur production, la même quantité d'or ou d'argent, si elle sert de moyen de paiement, aura une valeur plus ou moins grande qu'au moment où il a servi de mesure des valeurs ou que le contrat a été conclu. La fonction d'une marchandise particulière comme l'or et l'argent utilisée comme monnaie ou comme valeur d'échange promue à l'autonomie entre ici en conflit avec sa nature de marchandise particulière dont la grandeur de valeur dépend de la variation de ses frais de production. La grande révolution sociale qui provoqua en Europe la chute de la valeur des métaux précieux est un fait tout aussi connu que la révolution inverse qui, aux premiers temps de la République de l'ancienne Rome, fut causée par la hausse de la valeur du cuivre, métal dans lequel étaient contractées les dettes des plébéiens. Sans pousser plus loin l'étude des fluctuations de la valeur des métaux précieux dans leur influence sur le système de l'économie bourgeoise, il apparaît dès maintenant ici qu'une baisse dans la valeur des métaux précieux favorise les débiteurs aux dépens des créanciers et qu'inversement une hausse dans leur valeur favorise les créanciers aux dépens des débiteurs.

c) Monnaie universelle.

L'or devient monnaie, distincte du numéraire, d'abord en se retirant de la circulation sous forme de trésor, puis en y entrant comme non-moyen de circulation, et enfin en franchissant les barrières de la circulation intérieure pour fonctionner comme équivalent général dans le monde des marchandises. C'est ainsi qu'il devient monnaie universelle.

De même que les mesures de poids générales des métaux précieux servirent de premières mesures de valeur, les noms de compte de la monnaie redeviennent à l'intérieur du marché mondial les noms de poids correspondants. De même que le métal brut amorphe (aes rude) était la forme primitive du moyen de circulation et que la forme monétaire n'était elle-même primitivement que le signe officiel du poids contenu dans les pièces métalliques, de même le métal précieux, en tant

¹ Boisguillebert, qui voudrait empêcher les rapports de production bourgeois de se cabrer devant les bourgeois eux-mêmes, marque, dans ses idées, une prédilection pour les formes de l'argent où il n'apparaît qu'idéalement ou de manière fugitive. Ainsi avait-il fait pour le moyen de circulation. Ainsi fait-il pour le moyen de paiement. Ce qu'une fois encore il ne voit pas, c'est le passage immédiat de l'argent de sa forme idéale à sa réalité extérieure, c'est que la mesure des valeurs, imaginée seulement, recèle déjà le dur argent à l'état latent. Le fait, dit-il, que l'argent est une simple forme des marchandises elles-mêmes apparaît dans le grand commerce, où l'échange s'effectue sans intervention de l'argent après que « les marchandises sont appréciées ». (*Le détail de la France, ibid.*, p. 210.)

² Locke : *Some Considerations on the lowering of Interest, etc.. ibid.* pp. 17, 18.

que monnaie universelle, dépouille de nouveau figure et empreinte pour reprendre la forme indifférente de barres, ou encore, quand des monnaies nationales, comme les impériales russes, les écus mexicains et les souverains anglais, circulent à l'étranger, leur dénomination devient indifférente et seul compte leur teneur. Comme monnaie internationale enfin, les métaux précieux remplissent de nouveau leur fonction primitive de moyen d'échange, qui, de même que l'échange des marchandises lui-même, n'a pas son origine à l'intérieur des communautés primitives, mais aux points de contact entre communautés différentes. En tant que monnaie universelle, l'argent retrouve donc sa forme naturelle primitive. En sortant de la circulation intérieure, il dépouille derechef les formes particulières qui étaient nées du développement du procès d'échange à l'intérieur de cette sphère particulière, les formes locales qu'il avait comme étalon des prix, numéraire, monnaie d'appoint et signe de valeur.

Nous avons vu que, dans la circulation intérieure d'un pays, une seule marchandise sert de mesure des valeurs. Mais, comme dans un pays c'est l'or et dans l'autre, l'argent, qui remplit cette fonction, une double mesure des valeurs est valable sur le marché mondial et la monnaie acquiert également une double existence dans toutes ses autres fonctions. La conversion des valeurs des marchandises du prix or en prix argent et inversement est chaque fois déterminée par la valeur relative de ces deux métaux, qui varie continuellement et dont la détermination apparaît ainsi comme un procès continu. Les possesseurs de marchandises de chaque sphère intérieure de circulation sont obligés d'utiliser alternativement l'or et l'argent pour la circulation extérieure et d'échanger ainsi le métal qui sert de monnaie à l'intérieur, contre le métal dont ils ont précisément besoin comme monnaie à l'étranger. Chaque nation utilise donc les deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie universelle.

Dans la circulation internationale des marchandises, l'or et l'argent n'apparaissent pas comme moyens de circulation, mais comme *moyens d'échange universels*. Mais le moyen d'échange universel ne fonctionne que sous les deux formes développées du *moyen d'achat* et du *moyen de paiement*, dont le rapport est toutefois inversé sur le marché mondial. Dans la sphère de la circulation intérieure, la monnaie, pour autant qu'elle était numéraire, qu'elle représentait le moyen terme de l'unité en mouvement M-A-M, ou la forme purement fugitive de la valeur d'échange dans le changement de place incessant des marchandises, agissait exclusivement comme moyen d'achat. Sur le marché mondial, c'est l'inverse. L'or et l'argent apparaissent ici comme moyens d'achat quand l'échange de substance est seulement unilatéral et qu'il y a ainsi séparation entre l'achat et la vente. Le commerce limitrophe de Kiakhta, par exemple, est, de fait et par traité, un commerce de troc, où l'argent n'est que mesure de valeur. La guerre de 1857-58 incita les Chinois à vendre sans acheter. L'argent apparut alors subitement comme moyen d'achat. Pour respecter la lettre du traité, les Russes transformèrent des pièces françaises de cinq francs en marchandises d'argent non travaillées, qui servirent de moyen d'échange. L'argent-métal fonctionne continuellement comme moyen d'achat entre l'Europe et l'Amérique d'une part et l'Asie d'autre part, où ce métal se dépose sous forme de trésor. De plus, les métaux précieux fonctionnent comme moyens d'achat internationaux dès qu'est brusquement rompu l'équilibre habituel de l'échange de substance entre deux nations, que de mauvaises récoltes, par exemple, obligent l'une d'elles à acheter en quantités exceptionnelles. Enfin les métaux précieux sont moyens de paiement international pour les pays producteurs d'or et d'argent, où ils sont produit et marchandise immédiats, non formes métamorphosées de la marchandise. Plus se développe l'échange des marchandises entre différentes sphères de circulation nationales, plus la fonction de la monnaie universelle se développe en tant que *moyen de paiement* pour le solde des balances internationales.

De même que la circulation intérieure, la circulation internationale exige une quantité d'or et d'argent toujours variable. Aussi une partie des trésors accumulés sert-elle chez tous les peuples de fonds de réserve de monnaie universelle, qui tantôt se vide, tantôt se remplit de nouveau suivant les oscillations de l'échange des marchandises ¹. Indépendamment des mouvements particuliers qu'elle exécute dans son va-et-vient entre les sphères de circulation nationales ², la monnaie universelle est animée d'un mouvement général dont les points de départ se trouvent aux sources de la production, d'où les courants d'or et d'argent se répandent en diverses directions sur le marché mondial. C'est en tant que marchandises que l'or et l'argent entrent ici dans la circulation mondiale et ils sont échangés comme équivalents contre des équivalents marchandises proportionnellement au temps de travail qu'ils contiennent, avant de tomber dans les sphères de circulation intérieures. Ils apparaissent donc dans ces dernières avec une grandeur de valeur donnée. Toute variation en hausse ou en baisse de leurs frais de production affecte donc uniformément sur le marché mondial leur valeur relative, qui, par contre, est totalement indépendante de la proportion dans laquelle l'or ou l'argent sont absorbés par diverses sphères de circulation nationales. La portion du courant de métal, qui est captée par chaque sphère particulière du monde des marchandises, entre en partie directement dans la circulation monétaire intérieure pour remplacer les espèces métalliques usées, est en partie endiguée dans les différents trésors servant de réservoirs de numéraire, de moyens de paiement et de monnaie universelle, et en partie transformée en articles de luxe, tandis que le reste enfin devient trésor tout court. Au stade développé de la production bourgeoise, la constitution de ces trésors est limitée au minimum que requiert le libre jeu du mécanisme des divers procès de la circulation. Seule la richesse en jachère devient ici trésor en tant que tel - à moins que ce ne soit la forme momentanée d'un excédent dans la balance des paiements, le résultat d'une interruption dans l'échange de substance et, partant, la solidification de la marchandise dans sa première métamorphose.

¹ « L'argent accumulé vient s'ajouter à la somme qui, pour être effectivement dans la circulation et pour satisfaire aux éventualités du commerce, s'éloigne et abandonne la sphère de la circulation elle-même. » (G. R. CARLI, note à VERRI : *Meditazioni sulla Economia Politica*, p. 196, vol. XV, collection Custodi, *ibid.*)

² 1^o édition : « internationales ». Corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

De même qu'en tant que monnaie l'or et l'argent sont conçus comme la marchandise générale, dans la monnaie universelle ils revêtent le mode d'existence correspondant de marchandise universelle. Dans la mesure où tous les produits s'aliènent en eux, ils deviennent la figure métamorphosée de toutes les marchandises et, partant, la marchandise universellement aliénable. Ils sont réalisés comme matérialisation du temps de travail général dans la mesure où l'échange matériel des travaux concrets embrasse toute la surface de la terre. Ils deviennent équivalent général dans la mesure où se développe la série des équivalents particuliers qui forment leur sphère d'échange. Comme, dans la circulation mondiale, les marchandises déploient universellement leur propre valeur d'échange, la forme de celle-ci, métamorphosée en or et en argent, apparaît comme la monnaie universelle. Alors donc que, par leur industrie universelle et par leur trafic mondial, les nations de possesseurs de marchandises convertissent l'or en monnaie adéquate, l'industrie et le commerce ne leur apparaissent que comme un moyen de soustraire la monnaie au marché mondial sous forme d'or et d'argent. En tant que monnaie universelle, l'or et l'argent sont donc à la fois le produit de la circulation générale des marchandises et le moyen d'en élargir les cercles. De même que les alchimistes en voulant faire de l'or firent naître à leur insu la chimie, c'est à l'insu des possesseurs de marchandises lancés à la poursuite de la marchandise sous sa forme magique que jaillissent les sources de l'industrie et du commerce mondiaux. L'or et l'argent aident à créer le marché mondial en ce que dans leur concept monétaire réside l'anticipation de son existence. Cet effet magique de l'or et de l'argent n'est nullement limité aux années d'enfance de la société bourgeoise; il résulte nécessairement de l'image complètement inversée que les agents du monde des marchandises ont de leur propre travail social; et la preuve en est fournie par l'influence extraordinaire qu'exerce sur le commerce mondial la découverte de nouveaux pays aurifères au milieu du XIX^e siècle.

De même qu'en se développant la monnaie devient monnaie universelle, le possesseur de marchandises devient cosmopolite. A l'origine, les relations cosmopolites entre les hommes ne sont autre chose que leurs rapports en tant que possesseurs de marchandises. La marchandise en soi et pour soi est au-dessus de toute barrière religieuse, politique, nationale et linguistique. Sa langue universelle est le prix, et sa communauté, l'argent. Mais, avec le développement de la monnaie universelle par opposition à la monnaie nationale, se développe le cosmopolitisme du possesseur de marchandises sous forme de religion de la raison pratique par opposition aux préjugés héréditaires religieux, nationaux et autres, qui entravent l'échange de substance entre les hommes. Alors que le même or, qui débarque en Angleterre sous forme d'*eagles* américains [pièces de 10 dollars], devient souverains, circule trois jours après à Paris sous forme de napoléons, se retrouve quelques semaines plus tard à Venise sous forme de ducats, mais conserve toujours la même valeur, le possesseur de marchandises se rend bien compte que la nationalité is but the guinea's stamp [n'est que l'estampille de la guinée]. L'idée sublime dans laquelle se résout pour lui le monde entier, c'est celle du marché- du marché mondial¹.

IV. Les métaux précieux

Le procès de production bourgeois s'empare tout d'abord de la circulation métallique comme d'un organisme qui lui est transmis tout prêt à fonctionner, qui se transforme sans doute peu à peu, mais conserve toujours néanmoins sa structure fondamentale. La question de savoir pourquoi, au lieu d'autres marchandises, ce sont l'or et l'argent qui servent de matière de la monnaie, ce n'est pas dans le cadre du système bourgeois qu'elle se pose. Nous ne ferons donc que résumer sommairement les points de vue les plus essentiels.

Comme le temps de travail général n'admet lui-même que des différences quantitatives, il faut que l'objet, qui doit être considéré comme son incarnation spécifique, soit capable de représenter des différences purement quantitatives, ce qui suppose l'identité, l'uniformité de la qualité. C'est là la première condition pour qu'une marchandise remplisse la fonction de mesure de valeur. Si, par exemple, j'évalue toutes les marchandises en bœufs, peaux, céréales, etc., il me faut, en fait, mesurer en bœuf moyen idéal, en peau moyenne idéale, puisqu'il y a des différences qualitatives de bœuf à bœuf, de céréales à céréales, de peau à peau. L'or et l'argent, par contre, étant des corps simples, sont toujours identiques à eux-mêmes, et des quantités égales de ces métaux représentent donc des valeurs de grandeur égale². L'autre condition à remplir par la marchandise destinée à servir d'équivalent général, condition qui découle directement de la fonction de représenter des différences purement quantitatives, est qu'on puisse la diviser en autant de fractions que l'on veut et que l'on puisse de nouveau rassembler ces fractions de manière que la monnaie de compte puisse être représentée aussi sous une forme tangible. L'or et l'argent possèdent ces qualités au plus haut degré.

Comme moyen de circulation, l'or et l'argent ont sur les autres marchandises cet avantage qu'à leur densité élevée, leur conférant un poids relativement grand pour le petit espace qu'ils occupent, correspond une densité économique leur permettant de contenir sous un petit volume une quantité relativement élevée de temps de travail, c'est-à-dire une grande valeur d'échange. Cela assure la facilité du transport, du transfert de main en main et d'un pays à l'autre, ainsi que l'aptitude à apparaître et à disparaître avec une égale rapidité - bref, la mobilité matérielle, le *sine qua non* [la condition indispensable] de la marchandise qui doit servir de *perpetuum mobile* dans le procès de circulation.

¹ MONTANARI : *Della Moneta* (1683), *ibid.*, p. 40 : « Les relations entre tous les peuples sont si étendues sur tout le globe terrestre, que l'on peut presque dire que le monde entier est devenu une seule ville où se tient une foire permanente de toutes les marchandises et où chacun, sans sortir de chez lui, peut, au moyen de l'argent, s'approvisionner et jouir de tout ce qu'ont produit n'importe où la terre, les animaux et le labeur humain. Merveilleuse invention. »

² « Les métaux possèdent cette propriété et cette particularité que chez eux seulement tout se ramène à une seule chose, qui est la quantité : Ils n'ont reçu de la nature, ni dans leur structure interne, ni dans leur forme et leur façon externes, de diversité de qualité. » (Galvani : *Della Moneta*, p. 130.)

La grande valeur spécifique des métaux précieux, leur durabilité, leur indestructibilité relative, leur propriété de ne pas s'oxyder à l'air, et, spécialement pour l'or, de n'être pas soluble dans les acides, sauf dans l'eau régale, toutes ces propriétés naturelles font des métaux précieux la matière naturelle de la thésaurisation. Aussi Pedro Martyr, qui semble avoir été grand amateur de chocolat, dit-il, en parlant des sacs de cacao qui étaient l'une des sortes de monnaie utilisées au Mexique :

O, bienheureuse monnaie, qui offre au genre humain un doux et nourrissant breuvage et, ne pouvant être enfouie, ni longtemps conservée, préserve ses innocents possesseurs de la peste infernale de l'avarice. (De orbe novo [Alcalá 1530. Dec. 5. Cap. 4].)

La grande importance des métaux en général dans le procès de production immédiat est liée à leur fonction d'instruments de production. Indépendamment de leur rareté, la malléabilité de l'or et de l'argent en comparaison du fer et même du cuivre (à l'état durci où l'employaient les anciens) les rend impropres à ce genre d'emploi utilitaire et les prive ainsi dans une large mesure de la qualité sur laquelle repose la valeur d'usage des métaux en général. Sans utilité dans le procès de production immédiat, ils n'apparaissent pas davantage comme indispensables en tant que moyens d'existence, en tant qu'objets de consommation. On peut donc en introduire une quantité quelconque dans le procès de circulation social sans porter préjudice aux procès immédiats de production et de consommation. Leur valeur d'usage individuelle n'entre pas en conflit avec leur fonction économique. D'autre part, l'or et l'argent n'ont pas seulement le caractère négatif de choses superflues, c'est-à-dire dont on peut se passer : leurs qualités esthétiques en font le matériau naturel du luxe, de la parure, de la somptuosité, des besoins des jours de fête, bref, la forme positive du superflu et de la richesse. Ils apparaissent comme une sorte de lumière dans sa pureté native que l'homme extrait des entrailles de la terre, l'argent réfléchissant tous les rayons lumineux dans leur mélange primitif et l'or ne réfléchissant que le rouge, la plus haute puissance de la couleur. Or le sens de la couleur est la forme la plus populaire du sens esthétique en général. Le lien étymologique existant dans les différentes langues indo-européennes entre les noms des métaux précieux et les rapports de couleur a été prouvé par Jacob Grimm. (Voir son *Histoire de la langue allemande*.)

La faculté enfin qu'ont l'or et l'argent de passer de la forme de numéraire à la forme de lingots, de la forme de lingots à la forme d'articles de luxe et *vice versa*, l'avantage qu'ils ont donc sur les autres marchandises de ne pas rester prisonniers de formes d'usage déterminées, données une fois pour toutes, fait d'eux la matière naturelle de la monnaie, qui doit constamment passer d'une forme déterminée dans une autre.

La nature ne produit pas plus de monnaie que de banquiers, ou de cours du change. Mais, comme la production bourgeoise doit nécessairement faire de la richesse un fétiche et la cristalliser sous la forme d'un objet particulier, l'or et l'argent en sont l'incarnation adéquate. Par nature, l'or et l'argent ne sont pas monnaie, mais la monnaie est, par nature, or et argent. D'une part, la cristallisation de la monnaie en argent ou en or n'est pas seulement un produit du procès de circulation, mais, en fait, son unique produit stable. D'autre part, l'or et l'argent sont des produits finis naturels, et ils sont produits de la circulation et produits de la nature de façon immédiate et sans que les sépare quelque différence de forme que ce soit. Le produit général du procès social, ou encore le procès lui-même en tant que produit, est un produit naturel particulier, un métal caché dans les entrailles de la terre et qu'on en peut extraire ¹.

Nous avons vu que l'or et l'argent ne peuvent satisfaire à ce qu'on exige d'eux comme monnaie : être des valeurs de grandeur constante. Ils possèdent toutefois, comme le remarque déjà Aristote, une grandeur de valeur plus durable que la moyenne des autres marchandises. Indépendamment de l'effet général d'une hausse ou d'une dépréciation des métaux précieux, les fluctuations du rapport de valeur de l'or et de l'argent sont d'une importance particulière, parce que sur le marché mondial ces deux métaux servent côte à côte de matière de la monnaie. Les causes purement économiques de ces changements de valeur - conquêtes et autres bouleversements politiques, qui avaient dans le monde antique une grande influence sur la valeur des métaux, n'ont qu'un effet local et passager - doivent être ramenées à la variation du temps de travail requis pour la production de ces métaux. Ce temps dépendra lui-même de leur rareté naturelle relative, ainsi que de la plus ou moins grande difficulté de se les procurer à l'état de métal pur. L'or est en fait le premier métal que découvre l'homme. La nature, d'une part, le livre elle-même sous sa forme cristalline pure, individualisé, sans combinaison chimique avec d'autres corps, ou, comme disaient les alchimistes, à l'état vierge; d'autre part, en le soumettant aux grands lavages des cours d'eau, la nature assume elle-même l'œuvre de la technologie. Ainsi n'est exigé de l'homme que le travail le plus élémentaire pour obtenir soit l'or de rivière, soit l'or des terrains thalassiques, tandis que la production de l'argent suppose le travail de la mine et, d'une manière générale, un développement relativement élevé de la technique. C'est pourquoi, bien qu'il soit moins rare absolument, la valeur primitive de l'argent est relativement supérieure à celle de l'or. L'affirmation de Strabon, suivant laquelle on donnait dans une tribu arabe 10 livres d'or pour 1 livre de fer et 2 livres d'or pour 1 livre d'argent, ne semble nullement invraisemblable. Mais, à mesure que les forces productives du travail social se développent et que par suite le produit du travail simple devient plus cher par rapport à celui du travail complexe, à mesure qu'est fouillée en un plus grand nombre de points l'écorce de la terre et que tarissent les sources monétaires d'approvisionnement en or que l'on trouvait à sa surface, la valeur de l'argent diminuera par rapport à celle de l'or. A un stade donné du développement de la technologie et des moyens de communication, la découverte de nouveaux pays

¹ En 780, une foule de pauvres gens émigra pour aller laver les sables aurifères au sud de Prague, et trois hommes purent, en un jour, extraire 3 marcs d'or. En conséquence, l'affluence aux diggings [placers] et le nombre de bras enlevés à l'agriculture furent si grands que, l'année suivante, le pays fut éprouvé par la famine. (Voir M. G. KOERNER : *A bhandlung von dem Altertum des bahmischn Bergwerks*, Schneeberg, 1768. [p. 37 et suiv.])

aurifères et argentifères fera finalement pencher la balance. Dans l'ancienne Asie, le rapport de l'or à l'argent était de 6 à 1 ou de 8 à 1; ce dernier rapport est celui que l'on constatait encore en Chine et au Japon au début du XIX^e siècle; le rapport de 10 à 1, celui de l'époque de Xénophon, peut être considéré comme le rapport moyen de la période moyenne de l'antiquité. L'exploitation des mines d'argent espagnoles par Carthage et plus tard par Rome eut dans l'antiquité à peu près le même effet que la découverte des mines américaines dans l'Europe moderne. Pour l'époque de l'Empire romain, on peut considérer que le rapport moyen est en gros de 15 ou 16 à 1, bien que l'on constate fréquemment à Rome une dépréciation supérieure de l'argent. Le même mouvement, commençant par une dépréciation relative de l'or et aboutissant à la chute de la valeur de l'argent, se reproduit dans la période suivante, qui s'étend du moyen âge à nos jours. Comme au temps de Xénophon, le rapport moyen est de 10 à 1 au moyen âge et, à la suite de la découverte des mines américaines, il passe de nouveau à 16 ou 15 pour 1. La découverte des gisements d'or d'Australie, de Californie et de Colombie rend vraisemblable une nouvelle chute de la valeur de l'or *.

* Jusqu'ici, les découvertes d'Australie, etc., n'ont pas encore affecté le rapport de l'or et de l'argent. Les affirmations contraires de Michel Chevalier n'ont ni plus, ni moins de valeur que le socialisme de cet ex-saint-simonien. La cote de l'argent sur le marché de Londres prouve, il est vrai, que de 1850 à 1858 le prix-or moyen de l'argent est supérieur d'un peu moins de 3 % à ce qu'il était pour la période 1830-1850. Mais cette hausse s'explique simplement par la demande d'argent de l'Asie. De 1852 à 1858, le prix de l'argent dans les différentes années et les différents mois varie *uniquement* avec cette *demande*, et nullement avec les arrivages d'or en provenance des sources de production nouvellement découvertes. Voici un aperçu des prix-or de l'argent sur le marché de Londres.

Prix de l'argent par once (en pence)

Année	Mars	Juillet	Novembre
1852	61 1/8	60 1/4	61 7/8
1853	61 3/8	61 1/2	61 7/8
1854	61 7/8	61 3/4	61 1/2
1855	60 7/8	61 1/2	60 7/8
1856	60	61 1/4	62 1/8
1857	61 3/4	61 6/8	61 1/2
1858	61 5/8		

C. – Théories sur les moyens de circulation et la monnaie

Tandis qu'aux XVI^e et XVII^e siècles, dans l'enfance de la société bourgeoise moderne, une passion universelle de l'or jeta peuples et princes dans les croisades d'outre-mer à la conquête du Graal d'or¹, les premiers interprètes du monde moderne, les promoteurs du système monétaire, dont le système mercantile n'est qu'une variante, proclamèrent, unique richesse, l'or et l'argent, c'est-à-dire la monnaie. Ils formulaient très exactement la vocation de la société bourgeoise, qui est de faire de l'argent, donc, au point de vue de la circulation simple des marchandises, de constituer le trésor éternel que ne sauraient ronger ni mites, ni rouille. Ce n'est pas répondre au système monétaire que de dire qu'une tonne de fer du prix de 3 livres sterling représente une grandeur de valeur égale à celle de 3 livres sterling d'or. Il ne s'agit pas ici de la grandeur de la valeur d'échange, mais de sa forme adéquate. Si le système monétaire et mercantile distingue le commerce mondial et les branches particulières du travail national qui débouchent directement sur le commerce mondial, pour en faire les seules vraies sources de la richesse, ou de l'argent, il faut considérer qu'à cette époque la plus grande partie de la production nationale se déroulait encore dans les cadres féodaux et constituait pour les producteurs eux-mêmes la source immédiate de leurs moyens d'existence. Les produits, pour une grande part, ne se transformaient pas en marchandises, par conséquent pas en argent; ils n'entraient absolument pas dans l'échange général de substance de la société, n'apparaissaient donc pas comme la matérialisation du travail abstrait général, et, de fait, ne créaient pas de richesse bourgeoise. L'argent en tant que but de la circulation, c'est la valeur d'échange, ou la richesse abstraite, et non quelque élément matériel de la richesse représentant la fin déterminante et le principe moteur de la production. Comme il était normal au seuil de la production bourgeoise, ces prophètes méconnus étaient fermement attachés à la forme solide, palpable et brillante de la valeur d'échange, à sa forme de marchandise générale par opposition à toutes les marchandises particulières. La sphère d'économie bourgeoise proprement dite de l'époque était la sphère de la circulation des marchandises. Aussi est-ce du point de vue de cette sphère élémentaire qu'ils jugeaient tout le procès compliqué de la production bourgeoise et confondaient l'argent avec le capital. L'inexpiable lutte que mènent les économistes modernes

¹ « L'or est une chose merveilleuse ! Qui le possède est maître de tout ce qu'il désire. Avec de l'or, on peut faire entrer des âmes au paradis. » (Christophe Colomb, dans une lettre de la Jamaïque, 1503.) [Note de l'exemplaire I, annoté à la main]

contre le système monétaire et mercantile provient en grande partie de ce que ce système divulgue avec une brutale naïveté le secret de la production bourgeoise, le fait qu'elle est sous la domination de la valeur d'échange. Ricardo, pour en faire, il est vrai, une fausse application, remarque quelque part que, même en temps de famine, on importe des céréales non pas parce que la nation a faim, mais parce que le marchand de grains fait de l'argent. Dans sa critique du système monétaire et mercantile, l'économie politique moderne pêche donc en combattant ce système comme une simple illusion, comme une simple théorie fautive, et ne reconnaît pas en lui la forme barbare de son propre principe fondamental. De plus, ce système ne conserve pas seulement une valeur historique, mais a pleinement droit de cité dans certaines sphères de l'économie moderne. A tous les stades du processus de production bourgeoise où la richesse prend la forme élémentaire de la marchandise, la valeur d'échange prend la forme élémentaire de la monnaie et, dans toutes les phases du procès de production, la richesse se retrouve toujours pour un moment dans la forme élémentaire générale de la marchandise. Même dans l'économie bourgeoise la plus évoluée, les fonctions spécifiques de l'or et de l'argent en tant que monnaie, différentes de leur fonction de moyen de circulation et qui les opposent à toutes les autres marchandises, ne sont pas abolies, mais seulement limitées, et les systèmes monétaire et mercantile restent donc valables. Ce qu'il y a de spécifiquement catholique dans le fait que l'or et l'argent affrontent les autres marchandises profanes en tant qu'incarnation immédiate du travail social et, par suite, en tant que mode d'existence de la richesse abstraite, blesse naturellement le *point d'honneur*¹ protestant de l'économie politique bourgeoise, et la peur des préjugés du système monétaire lui a fait perdre pour longtemps toute faculté de juger sainement des phénomènes de la circulation de la monnaie, comme le montrera l'exposé suivant.

Il était tout à fait normal que, contrairement au système monétaire et mercantile, qui ne connaît l'argent que sous sa forme déterminée de cristallisation de la circulation, l'économie politique classique le conçût d'abord sous sa forme fluide, comme la forme de la valeur d'échange qui naît et disparaît dans la métamorphose même des marchandises. Comme la circulation des marchandises est, par suite, conçue exclusivement sous la forme M-A-M et que celle-ci est à son tour exclusivement conçue sous la forme déterminée de l'unité en mouvement de la vente et de l'achat, on oppose la monnaie sous sa forme déterminée de moyen de circulation à sa forme déterminée de monnaie. Si l'on isole le moyen de circulation lui-même dans sa fonction de numéraire, il se transforme, comme nous l'avons vu, en signe de valeur. Mais, la circulation métallique étant la forme dominante de la circulation que rencontre tout d'abord l'économie politique classique, celle-ci considère la monnaie métallique comme du numéraire et le numéraire métallique comme un simple signe de valeur. Conformément à la loi de la circulation des signes de valeur, on établit cette proposition que les prix des marchandises dépendent de la masse de la monnaie circulante et non, inversement, la masse de la monnaie circulante, des prix des marchandises. Nous trouvons cette opinion plus ou moins clairement formulée chez des économistes italiens du XVII^e siècle, tantôt affirmée et tantôt condamnée par *Locke*, nettement développée dans le *Spectator* (dans le numéro du 19 octobre 1711), par *Montesquieu* et *Hume*. *Hume* étant le représentant de beaucoup le plus important de cette théorie au XVIII^e siècle, c'est par lui que nous commencerons cette revue des différents économistes.

Sous certaines conditions, une augmentation ou une diminution dans la quantité soit des espèces métalliques, soit des signes de valeur circulants, semble agir *uniformément* sur les prix des marchandises. S'il y a baisse ou hausse dans la *valeur* de l'or ou de l'argent servant à évaluer les valeurs d'échange des marchandises sous la forme des prix, les *prix* montent ou baissent, parce que leur mesure de valeur a varié, et il circule plus ou moins d'or et d'argent comme numéraire parce que les prix ont monté ou baissé. Mais le phénomène visible est la variation des prix, la valeur d'échange des marchandises restant la même, avec augmentation ou diminution de la quantité des moyens de circulation. Si, d'autre part, la quantité des signes de valeur en circulation tombe au-dessous ou s'élève au-dessus du niveau nécessaire, ils sont impérieusement; ramenés à ce niveau par la baisse ou la hausse des prix des marchandises. Dans les deux cas, le même effet semble provoqué par la même cause, et c'est à cette apparence que s'est tenu *Hume*.

Dans toute étude scientifique du rapport de la quantité des moyens de circulation au mouvement des prix des marchandises, il faut supposer donnée la valeur de la matière de la monnaie. *Hume*, au contraire, considère exclusivement des époques de révolution dans la mesure des métaux précieux eux-mêmes, donc des révolutions dans la mesure des valeurs. La montée des prix des marchandises simultanément à l'accroissement de la monnaie métallique depuis la découverte des mines américaines forme l'arrière-plan historique de sa théorie, de même que la polémique contre le système monétaire et mercantile en fournit le motif pratique. L'apport des métaux précieux peut naturellement être accru sans variation de leurs frais de production. D'autre part, la diminution de leur valeur, c'est-à-dire du temps de travail requis pour leur production, ne se manifestera tout d'abord que dans l'augmentation de leur apport. Donc, dirent plus tard des disciples de *Hume*, la diminution de la valeur des métaux précieux se manifeste dans l'accroissement de la masse des moyens de circulation, et l'accroissement de la masse des moyens de circulation dans la montée des prix des marchandises. Mais, en fait, seul augmente le prix des marchandises exportées qui sont échangées contre l'or et l'argent en tant que marchandises, et non en tant que moyens de circulation. C'est ainsi que le prix de ces marchandises, qui sont évaluées en or et en argent dont la valeur a baissé, monte par rapport à toutes les autres marchandises dont la valeur d'échange continue à être évaluée en or et en argent d'après l'étalon de leurs anciens frais de production. Cette double évaluation des valeurs d'échange des marchandises dans le même pays ne peut naturellement être que temporaire et les prix-or ou argent doivent nécessairement se compenser dans les proportions déterminées par les valeurs d'échange elles-mêmes, de telle manière que les valeurs d'échange de toutes les marchandises soient finalement évaluées d'après la

¹ En français dans le texte. (N. R.)

nouvelle valeur de la matière de la monnaie. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici ce procès, pas plus que la façon dont s'impose en général la valeur d'échange des marchandises parmi les fluctuations de leur prix marchand. Mais de récentes études critiques sur le mouvement des prix des marchandises au XVI^e siècle ont montré d'une manière frappante que cette compensation se fait très progressivement et s'étend sur de longues périodes aux époques où la production bourgeoise est moins développée, et qu'en tout cas elle ne s'effectue pas au même rythme que l'augmentation des espèces en circulation ¹. C'est tout à fait indûment que les disciples de Hume, comme ils aiment à le faire, se réfèrent à la montée des prix dans la Rome antique à la suite de la conquête de la Macédoine, de l'Égypte et de l'Asie mineure. Le brusque et brutal transfert d'un pays dans un autre de trésors d'argent accumulés, qui était propre au monde antique, la réduction temporaire de frais de production des métaux précieux pour un pays déterminé grâce au simple procédé du pillage affectent aussi peu les lois immanentes de la circulation monétaire que la distribution gratuite à Rome des céréales d'Égypte et de Sicile, par exemple, affecte la loi générale qui règle le prix des céréales. L'examen détaillé de la circulation monétaire exige, d'une part, une histoire soigneusement classée des prix des marchandises et, d'autre part, des statistiques officielles sans lacunes sur l'expansion et la contraction du moyen de circulation, sur l'afflux et l'écoulement des métaux précieux, etc.; cette documentation, qui ne commence d'ailleurs d'exister qu'avec le plein développement du système bancaire, manquait à Hume comme à tous les autres écrivains du XVIII^e siècle. La théorie de la circulation de Hume se résume dans les propositions suivantes : **1.** Les prix des marchandises dans un pays sont déterminés par la masse d'argent qui s'y trouve (argent réel ou symbolique). **2.** L'argent circulant d'un pays représente toutes les marchandises qui s'y trouvent. Suivant l'accroissement du nombre des représentants, c'est-à-dire de la quantité d'argent, il revient plus ou moins de la chose représentée à chaque représentant particulier. **3.** Si la quantité des marchandises augmente, leur prix baisse ou la valeur de l'argent monte. Si la quantité d'argent augmente, inversement le prix des marchandises monte et la valeur de l'argent diminue ².

La cherté des choses due à la surabondance de l'argent, dit Hume, est un désavantage pour tout commerce établi, les bas prix permettant aux pays pauvres de supplanter les pays riches sur tous les marchés étrangers ³. Si l'on considère une nation en elle-même, l'abondance ou la rareté du numéraire pour compter ou pour représenter les marchandises ne peut avoir d'influence, bonne ou mauvaise, pas plus que ne serait altéré le bilan d'un commerçant, si, au lieu du système de numération arabe, qui demande peu de chiffres, il employait pour la comptabilité le système romain, qui en exige un plus grand nombre. Bien plus, l'augmentation de la quantité d'argent, comme les signes numériques dans le système romain, offre plutôt un inconvénient et de plus grandes difficultés tant pour le conserver que pour le transporter ⁴.

Pour prouver quoi que ce soit, Hume aurait dû montrer que, dans un système de signes numériques donné, la somme des chiffres employés ne dépend pas de la grandeur de la valeur numérique, mais qu'à l'inverse la grandeur de la valeur numérique dépend de la somme des signes employés. Il est parfaitement exact que ce n'est pas un avantage d'évaluer ou de « compter » les valeurs des marchandises en or ou en argent déprécié; aussi les peuples, quand augmentait la somme de valeur des marchandises en circulation, trouvèrent-ils toujours plus commode de compter en argent qu'en cuivre, et en or qu'en argent. Au fur et à mesure qu'ils devenaient plus riches, ils transformaient en monnaie subsidiaire les métaux de moindre valeur, et ceux qui avaient plus de valeur, en argent. D'autre part, Hume oublie que, pour compter les valeurs en or et en argent, il n'est besoin de la « présence » ni de l'or, ni de l'argent. Pour lui, monnaie de compte et monnaie de circulation se confondent et toutes deux sont du numéraire (*coin*). De ce qu'un changement de valeur dans la mesure des valeurs ou dans les métaux précieux qui remplissent la fonction de monnaie de compte fait augmenter ou diminuer les prix des marchandises et, par suite, également la masse de l'argent circulant, la vitesse de rotation restant constante, Hume conclut que la montée ou la baisse des prix des marchandises dépend de la quantité de l'argent circulant. Le fait qu'aux XVI^e et XVII^e siècles non seulement la quantité d'or et d'argent augmentait, mais qu'en même temps leurs frais de production diminuaient, Hume pouvait le constater par la fermeture des mines européennes. Aux XVI^e et XVII^e siècles les prix des marchandises ont augmenté en Europe avec la masse de l'or et de l'argent importés d'Amérique; les prix des marchandises sont donc déterminés dans chaque pays par la masse d'or et d'argent qui s'y trouve. Telle était la première « conséquence nécessaire » de Hume ⁵. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les prix n'ont pas monté dans la même proportion où augmentaient les métaux précieux; il s'est écoulé plus d'un demi-siècle avant que se manifestât un changement *quelconque* dans les prix des marchandises, et, même alors, il se passa bien du temps encore avant que les valeurs d'échange des marchandises fussent d'une manière générale évaluées en fonction de la dépréciation de l'or et de l'argent, avant donc que cette révolution n'affectât les prix généraux des marchandises. Par conséquent, conclut Hume, qui, en pleine contradiction avec les principes de sa philosophie, transforme sans en faire la critique des faits observés de façon unilatérale en propositions générales, par conséquent le prix des marchandises, ou la valeur de l'argent, est déterminé non par la masse absolue de l'argent existant dans un pays, mais bien plutôt par la quantité d'or et d'argent qui entre réellement

¹ Hume admet d'ailleurs cette progressivité, si peu que cela réponde à son principe. Voir David HUME : *Essays and Treatises on several Subjects*, Édit. Londres, 1777, vol. 1^o, p. 300.

² Voir STEUART : *An Inquiry into the Principles of Political Economy*, etc., Vol. I, pp. 394-400.

³ David HUME : *Essays*, etc., p. 300.

⁴ David HUME, *ibid.*, p. 303.

⁵ David HUME, *Essays*, etc., 303.

dans la circulation; mais il faut bien en fin de compte que tout l'or et l'argent existant dans un pays soit absorbé par la circulation sous forme de numéraire ¹. Il est évident que si l'or et l'argent possèdent une valeur propre, abstraction faite de toutes les autres lois de la circulation monétaire, il ne peut circuler qu'une quantité déterminée d'or et d'argent comme équivalent d'une somme de valeur donnée de marchandises. Si donc toute quantité d'or et d'argent se trouvant accidentellement dans un pays doit entrer comme moyen de circulation dans l'échange des marchandises sans considération de la somme des valeurs des marchandises, l'or et l'argent ne possèdent pas de valeur immanente et ne sont donc pas en fait de véritables marchandises. Telle est la troisième « conséquence nécessaire » de Hume. Ce sont des marchandises sans prix et de l'or et de l'argent sans valeur, qu'il fait entrer dans le procès de circulation. Aussi ne parle-t-il jamais non plus de valeur des marchandises, ni de valeur de l'or, mais seulement de leur quantité respective. Locke déjà avait prétendu que l'or et l'argent n'avaient qu'une valeur purement imaginaire ou conventionnelle; première affirmation brutale de l'opposition à la thèse du système monétaire, suivant laquelle l'or et l'argent seuls possèdent une vraie valeur. Du fait que le mode d'existence monétaire de l'or et de l'argent découle de leur seule fonction dans le procès d'échange social, il donne cette interprétation, que c'est à une fonction sociale qu'ils doivent leur ² propre valeur et partant leur grandeur de valeur ³. L'or et l'argent sont donc des choses sans valeur, mais ils acquièrent à l'intérieur du procès de circulation une grandeur de valeur fictive en tant que *représentants des marchandises*. Le procès les transforme non en monnaie, mais en valeur. Cette valeur, qu'ils acquièrent, est déterminée par le rapport entre leur propre masse et la masse des marchandises, les deux masses devant nécessairement coïncider. Alors donc que Hume fait entrer l'or et l'argent dans le monde des marchandises en tant que non-marchandises, il les transforme au contraire, dès qu'ils apparaissent sous la forme déterminée de numéraire, en simples marchandises s'échangeant par simple troc avec les autres marchandises. Si, alors, le monde des marchandises consistait en une seule marchandise, un million de quarters de blé par exemple, il serait fort simple de concevoir qu'un quarter s'échange contre deux onces d'or s'il existe deux millions d'onces d'or, et contre 20 onces d'or s'il en existe 20 millions, et que par conséquent le prix de la marchandise et la valeur de l'argent montent ou baissent en raison inverse de la quantité d'argent existant ⁴. Mais le monde des marchandises se compose d'une variété infinie de valeurs d'usage, dont la valeur relative n'est nullement déterminée par la quantité relative. Comment Hume se représente-t-il donc cet échange entre la masse des marchandises et la masse de l'or ? Il se contente de la vague et insaisissable conception suivant laquelle chaque marchandise s'échange comme partie aliquote de la masse totale des marchandises contre une partie aliquote correspondante de la masse d'or. Le mouvement des marchandises décrivant leur procès, qui naît de la contradiction qu'elles recèlent entre valeur d'échange et valeur d'usage, qui apparaît dans la circulation monétaire et se cristallise dans les différentes formes déterminées de celle-ci, est donc effacé et il est remplacé par une mise en équation mécanique imaginaire de la masse pondérale des métaux précieux existant dans un pays et de la masse des marchandises qui s'y trouvent en même temps.

Sir James Steuart ouvre son étude du numéraire et de l'argent par une critique détaillée de Hume et de Montesquieu ⁵. Il est en fait le premier à poser la question : est-ce la quantité de l'argent circulant qui est déterminée par les prix des marchandises ou les prix des marchandises par la quantité de l'argent circulant ? Bien que son exposé soit obscurci par une conception fantasmagorique de la mesure des valeurs, par ses hésitations sur la valeur d'échange en général et par des réminiscences du système mercantile, il découvre les formes déterminées essentielles de la monnaie et les lois générales de la circulation monétaire parce qu'il ne place pas mécaniquement les marchandises d'un côté et l'argent de l'autre, mais déduit effectivement des différentes opérations de l'échange des marchandises lui-même les différentes fonctions.

L'emploi de la monnaie dans la circulation intérieure d'un pays peut se ramener à deux points principaux. le paiement de ce que l'on doit et l'achat de ce dont on a besoin. L'ensemble de ces deux actes constitue la demande d'argent comptant (ready money demands)... L'état du commerce et des manufactures, le mode de vie et les dépenses coutumières des habitants sont les conditions dont l'ensemble règle et détermine la somme de la demande d'argent comptant, c'est-à-dire la masse des aliénations. Pour réaliser ces multiples paiements, une certaine proportion d'argent est indispensable. Cette proportion peut, de son côté, augmenter ou diminuer suivant les circonstances, bien que la quantité des aliénations reste la même... En tout cas, la circulation d'un pays ne peut absorber qu'une quantité déterminée de monnaie ⁶.

¹ « Il est évident que les prix ne dépendent pas tant de la masse absolue des marchandises et de celle de l'argent qui se trouvent dans un pays, que de la masse des marchandises qui vient sur le marché ou peut y venir, et de l'argent en circulation. Si les espèces sont enfermées dans des coffres, cela a le même effet pour les prix que si elles étaient détruites; si les marchandises sont entassées dans des magasins et des greniers à blé, l'effet est le même. Comme, en pareils cas, les marchandises et l'argent ne se rencontrent jamais, ils ne peuvent pas non plus agir les uns sur les autres. La totalité (des prix) finit par atteindre une juste proportion avec la nouvelle masse de numéraire qui se trouve dans le pays. » (*Essays and Treatise on several Subjects*, pp. 303, 307, 308.)

² « Leur », introduit dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

³ Voir LAW et FRANKLIN sur le surplus de valeur que donnerait à l'or et à l'argent leur fonction de monnaie. Également : FORBONNAIS. [Note de l'exemplaire I, annoté à la main.]

⁴ Cette fiction se trouve textuellement dans MONTESQUIEU. [Note de l'exemplaire II, annoté à la main.]

⁵ STEUART. *An Inquiry into the Principles of Political Economy*, etc., vol. 1^o, p. 394 et suiv.

⁶ James STEUART, *ibid.*, vol. II, pp. 377-379, passim.

Le prix marchand de la marchandise est déterminé par l'opération complexe de la demande et de la concurrence [demand and competition], qui sont absolument indépendantes de la masse d'or et d'argent existant dans un pays. Que deviennent alors l'or et l'argent qui ne sont pas requis comme numéraire ? Ils sont amassés sous forme de trésor, ou servent de matière première dans la fabrication d'articles de luxe. Si la masse d'or et d'argent vient à tomber au-dessous du niveau nécessaire pour la circulation, on y supplée par de la monnaie symbolique ou par d'autres expédients. Quand un cours du change favorable amène un excédent de monnaie dans le pays et en arrête, en même temps, l'exportation en supprimant la demande extérieure, une grande quantité en passe dans des coffres où elle devient aussi inutile que si elle demeurait au fond des mines ¹.

La deuxième loi découverte par Steuart est le reflux à son point de départ de la circulation fondée sur le crédit. Il expose enfin les effets que produit sur l'exportation et l'importation internationale des métaux précieux la diversité du taux de l'intérêt dans les différents pays. Nous n'indiquons ici ces deux derniers points que pour être complets, car ils s'écartent du sujet de la circulation simple que nous traitons ². Monnaie symbolique ou monnaie de crédit - Steuart ne fait pas encore de distinction entre ces deux formes de monnaie - peuvent remplacer les métaux précieux comme moyens d'achat ou moyens de paiement dans la circulation intérieure, mais non sur le marché mondial. C'est pourquoi les billets constituent la monnaie de la société (*money of the society*), tandis que l'or et l'argent constituent la monnaie universelle (*money of the world*) ³.

C'est le propre des nations ayant un développement « historique », au sens de l'école de droit historique, d'oublier constamment leur propre histoire. Aussi, bien que la question controversée du rapport des prix des marchandises à la quantité des moyens de circulation ait continuellement agité le Parlement pendant ce demi-siècle et fait surgir en Angleterre des milliers de pamphlets, grands et petits, Steuart demeura-t-il plus encore « un chien crevé » que Spinoza ne sembla l'être à Moïse Mendelsohn au temps de Lessing. Même le plus récent historien de la *currency* [du moyen de circulation], Maclaren, a fait d'Adam Smith l'inventeur de la théorie de Steuart, et de Ricardo, celui de la théorie de Hume ⁴. Or, tandis que Ricardo affinait la théorie de Hume, Adam Smith enregistrerait les résultats de recherches de Steuart comme des faits sans vie. *Adam Smith* a appliqué aussi aux biens de l'esprit son adage écossais suivant lequel « quand on a fait un petit bénéfice il devient souvent facile d'en faire de grands » et c'est pourquoi il a mis un soin mesquin à cacher les sources auxquelles il doit le peu dont il a effectivement tiré beaucoup. Plus d'une fois il préfère émousser la pointe d'un problème, quand une formulation rigoureuse l'obligerait à croiser le fer avec ses devanciers. C'est le cas dans la théorie de la monnaie. Il adopte sans mot dire la théorie de Steuart, quand il dit que l'or et l'argent se trouvant dans un pays sont en partie employés comme numéraire, en partie amassés comme fonds de réserve pour les commerçants dans les pays dépourvus de banques et comme réserves bancaires dans les pays possédant une circulation de crédit, qu'ils servent en partie de trésor pour balancer les paiements internationaux et sont en partie employés à la fabrication d'articles de luxe. Quant à la question de la quantité de numéraire circulant, il la passe sous silence et l'écarte en traitant de la façon la plus

¹ *Ibid.*, pp. 379-380, passim.

² « Le numéraire additionnel sera mis en coffre ou transformé en argenterie. Quant au papier monnaie, dès qu'il aura rempli son premier but, qui est de satisfaire les besoins de celui qui l'a emprunté, il reviendra au débiteur et sera réalisé... Aussi, qu'on augmente ou diminue les espèces d'un pays dans une proportion aussi grande que l'on voudra, les marchandises n'en monteront ou n'en baisseront pas moins suivant les principes de la demande et de la concurrence, et celles-ci dépendront toujours des dispositions de ceux qui ont quelque bien ou un genre quelconque d'équivalent à céder, mais jamais de la quantité de numéraire qu'ils possèdent... Qu'on la rende (la quantité des espèces dans un pays) aussi petite que l'on voudra, tant qu'il y aura dans le pays de la propriété réelle de quelque nature que ce soit, et de la concurrence dans la consommation entre ceux qui la possèdent, les prix seront élevés grâce au troc, à l'usage de la monnaie symbolique, aux règlements réciproques et mille autres inventions Si ce pays a des relations avec d'autres nations, Il faut qu'il existe un rapport entre les prix de bien des marchandises ici et ailleurs, et une brusque augmentation ou une brusque diminution des espèces, en admettant qu'elle pût par elle-même avoir pour effet la hausse ou la baisse des prix, serait limitée dans ses effets par la concurrence étrangère. » STEUART : *An Inquiry into the Principles of Political Economy*, etc., vol. 1^o, pp. 400-402. « La circulation de chaque pays doit être adaptée à l'activité industrielle des habitants qui produisent les marchandises venant sur le marché... C'est pourquoi, si le numéraire d'un pays tombe au-dessous de la proportion correspondant au prix du travail offert en vente, on aura recours à des inventions comme la monnaie symbolique pour fournir un équivalent. Mais, s'il arrive que le numéraire dépasse la proportion correspondant à l'activité industrielle, il ne provoquera pas de montée des prix et n'entrera pas non plus dans la circulation : il sera amassé sous forme de trésors... Quelle que puisse être la masse d'argent dans un pays par rapport au reste du monde, il ne peut jamais en rester dans la circulation qu'une quantité sensiblement proportionnelle à la consommation des habitants fortunés et au travail et à l'activité industrielle des pauvres », et la proportion n'en est pas déterminée « par la quantité d'argent se trouvant effectivement dans le pays ». (*Ibid.*, p. 403-408, passim.) « Tous les pays s'efforceront de jeter les espèces qui ne sont pas nécessaires à leur propre circulation, dans le pays où l'intérêt de l'argent est élevé par rapport au leur propre. » (*Ibid.*, vol. II, p. 5.) « Le pays le plus riche d'Europe peut être le plus pauvre en espèces circulantes. » (*An Inquiry into the Principles of Political Economy*, etc., vol. II, p. 6.) Voir la polémique contre Steuart dans Arthur Young. [Addition de l'exemplaire 1, annoté à la main.]

³ STEUART, *ibid.*, vol. II, p. 370. Louis Blanc transforme la *money of the society*, ce qui ne signifie autre chose que monnaie intérieure, nationale, en monnaie socialiste, ce qui ne signifie rien du tout et fait conséquemment de John Law un socialiste. (Voir son premier volume de *l'Histoire de la Révolution française*.)

⁴ MACLAREN : *History of the Currency*, Londres, 1858, p. 43. Le patriotisme a conduit un écrivain allemand mort prématurément (Gustav Julius) à faire du vieux Büsch une autorité qu'on oppose à l'école ricardienne. L'honorable Büsch a traduit en patois hambourgeois l'anglais génial de Steuart en estropiant l'original aussi souvent que possible.

erronée la monnaie comme une simple marchandise ¹. Son vulgarisateur, l'insipide J.-B. Say, que les Français ont élevé au rang de « prince de la science » ², tout comme Johann Christoph Gottsched éleva son Schönaich au rang d'Homère et de l'Arétin, s'est proclamé lui-même *terror principum* [terreur des princes] et *lux mundi* [lumière du monde], J.-B. Say a, en faisant l'important, enfourché cette thèse et érigé en dogme ce qui, chez Adam Smith, était une inadvertance pas tout à fait naïve ³. Par ailleurs, l'esprit polémique qui le dressait contre les illusions du système mercantile ont empêché Adam Smith de concevoir objectivement les phénomènes de la circulation métallique, alors que ses vues sur la monnaie de crédit sont originales et profondes. De même qu'au XVIII^e siècle on trouve derrière toutes les théories de la pétrification un courant d'idées qui a sa source dans des considérations critiques ou apologétiques se référant à la tradition biblique du déluge, derrière toutes les théories de la monnaie du XVIII^e siècle se cache une lutte sourde contre le système monétaire, ce fantôme qui avait veillé sur le berceau de l'économie bourgeoise et continuait de projeter son ombre sur la législation.

Au XVIII^e siècle, ce ne furent pas les phénomènes de la circulation métallique, mais bien plutôt ceux de la circulation des billets de banque, qui donnèrent une impulsion directe aux recherches sur la nature de la monnaie. On ne remonta à la première que pour découvrir les lois de la seconde. La suspension des paiements en espèces de la Banque d'Angleterre à partir de 1797, la hausse des prix de nombreuses marchandises qui se produisit ensuite, la chute du prix monétaire de l'or au-dessous de son prix marchand, la dépréciation des billets de banque, particulièrement depuis 1809, fournirent les motifs pratiques immédiats d'une lutte politique au Parlement et d'un tournoi théorique au dehors aussi passionnés l'un que l'autre. Ce qui servait de fond historique au débat, c'était l'histoire du papier monnaie au XVIII^e siècle, le fiasco de la banque de Law, la dépréciation des billets de banque provinciaux des colonies anglaises de l'Amérique du Nord qui, allant de pair avec l'accroissement des signes de valeur, dura du début au milieu du XVIII^e siècle; puis, plus tard, le cours forcé du papier monnaie (*Continental bills*) imposé par le gouvernement central américain pendant la guerre d'Indépendance, enfin l'expérience faite sur une plus grande échelle encore des assignats français. La plupart des écrivains anglais de l'époque confondent la circulation des billets de banque, qui est régie par de tout autres lois, avec la circulation des signes de valeur ou du papier d'État à cours forcé et, prétendant expliquer les phénomènes de cette circulation à cours forcé par les lois de la circulation métallique, ce sont au contraire les lois de cette dernière qu'en fait ils déduisent des phénomènes de la première. Nous passons sur tous les nombreux écrivains de la période de 1800 à 1809 pour en venir immédiatement à Ricardo, autant parce que son œuvre résume celle de ses devanciers, dont il formule les idées d'une façon plus rigoureuse, que parce que la forme donnée par lui à la théorie de la monnaie commande jusqu'à maintenant toute la législation bancaire anglaise. Comme ses devanciers, Ricardo confond la circulation des billets de banque, ou de la monnaie de crédit, avec la circulation de simples signes de valeur. Le fait qui s'impose à lui, c'est celui de la dépréciation du papier monnaie et de la hausse simultanée des prix des marchandises. Ce qu'étaient les mines américaines pour Hume, les planches à billets de Threadneedle Street le sont pour Ricardo et, à un endroit, il identifie lui-même expressément ces deux facteurs. Ses premiers écrits, qui ne traitent que de la question de la monnaie, paraissent au moment où la polémique la plus violente opposait la Banque d'Angleterre, du côté de laquelle étaient les ministres et le parti de la guerre, à ses adversaires, autour desquels se groupaient l'opposition parlementaire, les whigs et le parti de la paix. Ces écrits semblèrent être les précurseurs directs du fameux rapport du Bullion-committee ⁴ de 1810, dans lequel sont adoptées les idées de Ricardo ⁵. Le fait singulier que Ricardo et ses disciples, qui déclarent que la monnaie n'est qu'un simple signe de valeur, s'appellent les bullionists (les hommes des lingots d'or), ne provient pas seulement du nom de ce comité, mais du contenu de sa doctrine elle-même. Dans son œuvre sur l'économie politique, Ricardo a répété et développé les mêmes idées, mais nulle part il n'a étudié la nature de la monnaie en soi, comme il l'a fait pour la valeur d'échange, le profit, la rente, etc.

Ricardo détermine tout d'abord la valeur de l'or et de l'argent, comme celle de toutes les autres marchandises, par la quantité de temps de travail matérialisé en elles ⁶. C'est en ces métaux en tant que marchandises de valeur donnée que sont mesurées les valeurs de toutes les autres marchandises ⁷. La quantité des moyens de circulation d'un pays est alors déterminée, d'une part, par la valeur de l'unité de mesure de la monnaie et, d'autre part, par la somme des valeurs

¹ Ceci n'est pas exact. Il formule au contraire correctement la loi en plusieurs endroits. [Note de l'exemplaire 1, annoté à la main.]

² En français dans le texte. (N. R.)

³ C'est pourquoi la distinction entre currency et money, c'est-à-dire entre moyen de circulation et monnaie, ne se trouve pas dans le *Wealth of Nations*. Trompé par l'apparente naïveté d'Adam Smith, qui connaissait fort bien son Hume et son Steuart, l'honnête Maclaren fait cette remarque : « La théorie de la dépendance des prix vis-à-vis de la quantité des moyens de circulation n'a pas encore jusqu'ici attiré l'attention; et pour le Dr. Smith, comme pour M. Locke » (Locke varie dans sa manière de voir) « la monnaie métallique n'est autre chose qu'une marchandise. » (MACLAREN : *History of the Currency*, p. 44.)

⁴ Commission de l'encaisse métallique. (N. R.)

⁵ David RICARDO : *The high Price of Bullion, a Proof of the Depreciation of Banknotes*, 4^e édition, Londres, 1811. (La première édition parut en 1809.) Et encore : *Reply to Mr. Bosanquet's practical Observations on the Report of the Bullion Committee*, Londres, 1811.

⁶ David RICARDO : *On the Principles of Political Economy*, etc., p. 77. « La valeur des métaux précieux, comme celle de toutes les autres marchandises, dépend, en fin de compte, de la quantité totale de travail nécessaire pour les obtenir et pour les amener sur le marché. »

⁷ *Ibid.*, pp. 77, 180, 181.

d'échange des marchandises. Cette quantité est modifiée par l'économie du mode de paiement ¹. Ainsi est déterminé dans quelle quantité une monnaie de valeur donnée peut circuler; sa valeur à l'intérieur de la circulation ne se manifestant que par la quantité, de simples signes de valeur de cette monnaie, à condition d'être émis dans la proportion déterminée par la valeur de la monnaie, peuvent la remplacer dans la circulation, et l'on peut dire que

la monnaie circulante est à son état le plus parfait quand elle consiste exclusivement en papier ayant la même valeur que l'or qu'il prétend représenter ².

Jusqu'ici donc Ricardo, la valeur de la monnaie étant supposée donnée, détermine la quantité des moyens de circulation par les prix des marchandises, et la monnaie, en tant que signe de valeur, est pour lui le signe d'une quantité d'or déterminée et non, comme chez Hume, le représentant sans valeur des marchandises.

Quand Ricardo interrompt brusquement la marche régulière de son exposé pour adopter le point de vue contraire, il se tourne aussitôt vers la circulation internationale des métaux précieux et embrouille ainsi le problème en y introduisant des points de vue qui lui sont étrangers. Recherchant l'expression intime de sa pensée, nous écarterons d'abord tous les problèmes secondaires artificiels et nous situerons donc les mines d'or et d'argent à l'intérieur des pays où les métaux précieux circulent comme monnaie. L'unique proposition découlant de l'exposé antérieur de Ricardo est que, la valeur de l'or étant donnée, la quantité de monnaie en circulation se trouve déterminée par les prix des marchandises. A un moment donné, donc, la masse de l'or circulant dans un pays est simplement déterminée par la valeur d'échange des marchandises en circulation. Supposons alors que la somme de ces valeurs d'échange diminue, soit parce qu'il est produit moins de marchandises aux anciennes valeurs d'échange, soit parce que, par suite d'une augmentation de la force productive du travail, la même masse de marchandises voit diminuer sa valeur d'échange. Ou bien, admettons, inversement, que la somme des valeurs d'échange augmente parce que la masse des marchandises augmente, les frais de production restant les mêmes, ou parce que la valeur, soit de cette même masse de marchandises, soit d'une masse de marchandises plus petite, croît par suite d'une diminution de la force productive du travail. Que devient dans ces deux cas la quantité *donnée* du métal circulant ? Si l'or n'est de la monnaie que parce qu'il circule en tant que moyen de circulation, s'il est obligé de rester dans la circulation comme le papier-monnaie à cours forcé émis par l'État (et c'est à cela que pense Ricardo), alors, dans le premier cas, il y aura surabondance dans la quantité de monnaie en circulation par rapport à la valeur d'échange du métal, et, dans le second cas, elle se trouverait au-dessous de son niveau normal. Donc, bien que doté d'une valeur propre, l'or, dans le premier cas, devient signe d'un métal d'une valeur d'échange inférieure à la sienne propre, et, dans le second cas, signe d'un métal d'une valeur supérieure. En tant que signe de valeur, il sera, dans le premier cas, au-dessous et, dans le second, au-dessus de sa valeur réelle (encore une déduction à partir du papier monnaie à cours forcé). Ce serait, dans le premier cas, comme si les marchandises étaient évaluées en un métal de valeur inférieure et, dans le second, comme si elles l'étaient en un métal de valeur supérieure à l'or. Les prix des marchandises monteraient donc dans le premier cas et baisseraient dans le second. Dans les deux cas, le mouvement des prix des marchandises, leur montée ou leur baisse, serait l'effet de l'expansion ou de la contraction relative ³ de la masse de l'or circulant, soit au-dessus, soit au-dessous du niveau correspondant à sa propre valeur, c'est-à-dire de la quantité normale qui est déterminée par le rapport entre sa propre valeur et la valeur des marchandises qu'il faut faire circuler.

On aurait le même procès si la somme des prix des marchandises en circulation restait inchangée, mais que la masse de l'or circulant vint à être au-dessous ou au-dessus du juste niveau, au-dessous si les espèces d'or usées dans la circulation n'étaient pas remplacées par une nouvelle production correspondante des mines, et au-dessus si le nouvel apport en provenance des mines avait dépassé les besoins de la circulation. Dans les deux cas, on suppose que les frais de production de l'or, ou encore, sa valeur, restent les mêmes.

Résumons. La monnaie en circulation est au niveau normal quand, la valeur d'échange des marchandises étant donnée, sa quantité est déterminée par sa propre valeur métallique. Elle est en surabondance : l'or tombe au-dessous de sa propre valeur métallique et les prix des marchandises montent parce que la somme des valeurs d'échange des marchandises diminue ou que l'apport d'or en provenance des mines augmente. Elle se contracte au-dessous de son juste niveau, l'or monte au-dessus de sa propre valeur métallique et les prix des marchandises tombent parce que la somme des valeurs d'échange de la masse des marchandises augmente ou que l'apport de l'or en provenance des mines ne compense pas la masse d'or détruit par l'usure. Dans les deux cas, l'or circulant est signe d'une valeur plus grande ou plus petite que celle qu'il a réellement. Il peut devenir un signe surévalué ou déprécié de lui-même. Dès que les marchandises auraient été généralement évaluées dans cette nouvelle valeur de la monnaie et que les prix généraux des marchandises seraient montés ou tombés en proportion, la quantité de l'or circulant correspondrait de nouveau au besoin de la circulation (conséquence que Ricardo fait ressortir avec une satisfaction particulière), mais elle serait en contradiction avec les frais de production des métaux précieux et, par suite, avec leur rapport en tant que marchandise aux autres marchandises. Conformément à la théorie ricardienne des valeurs d'échange en général, la hausse de l'or au-dessus de sa valeur

¹ RICARDO, *ibid.*, p. 421 : « La quantité de monnaie qui peut être employée dans un pays dépend de sa valeur. Si l'or seul était en circulation, il en faudrait quinze fois moins que si l'argent était seul employé. » Voir aussi RICARDO : *Proposals for an economical and secure currency*, Londres, 1816, p. 17, 18, où il dit : « La quantité des billets en circulation dépend du montant requis pour la circulation du pays et celui-ci est réglé par la valeur de l'unité de mesure de la monnaie, le montant des paiements et l'économie de leur réalisation. »

² RICARDO : *Principles of Political Economy*, pp. 432, 433.

³ Ce mot (relative) n'existe pas dans la première édition. Corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

d'échange, c'est-à-dire de la valeur déterminée par le temps de travail qu'il contient, provoquerait une augmentation de la production de l'or jusqu'à ce que l'augmentation de l'offre l'eût fait redescendre à sa juste grandeur de valeur. Inversement, une baisse de l'or au-dessous de sa valeur provoquerait une diminution de sa production jusqu'à ce qu'il fût remonté à sa juste grandeur de valeur. Ces mouvements inverses permettraient d'aplanir la contradiction entre la valeur métallique de l'or et sa valeur comme moyen de circulation, il s'établirait un juste niveau de la masse de l'or en circulation et la hauteur des prix marchands répondrait de nouveau à la mesure des valeurs. Ces fluctuations dans la valeur de l'or circulant n'atteindraient pas moins l'or en lingots, puisque, par hypothèse, tout l'or, qui n'est pas utilisé pour les articles de luxe, est en circulation. Comme l'or lui-même, soit comme numéraire, soit en lingot, peut devenir signe de valeur d'une valeur métallique supérieure ou inférieure à la sienne propre, il va sans dire que les billets de banque convertibles qui pourraient être en circulation partageront le même sort. Bien que les billets de banque soient convertibles, que leur valeur réelle corresponde donc à leur valeur nominale, la masse totale de la monnaie circulante, or et billets (*the aggregate currency consisting of metal and of convertible notes*), peut être surévaluée et dépréciée selon que leur quantité totale, pour les motifs exposés plus haut, monte au-dessus ou baisse au-dessous du niveau déterminé par la valeur d'échange des marchandises en circulation et par la valeur métallique de l'or. Le papier-monnaie inconvertible, à cet égard, n'a sur le papier-monnaie convertible d'autre avantage que celui de pouvoir se dévaluer doublement. Il peut tomber au-dessous de la valeur du métal qu'il est censé représenter parce qu'il est émis en trop grande quantité, ou bien aussi parce que le métal qu'il représente est tombé au-dessous de sa propre valeur. Cette dépréciation, non du papier vis-à-vis de l'or, mais de l'or et du papier pris ensemble, ou encore de la masse totale des moyens de circulation d'un pays, est une des principales découvertes de Ricardo, dont lord Overstone et Co se sont emparés pour leur propre usage et ont fait un principe fondamental des lois de 1844 et 1845 sur les banques qui portent le nom de sir Robert Peel.

Ce qu'il fallait prouver, c'est que le prix des marchandises ou la valeur de l'or dépend de la masse de l'or en circulation. La démonstration consiste à poser par avance ce qui est à démontrer, à savoir que toute quantité du métal précieux servant de monnaie, quel qu'en soit le rapport avec sa valeur intrinsèque, devient nécessairement moyen de circulation, numéraire, donc signe de valeur pour les marchandises en circulation quelle que soit la somme totale de leur valeur. Autrement dit, la démonstration consiste à faire abstraction de toutes les autres fonctions que [remplit] la monnaie en dehors de sa fonction de moyen de circulation¹. Quand il est serré de près, comme par exemple dans sa polémique avec Bosanquet, Ricardo, obsédé par le phénomène de la dépréciation des signes de valeur par leur quantité, trouve son refuge dans une affirmation dogmatique².

Si Ricardo avait présenté abstraitement cette théorie comme nous l'avons fait, sans y introduire des faits concrets et des incidents qui détournent du problème lui-même, le vide en serait apparu de façon frappante. Mais il donne à tout le développement une teinte internationale. Il sera cependant aisé de montrer que la grandeur apparente de l'échelle adoptée ne change rien à la petitesse des idées fondamentales.

La première proposition était donc : la quantité de la monnaie métallique circulante est normale quand elle est déterminée par la somme des valeurs des marchandises en circulation estimée dans sa valeur métallique. Ce qui, sur le plan international, s'exprimera ainsi : à l'état normal de la circulation, chaque pays possède une masse de monnaie correspondant à sa richesse et à son industrie. La monnaie circule à une valeur correspondant à sa véritable valeur, ou à ses frais de production; c'est-à-dire : elle a la même valeur dans tous les pays³. On n'exporterait donc jamais de monnaie d'un pays ni n'en importerait dans l'autre⁴. Il s'établirait donc un équilibre entre les *currencies* (les masses totales de monnaie circulante) des différents pays. Le juste⁵ niveau de la *currency* nationale est alors exprimé sous la forme de l'équilibre international des *currencies*, ce qui ne veut dire en fait autre chose que ceci : la nationalité ne change rien à la loi économique générale. Nous voici de nouveau devant le même point fâcheux qu'auparavant. Comment le juste niveau est-il rompu ? ce qui s'exprime maintenant en ces termes : comment est rompu l'équilibre international des *currencies* ? ou encore : comment la monnaie cesse-t-elle d'avoir la même valeur dans tous les pays ? ou enfin, comment cesse-t-elle d'avoir dans chaque pays sa propre valeur ? De même que, précédemment, le juste⁶ niveau était rompu parce que la masse de l'or circulant augmentait ou diminuait, la somme des valeurs des marchandises restant la même, ou bien, parce que la quantité de monnaie en circulation restait la même alors que les valeurs d'échange des marchandises augmentaient ou diminuaient, de même le niveau international déterminé par la valeur du métal lui-même est à présent rompu parce que la masse d'or existant dans un pays augmente par suite de la découverte de nouvelles mines de métal dans ce pays⁷, ou

¹ 1^o édition; « de toutes les formes déterminées que possède la monnaie en dehors de sa forme de moyen de circulation ». corrigé dans l'exemplaire 1, annoté à la main. (N. R.)

² David RICARDO : *Repty to Mr. Bosanquet's practical Observations, etc.*, p. 49. « Que le prix des marchandises monterait ou descendrait proportionnellement à l'accroissement ou à la diminution de la monnaie, je pose la chose comme un fait indiscutable. »

³ David RICARDO : *The high Price, of Bullion, etc.* « La monnaie aurait dans tous les pays la même valeur » (p. 4). Dans son *Économie politique*, Ricardo a modifié cette proposition, mais sans que cela tire à conséquence ici.

⁴ *Ibid.*, pp. 3-4.

⁵ « Juste », introduit dans l'exemplaire 1, annoté à la main. (N. R.)

⁶ « Juste », introduit dans l'exemplaire 1, annoté à la main. (N. R.)

⁷ *Ibid.*, p. 4.

bien parce qu'a augmenté ou diminué la somme des valeurs d'échange en circulation dans un pays particulier. Si, précédemment, la production des métaux précieux diminuait ou croissait selon la nécessité de provoquer la contraction ou l'expansion de la *currency* et de faire baisser ou monter les prix des marchandises dans la mesure correspondante, ce sont, à présent, l'exportation et l'importation d'un pays dans l'autre qui produisent le même effet. Dans le pays où les prix auraient monté et où la valeur de l'or serait, par suite d'un gonflement de la circulation, tombée au-dessous de sa valeur métallique, l'or serait dévalué par rapport aux autres pays et il y aurait par suite hausse des prix des marchandises par rapport aux autres pays. On exporterait donc de l'or et on importerait des marchandises.

Et *vice versa*. Précédemment, c'était la production de l'or qui se poursuivait jusqu'au rétablissement du juste rapport de valeur entre le métal et la marchandise; à présent, ce seraient l'importation et l'exportation, et, avec elles, la hausse ou la baisse des prix des marchandises, qui se poursuivraient jusqu'au rétablissement de l'équilibre entre les *currencies* internationales. De même que, dans le premier cas, la production de l'or augmentait ou diminuait seulement parce que l'or était au-dessus ou au-dessous de sa valeur, de même ce serait la seule raison qui provoquerait les migrations internationales de l'or. De même que, dans le premier cas, toute variation dans sa production affecterait la quantité du métal circulant et, avec elle, les prix, de même maintenant l'importation et l'exportation. Dès que serait établie la valeur relative de l'or et de la marchandise, ou la quantité normale des moyens de circulation, la production cesserait dans le premier cas, et l'exportation et l'importation dans le second, sauf pour assurer le remplacement des espèces hors d'usage et pour les besoins de l'industrie de luxe. Il s'ensuit

*que la tentation d'exporter de l'or comme équivalent de marchandises ou une balance commerciale défavorable ne peuvent jamais provenir que d'une surabondance des moyens de circulation*¹.

Ce serait toujours uniquement la dévaluation ou la surévaluation du métal consécutive à l'expansion ou à la contraction de la masse des moyens de circulation au-dessus ou au-dessous de son juste niveau qui provoquerait des entrées ou des sorties d'or². Autre conséquence : comme, dans le premier cas, la production de l'or n'est augmentée ou diminuée et, dans le second cas, l'or n'est importé ou exporté, que parce que sa quantité est au-dessus ou au-dessous de son juste niveau, que parce qu'il est estimé au-dessus ou au-dessous de sa valeur métallique, que par conséquent les prix des marchandises sont trop élevés ou trop bas, chacun de ces mouvements agit comme correctif³ en ramenant par l'expansion ou la contraction de la monnaie circulante les prix à leur vrai niveau, dans le premier cas au niveau entre la valeur de l'or et la valeur de la marchandise, dans le second cas au niveau international des *currencies*. En d'autres termes : la monnaie ne circule dans les différents pays qu'autant que dans chaque pays elle circule comme numéraire. La monnaie n'est que du numéraire et la quantité d'or existant dans un pays doit donc nécessairement entrer dans la circulation, et peut donc, en tant que signe de valeur d'elle-même, monter au-dessus ou tomber au-dessous de sa valeur. Et nous voilà ainsi, parle détour de cette complication internationale, revenus sans encombre au simple dogme dont nous sommes partis.

Quelques exemples montreront comment Ricardo fait violence aux phénomènes réels pour les arranger⁴ dans le sens de sa théorie abstraite. Il affirme par exemple qu'aux époques de mauvaises récoltes, fréquentes en Angleterre pendant la période de 1800 à 1820, l'or est exporté non parce qu'on a besoin de blé et que l'or est de la monnaie donc un moyen d'achat et de paiement toujours efficace⁵ sur le marché mondial, mais parce que l'or est déprécié dans sa valeur par rapport aux autres marchandises et que, par suite, la *currency* du pays où se produit la mauvaise récolte est dépréciée par rapport aux autres *currencies* nationales. Ainsi, parce que la mauvaise récolte aurait diminué la masse des marchandises en circulation, la quantité donnée de monnaie circulante aurait dépassé son niveau normal et, par suite, tous les prix des marchandises auraient monté⁶. Contrairement à cette interprétation paradoxale, les statistiques ont montré que, de 1793 à l'époque la plus récente, dans les cas de mauvaises récoltes en Angleterre, il n'y avait pas surabondance, mais pénurie

¹ « Une balance défavorable ne provient jamais que d'une surabondance des moyens de circulation. » (RICARDO : *The high Price of Bullion*, etc., pp. 11, 12.)

² « L'exportation des espèces est provoquée par leur bon marché et n'est pas l'effet, mais la cause d'une balance défavorable. » (*Ibid.*, p. 14.)

³ *Ibid.*, p. 17.

⁴ 1^o édition « pour que ses constatations s'orientent ». (N. R.)

⁵ 1^o édition « agissant ». Corrigé dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

⁶ RICARDO : *The high Price of Bullion*, etc., pp. 74, 75. « L'Angleterre, par suite d'une mauvaise récolte, se trouverait dans la situation d'un pays qui a été privé d'une partie de ses marchandises et qui, par suite, a besoin d'une quantité moindre de moyens de circulation. Les espèces, qui égalaient auparavant les paiements, deviendraient maintenant surabondantes et relativement bon marché par rapport à la diminution de sa production. L'exportation de cette somme rétablirait donc la valeur du moyen de circulation par rapport à celui des autres pays. » Sa confusion entre l'argent et la marchandise, et entre l'argent et le numéraire, a quelque chose de risible dans la phrase suivante : « S'il est possible de supposer qu'après une récolte défavorable l'Angleterre se trouvant amenée à faire une Importation extraordinaire de blé un autre pays possède cet article en surabondance, mais n'a besoin d'aucune espèce de marchandises, Il s'ensuivrait indubitablement que ce pays n'exporterait pas son blé en échange de marchandises; mais il n'exporterait pas non plus de blé contre de l'argent, puisque celui-ci est une marchandise dont le besoin, dans un pays, n'est jamais absolu, mais relatif. » (*Ibid.*, p. 75.) Dans le poème héroïque de Pouchkine, le père du héros n'arrive jamais à comprendre que la marchandise est de l'argent. Mais, que l'argent est une marchandise, les Russes l'ont de tout temps compris, comme le prouve non seulement l'importation de blé par l'Angleterre, de 1838 à 1842, mais encore toute leur histoire commerciale.

dans la quantité de moyens de circulation existante et que, par conséquent, il a circulé, et il devait nécessairement circuler plus de monnaie qu'avant ¹.

Ricardo a également prétendu, à l'époque du blocus continental de Napoléon et des décrets de blocus anglais, que les Anglais exportaient de l'or au lieu de marchandises vers le continent parce que leur monnaie était dépréciée par rapport à la monnaie des pays continentaux, que leurs marchandises étaient par suite à un prix plus élevé et que c'était ainsi une spéculation commerciale plus avantageuse d'exporter de l'or au lieu de marchandises. D'après lui, l'Angleterre était le marché où les marchandises étaient chères et l'argent bon marché, tandis que sur le continent les marchandises étaient bon marché et l'argent cher.

La réalité, dit un écrivain anglais, c'était le bas prix ruineux imposé à nos objets fabriqués et à nos produits coloniaux par le blocus continental pendant les six dernières années de la guerre. Les prix du sucre et du café, par exemple, évalués en or, étaient sur le continent quatre ou cinq fois plus élevés que les mêmes prix évalués en Angleterre en billets de banque. C'était l'époque où les chimistes français découvraient le sucre de betterave et remplaçaient le café par la chicorée, tandis qu'au même moment les fermiers anglais, pour engraisser les bœufs, expérimentaient le sirop et la mélasse, l'époque où l'Angleterre prenait possession d'Héligoland pour y établir un dépôt de marchandises pour favoriser la contrebande vers le Nord de l'Europe et où les articles légers de fabrication britannique cherchaient à entrer en Allemagne en passant par la Turquie... Presque toutes les marchandises du monde étaient accumulées dans nos entrepôts et y restaient reléguées, sauf lorsqu'une licence française, pour laquelle les marchands de Hambourg et d'Amsterdam avaient payé à Napoléon une somme de 40.000 à 50.000 livres sterling, en libérait une petite quantité. Il fallait que ce soient de drôles de marchands, pour payer de telles sommes la liberté de transporter d'un marché cher à un marché bon marché un chargement de marchandises. Dans quelle évidente alternative se trouvait un commerçant ? Ou bien acheter du café 6 pence en billets de banque et l'expédier sur une place où il pouvait le vendre immédiatement 3 ou 4 shillings-or la livre, ou bien acheter de l'or avec des billets de banque à 5 livres sterling l'once et l'expédier sur une place où il était estimé à 3 livres sterling 17 shillings 10 ½ pence. Il est donc absurde de dire qu'on remettait de l'or au lieu de café en voyant là une opération commerciale plus avantageuse... Il n'était pas de pays au monde où l'on pût alors se procurer une aussi grande quantité de marchandises désirables qu'en Angleterre. Bonaparte examinait toujours minutieusement les prix courants anglais. Tant qu'il constata qu'en Angleterre l'or était cher et le café bon marché, il se montra satisfait des effets de son blocus continental ².

Juste à l'époque où Ricardo exposait pour la première fois sa théorie de la monnaie et où le *Bullion-committee* l'incorporait à son rapport parlementaire, en 1810, se produisit un effondrement ruineux dans les prix de toutes les marchandises anglaises par rapport à 1808 et 1809, tandis qu'il y avait une hausse relative dans la valeur de l'or ³. Les produits agricoles firent exception parce que leur importation de l'extérieur rencontrait des obstacles et que la quantité disponible à l'intérieur était très réduite du fait de mauvaises récoltes ⁴. Ricardo se trompait si totalement sur le rôle des métaux précieux comme moyen de paiement international que, dans son rapport devant la Commission de la Chambre des lords (1819), il pouvait déclarer « que les pertes d'or du fait de l'exportation cesseraient complètement dès que seraient repris les paiements en espèces et que la circulation monétaire serait ramenée à son niveau métallique ». Il mourut à temps, juste avant que n'éclatât la crise de 1825, qui donna un démenti à sa prophétie. La période dans laquelle Ricardo se livre à son activité d'écrivain n'était d'ailleurs guère faite pour l'observation du rôle des métaux précieux dans leur fonction de monnaie universelle. Avant l'introduction du blocus continental, la balance commerciale était presque toujours en faveur de l'Angleterre et, tant qu'il ⁵ dura, les transactions avec le continent européen furent trop peu importantes pour affecter le cours du change anglais. Les envois d'argent étaient de nature essentiellement politique et Ricardo semble avoir complètement méconnu le rôle que jouaient les subsides dans l'exportation de l'or anglais ⁶.

Parmi les contemporains de Ricardo qui formèrent l'école qui défendait les principes de son économie politique, *James Mill* est le plus important. Il a tenté d'exposer la théorie de la monnaie de Ricardo sur la base de la circulation métallique simple, sans avoir recours aux complications internationales injustifiées derrière lesquelles Ricardo cache la pauvreté de sa conception, et sans aucun souci de polémique à propos des opérations de la Banque d'Angleterre. Ses principales thèses sont les suivantes ⁷ :

Par valeur de la monnaie, nous entendons ici la proportion suivant laquelle on l'échange contre d'autres articles, ou la quantité de monnaie qu'on donne en échange d'une certaine quantité d'autres choses. [Ce rapport est

¹ Voir Thomas TOOKE : *History of Prices*, et James WILSON : *Capital, Currency and Banking*. (Ce dernier livre est la reproduction d'une série d'articles qui parurent en 1844, 1845 et 1847 dans le *London Economist*.)

² James DRACON HUME : *Letters on the Cornlaws*, Londres, 1834, pp. 29-31.

³ 1^o édition : « monnaie ». Corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

⁴ Thomas TOOKE : *History of Prices*, etc., Londres, 1848, p. 110.

⁵ 1^o édition : « elle ». (N. R.)

⁶ Voir W. BLAKE : les *Observations*, etc., citées plus haut.

⁷ James MILL : *Elements of Political Economy*. Dans le texte de la traduction française de J. T. PARISSOT, Paris, 1823.

déterminé par] la quantité totale de la monnaie existante dans un pays... Supposons que toutes les marchandises d'un pays soient réunies d'un côté et toute la monnaie de l'autre, et qu'on échange ces deux masses l'une contre l'autre, il est évident que le dixième, le centième, ou toute autre fraction du total des marchandises s'échangera contre une pareille fraction du total de la monnaie, et que cette fraction sera une quantité grande ou petite, selon que le total de la monnaie existant dans le pays est grand ou petit... On va voir que le cas est précisément le même dans l'état réel des choses. La masse totale des marchandises d'un pays ne s'échange pas d'un seul coup contre la masse totale de la monnaie. Les marchandises s'échangent par portions, souvent même par portions très petites, et à différentes époques dans le courant de l'année. La même pièce de monnaie qui a servi aujourd'hui à un échange peut servir à un autre échange demain. Une partie de la monnaie sera employée à un grand nombre d'échanges, une autre partie à un très petit nombre, et une autre enfin, qui sera entassée, ne servira à aucun échange. Il y aura, entre ces variations, un taux moyen basé sur le nombre d'échanges auquel aurait été employée chaque pièce, si toutes en avaient opéré une égale quantité. Fixons, par supposition, ce taux à tel nombre qu'il nous plaira, à 10 par exemple. Si chacune des pièces de monnaie qui se trouvent dans le pays a servi à 10 achats, c'est comme si le nombre total des pièces avait été décuplé et que chacune n'eût servi qu'à un seul achat. La valeur de toutes les marchandises du pays est, dans ce cas, égale à dix fois la valeur de toute la monnaie, etc... Si [inversement], au lieu que chaque pièce de monnaie servît à 10 échanges dans l'année, la masse totale de la monnaie était décuplée et ne servait qu'à un seul échange, il est évident que toute augmentation qu'on ferait à cette masse causerait une diminution proportionnelle de valeur à chacune de ses parties prises séparément. Comme on suppose que la masse de marchandises contre laquelle on pourrait échanger toute la monnaie demeure la même, la valeur de la masse totale de la monnaie n'est pas plus grande après qu'on en a augmenté la quantité qu'auparavant. Si on la suppose augmentée d'un dixième, la valeur de chacune de ses parties, d'une once par exemple, doit se trouver diminuée d'un dixième... Quel que soit donc le degré d'augmentation ou de diminution qu'éprouve la masse totale de la monnaie, la quantité des autres choses restant la même, la valeur de cette masse totale et de chacune de ses parties éprouve réciproquement une diminution ou une augmentation proportionnelle. Il est évident que cette proposition est d'une vérité absolue. Toutes les fois que la valeur de la monnaie a éprouvé une hausse ou une baisse, la quantité de marchandises contre lesquelles on pouvait l'échanger et le mouvement de la circulation étant restés les mêmes, cette variation doit avoir eu pour cause une diminution ou une augmentation proportionnelle dans la quantité de la monnaie et ne peut être attribuée à aucune autre chose. Si la masse des marchandises diminue, pendant que le total de la monnaie reste le même, c'est comme si le total de la monnaie avait augmenté, et réciproquement. Des changements semblables sont le résultat de toute altération dans le mouvement de la circulation... Toute augmentation du nombre de ces achats produit le même effet qu'une augmentation du total de la monnaie; une diminution de ce nombre produit l'effet opposé... S'il y a une portion du produit annuel qui n'ait pas été échangée du tout, comme ce que les producteurs consomment... cette portion ne doit pas être portée en ligne de compte, parce que ce qui ne s'échange pas contre de la monnaie est dans le même état, par rapport à la monnaie, que s'il n'existait pas... Ainsi, toutes les fois que l'augmentation ou la diminution de la quantité de monnaie peut avoir lieu librement, cette quantité [totale de la monnaie se trouvant dans un pays] est réglée par la valeur du métal... L'or et l'argent sont en réalité des marchandises... Les frais de production [le quantum de travail qu'elles contiennent] sont donc ce qui règle la valeur de l'or et de l'argent, comme celle de tous les autres produits ¹.

Toute la perspicacité de Mill se réduit à une série de suppositions aussi arbitraires qu'absurdes. Il veut démontrer que le prix des marchandises, ou la valeur de la monnaie, est déterminé « par la quantité totale de la monnaie existant dans un pays ». Si l'on suppose que la masse et la valeur d'échange des marchandises en circulation restent les mêmes, tout comme la vitesse de la circulation, ainsi que la valeur des métaux précieux déterminée par leurs frais de production, et si l'on suppose en même temps que malgré cela la quantité de la monnaie métallique *circulante* a augmenté ou diminué proportionnellement à la masse de la monnaie *existant* dans le pays, il devient en effet « évident » que l'on a supposé ce que l'on prétendait démontrer. Mill tombe d'ailleurs dans la même erreur que Hume en faisant circuler des valeurs d'usage, non des marchandises de valeur d'échange donnée, et c'est pourquoi sa proposition devient fautive, même si l'on admet toutes ses « suppositions ». La vitesse de la circulation peut bien rester la même, tout comme la valeur des métaux précieux, tout comme la quantité des marchandises en circulation, et cependant il est possible qu'avec la variation de leur valeur d'échange leur circulation requière tantôt une masse de monnaie supérieure, tantôt une masse inférieure. Mill voit bien ce fait qu'une partie de la monnaie existant dans le pays circule, tandis que l'autre est stationnaire. Recourant à un calcul de moyennes du plus haut comique, il suppose qu'en vérité, bien que la réalité paraisse différente, toute la monnaie se trouvant dans un pays circule. Supposez que dans un pays 10 millions de thalers d'argent décrivent dans l'année deux circuits; il pourrait alors circuler 20 millions si chaque thaler n'accomplissait qu'un achat. Et si la somme totale de l'argent existant dans le pays sous toutes les formes s'élève à 100 millions de thalers, on peut supposer que les 100 millions peuvent circuler si chaque pièce de monnaie effectue un achat de cinq ans. On pourrait aussi supposer que toute la monnaie du monde circule à Hampstead, mais que chacune de ses parties aliquotees, au lieu de faire par exemple trois tours en un an, n'en fait qu'un en trois millions d'années. La première des suppositions est aussi importante que la seconde pour déterminer le rapport entre la somme des prix des marchandises et la quantité des moyens de circulation. Mill sent qu'il est pour lui d'une importance décisive de mettre les marchandises en rapports immédiats non avec la quantité de

¹ Elements of Political Economy, pp. 128-187, passim

monnaie se trouvant en circulation, mais avec la quantité totale de monnaie dont dispose dans chaque cas un pays. Il admet que la masse totale des marchandises d'un pays ne s'échange « pas en une fois », contre la masse totale de la monnaie, et que des portions différentes de cette masse de marchandises s'échangent, à des époques différentes de l'année, contre des portions différentes de la masse de la monnaie. Pour éliminer cette anomalie, il suppose qu'elle n'existe pas. Toute cette conception de la confrontation immédiate des marchandises avec la monnaie et de leur échange sans intermédiaire est, du reste, déduite par un raisonnement abstrait du mouvement des achats et des ventes simples, ou de la fonction que remplit la monnaie comme moyen d'achat. Dans le mouvement de la monnaie comme moyen de paiement, il n'y a déjà plus trace de cette apparition simultanée de la marchandise et de la monnaie.

Les crises commerciales qui se sont produites au cours du XIX^e siècle, en particulier les grandes crises de 1825 et 1836, ne provoquèrent pas le développement, mais bien une nouvelle application de la théorie ricardienne de la monnaie. Ce n'étaient plus des phénomènes économiques isolés, comme chez Hume la dépréciation des métaux précieux aux XVI^e et XVII^e siècles, ou, comme chez Ricardo, la dépréciation du papier monnaie au cours du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, c'étaient maintenant les grandes tempêtes du marché mondial où éclate le conflit entre tous les éléments du procès de production bourgeois et dont on cherchait l'origine et le remède dans la sphère la plus superficielle et la plus abstraite de ce procès, celle de la circulation monétaire. Le postulat proprement théorique, d'où part l'école de ces virtuoses de la météorologie économique, se ramène en fait au dogme suivant lequel Ricardo a découvert les lois de la circulation purement métallique. Ce qui leur restait à faire, c'était de soumettre à ces lois la circulation du crédit ou des billets de banque.

Le phénomène le plus général et le plus visible des crises commerciales est la chute subite et générale des prix des marchandises succédant à une montée générale assez prolongée de ces prix. On peut présenter la baisse générale des prix des marchandises comme une hausse de la valeur relative de la monnaie par rapport à toutes les marchandises et, inversement, la hausse générale des prix comme une baisse de la valeur relative de la monnaie. Dans les deux cas, on énonce le phénomène, on ne l'explique pas. Que je pose ce problème : expliquer la hausse générale périodique des prix alternant avec leur chute générale, ou que je formule le même problème en disant : expliquer la baisse et la hausse périodiques de la valeur relative de la monnaie par rapport aux marchandises, la différence de l'énoncé ne modifie pas plus le problème que ne le ferait sa traduction de l'allemand en anglais. La théorie de la monnaie de Ricardo venait donc singulièrement à propos, puisqu'elle donne à une tautologie l'apparence d'un rapport causal. D'où vient la baisse générale périodique des prix des marchandises ? De la hausse périodique de la valeur relative de la monnaie. D'où vient, inversement, la hausse générale périodique des prix des marchandises ? D'une chute périodique de la valeur de la monnaie. On pourrait dire tout aussi justement que la hausse et la baisse périodiques des prix proviennent de leur hausse et de leur baisse périodiques. Le problème lui-même est posé dans l'hypothèse que la valeur immanente de la monnaie, c'est-à-dire sa valeur déterminée par les frais de production des métaux précieux, reste *inchangée*. Si cette tautologie prétend être autre chose qu'une tautologie, elle repose sur une ignorance des notions les plus élémentaires. Quand la valeur d'échange de A mesurée en B baisse, nous savons que cela peut aussi bien provenir d'une baisse de la valeur de A que d'une hausse de la valeur de B. Il en est de même, inversement, quand la valeur d'échange de A mesurée en B monte. La transformation de la tautologie en rapport causal une fois admise, tout le reste s'ensuit aisément. La hausse des prix des marchandises provient de la baisse de la valeur de la monnaie, mais la baisse de la valeur de la monnaie, comme nous l'a appris Ricardo, provient d'une surabondance dans la circulation, c'est-à-dire de ce que la masse de la monnaie circulante dépasse le niveau déterminé par sa propre valeur immanente et les valeurs immanentes des marchandises. De même, inversement, la baisse générale des prix des marchandises provient d'une hausse de la valeur de la monnaie au-dessus de sa valeur immanente par suite d'une circulation déficiente. Les prix montent ou baissent donc périodiquement parce qu'il circule périodiquement trop ou trop peu de monnaie. Si maintenant on démontre que la hausse des prix coïncidait avec une diminution, et la baisse des prix avec une augmentation de la circulation monétaire, on peut néanmoins affirmer que par suite d'une diminution ou d'une augmentation quelconque de la masse des marchandises en circulation, quoiqu'il soit absolument impossible de le prouver par les statistiques, la quantité de monnaie en circulation a augmenté ou diminué de façon sinon absolue, du moins relative. Or nous avons vu que, d'après Ricardo, ces fluctuations générales des prix se produisent aussi nécessairement dans une circulation purement métallique, mais qu'elles se compensent par leur alternance : une circulation insuffisante, par exemple, provoque une baisse des prix des marchandises, la baisse des prix des marchandises une exportation des marchandises à l'étranger, cette exportation, par contre, un afflux d'argent à l'intérieur, et cet afflux d'argent à son tour une nouvelle hausse des prix. C'est l'inverse dans le cas d'une circulation surabondante, où les marchandises sont importées et l'argent exporté. Dès lors, puisque, malgré ces fluctuations générales des prix résultant de la nature de la circulation métallique ricardienne elle-même, sa forme violente et aiguë, sa forme de crise, appartient aux époques du système de crédit développé, il est bien clair que l'émission de billets de banque n'est pas exactement régie par les lois de la circulation métallique. La circulation métallique trouve son remède dans l'importation et l'exportation des métaux précieux, qui entrent aussitôt en circulation sous forme de numéraire et qui par leur afflux ou leur reflux font ainsi baisser ou monter les prix marchands. Pour obtenir maintenant le même effet sur les prix des marchandises, il faudra que les banques imitent artificiellement les lois de la circulation métallique. Si l'or afflue de l'étranger, c'est une preuve qu'il y a insuffisance dans la circulation, que la valeur de la monnaie est trop élevée et les prix des marchandises trop bas, et qu'en conséquence il faut jeter des billets de banque dans la circulation en proportion de l'or nouvellement importé. Il faut inversement les retirer de la circulation proportionnellement à la quantité d'or qui sort du pays. En d'autres termes, l'émission des billets de banque doit être réglée d'après l'importation et l'exportation des métaux

précieux ou d'après le cours du change. L'hypothèse fautive de Ricardo, suivant laquelle l'or¹ n'est que du numéraire, que par suite tout or importé augmente la monnaie circulante et fait par là monter les prix, et que tout or exporté diminue le numéraire et par suite fait baisser les prix, cette hypothèse théorique devient ici une *expérience pratique consistant à faire circuler autant de numéraire qu'il existe d'or dans chaque cas*. Lord Overstone (le banquier Jones Loyd), le colonel Torrens, Norman, Clay, Arbutnot et un grand nombre d'autres auteurs connus en Angleterre sous le nom d'École du *currency principle* ont non seulement prêché cette doctrine, mais en ont fait, grâce aux Bank Acts de 1844 et 1845 de sir Robert Peel, la base de la législation bancaire anglaise et écossaise encore en vigueur. Leur ignominieux fiasco sur le plan théorique comme sur le plan pratique d'après les expériences faites à l'échelle nationale la plus grande ne pourra être exposé que dans la théorie du crédit². Mais on voit d'ores et déjà que la théorie de Ricardo, qui isole l'argent sous sa forme fluide de moyen de circulation, aboutit à attribuer à l'accroissement et à la diminution des métaux précieux une influence absolue sur l'économie bourgeoise telle que la superstition du système monétaire ne l'avait jamais rêvée. Voilà comment Ricardo, qui proclame le papier monnaie la forme la plus parfaite de la monnaie, est devenu le prophète des bullionnistes.

Après que la théorie de Hume, ou l'opposition abstraite au système monétaire, eut été ainsi développée jusqu'à ses ultimes conséquences, Thomas Tooke rétablit finalement dans tous ses droits la conception concrète de la monnaie de Steuart³. Tooke ne déduit pas ses principes de quelque théorie que ce soit, mais de l'analyse consciencieuse de l'histoire des prix marchands de 1793 à 1856. Dans la première édition de son histoire des prix, qui parut en 1823, Tooke est encore complètement prisonnier de la théorie ricardienne et s'efforce en vain de concilier les faits avec cette théorie. Son pamphlet *On the Currency*, qui paraît après la crise de 1825, pourrait même être considéré comme le premier exposé conséquent des idées que fit plus tard prévaloir Overstone. La poursuite de ses recherches sur l'histoire des prix l'obligea toutefois à voir que cette connexion immédiate entre les prix et la quantité des moyens de circulation, telle que la suppose la théorie, est une pure construction de l'esprit, que l'expansion et la contraction des moyens de circulation, la valeur des métaux précieux restant la même, sont toujours l'effet et jamais la cause des fluctuations de prix, que la circulation monétaire en général n'est qu'un mouvement secondaire et que l'argent revêt encore dans le procès de production réel de tout autres formes déterminées que celle de moyen de circulation. Ses recherches de détail appartiennent à une autre sphère que celle de la circulation métallique simple et ne peuvent donc encore être discutées ici, pas plus que les recherches de Wilson et Fullarton, dont l'orientation est la même⁴. Tous ces auteurs ne conçoivent pas la monnaie de façon unilatérale, mais dans ses différents moments, en s'en tenant toutefois au contenu matériel sans établir le moindre enchaînement vivant entre ces diverses phases, soit les unes avec les autres, soit avec l'ensemble du système des catégories économiques. Aussi commettent-ils l'erreur de confondre l'argent distinct chez eux du *moyen de circulation*, avec le *capital* ou même avec la marchandise, bien que par ailleurs ils se retrouvent dans l'obligation de faire valoir à l'occasion ce qui le différencie de l'un et de l'autre⁵. Si, par exemple, de l'or est envoyé à l'étranger, c'est effectivement du capital qui est envoyé à l'étranger, mais il en est de même quand du fer, du coton, des céréales, bref toute marchandise est exportée. L'un et l'autre sont du capital et ne se distinguent donc pas en tant que capital, mais en tant qu'argent et marchandise. Le rôle de l'or comme moyen d'échange international ne résulte donc pas de sa forme déterminée de capital, mais de sa

¹ 1^o édition. : « monnaie ». Corrigé dans l'exemplaire II, annoté à la main. (N. R.)

² Quelques mois avant que n'éclate la crise commerciale générale de 1857 siégeait une commission de la Chambre des communes pour ouvrir une enquête sur les effets des lois bancaires de 1844 à 1845. Lord Overstone, le théoricien qui donna le jour à ces lois, se laisse aller dans sa déclaration devant le comité aux fanfaronnades suivantes : « Grâce à l'observation stricte et prompte des principes de l'acte de 1844, tout s'est passé avec régularité et facilité, le système monétaire est sûr et n'a pas été ébranlé, la prospérité du pays est incontestée, la confiance publique dans l'acte de 1844 se renforce tous les jours. Si la commission désire d'autres preuves pratiques que les principes sur lesquels repose cet acte sont sains, et la démonstration des heureux résultats qu'il a assurés, il nous suffira de lui répondre en toute franchise : regardez autour de vous; considérez l'état présent des affaires de notre pays; considérez la satisfaction du peuple; considérez la richesse et la prospérité de toutes les classes de la société; et, après l'avoir fait, la commission sera en état de décider si elle veut s'opposer au maintien d'un acte grâce auquel ont été obtenus de tels succès. - [Report from the Select Committee on Bank Acts, etc., 1857. Déclaration n° 4189.] Overstone claironnait ainsi son propre triomphe le 14 juillet 1857 et, le 12 novembre de la même année, le ministère devait, sous sa propre responsabilité, suspendre la miraculeuse loi de 1844.

³ Tooke ignorait totalement l'écrit de Steuart, comme il ressort de son *History of Prices from 1839 till 1847*, Londres, 1848, où il résume l'histoire des théories de la monnaie.

⁴ L'écrit important de Tooke, en dehors de l'*History of Prices*, que son collaborateur Newmarch a éditée en six volumes, est *An Inquiry into the Currency Principle, the connection of currency with prices, etc.*, 2^e édition, Londres, 1844. Nous avons déjà cité l'écrit de Wilson. Il reste enfin à signaler John Fullarton : *On the Regulation of Currencies*, 2^e édition, Londres, 1845.

⁵ « Il convient de distinguer entre l'argent en tant que marchandise, c'est-à-dire comme capital, et l'argent en tant que moyen de circulation. » (TOOKE : *An Inquiry into the Currency Principle, etc.*, p. 10.) « On peut compter sur l'or et l'argent pour réaliser avec leur apport presque exactement la somme dont on a besoin L'or et l'argent possèdent un avantage infini sur tous les autres genres de marchandises... du fait qu'ils sont d'un usage universel comme monnaie... Ce n'est pas en thé, café, sucre ou indigo qu'on s'engage généralement par contrat à payer les dettes à l'étranger ou à l'intérieur, mais en espèces; et l'envoi d'argent, soit précisément sous la forme du numéraire stipulé, soit sous forme de lingots, qui peuvent être aussitôt convertis en ce numéraire par l'intermédiaire de la Monnaie ou du marché du pays dans lequel il est expédié, offrira toujours à l'expéditeur le moyen le plus sûr, le plus direct et le plus exact, d'atteindre le but envisagé sans courir le risque de faire une mauvaise opération en raison de l'insuffisance de la demande ou de la fluctuation du prix. » (Fullarton, *ibid.*, pp. 132, 133.) « Tout autre objet » (que l'or et l'argent) « peut, par la quantité ou en raison de sa nature, dépasser la demande habituelle du pays où on l'envoie. » (Tooke : *An Inquiry, etc.*)

fonction spécifique de monnaie. De même, quand l'or ou des billets de banque, qui le remplacent, fonctionnent comme moyens de paiement dans le commerce intérieur, ils sont en même temps du capital. Mais le capital sous forme de marchandise, comme le montrent de toute évidence par exemple les crises, ne saurait les remplacer. C'est donc de nouveau la différence entre l'or en tant que monnaie et la marchandise, et non son mode d'existence comme capital, qui fait de lui un moyen de paiement. Même quand le capital est directement exporté comme capital, dans le but, par exemple, de prêter à intérêt une certaine somme de valeur à l'étranger, il dépend des conjonctures qu'il soit exporté sous forme de marchandises ou sous forme d'or, et, s'il est exporté sous cette dernière forme, c'est en raison de la détermination formelle spécifique des métaux précieux en tant que monnaie vis-à-vis de la marchandise. D'une façon générale, ces auteurs ne considèrent pas tout d'abord l'argent sous la forme abstraite tel qu'il se développe dans le cadre de la circulation simple des marchandises et qu'il naît des rapports mêmes des marchandises décrivant leur procès. Aussi hésitent-ils constamment entre les déterminations formelles abstraites qu'acquiert l'argent par opposition à la marchandise, et les déterminations formelles de l'argent qui recèlent des rapports plus concrets tels que capital, revenu, etc. ¹.

¹ Nous étudierons la transformation de l'argent en capital dans le troisième chapitre, qui traite du capital et termine cette première section.